

L'or du Zephyrus

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



HEINZ G. KONSALIK

l'or du Zephyrus



HEINZ G. KONSALIK

ŒUVRES

AMOURS SUR LE DON *J'ai lu*

ERIKA WERNER, CHIRURGIENNE *J'ai lu*

JE GUÉRIRAI LES INCURABLES

BEAUCOUP DE MÈRES S'APPELLENT ANITA

LE DESTIN PRÊTE AUX PAUVRES

LA PASSION DU DOCTEUR BERGH *J'ai lu*

MANŒUVRES D'AUTOMNE

NOCES DE SANG À PRAGUE

BRÛLANT COMME LE VENT DES STEPPES *J'ai lu*

MOURIR SOUS LES PALMES *J'ai lu*

AIMER SOUS LES PALMES *J'ai lu*

DEUX HEURES POUR S'AIMER *J'ai lu*

L'OR DU ZEPHYRUS *J'ai lu*

En vente dans les meilleures librairies

HEINZ G. KONSALIK

L'or du « Zephyrus »

Traduit de l'allemand
par Gilberte MARCHEGAY

Cet ouvrage a paru sous le titre original :
EIN TOTER TAUCHER NIMMT KEIN GOLD

© 1973 by Wilhelm Heyne Verlag, Munich

Traduction française :

© Éditions Albin Michel, 1975

Le mort gisait dans son arrière-boutique en dessous de sa table-bureau. Seuls les pieds de ce petit homme desséché, rabougri, dépassaient le bord de la table. Il avait été très fier de ce chef-d'œuvre d'ébénisterie en noisetier d'époque Renaissance – vraiment de haute époque –, poli par les siècles. Il était mort à présent et l'assassin avait poussé son corps sous le meuble qu'il préférait. Pour le vieux Hubert Drexius il existait deux endroits où il aurait choisi de mourir : sa petite maison de campagne au jardin romantique et sauvage, ou ici, à sa table-bureau, parmi ses chères antiquailles.

La boutique de Drexius se trouvait dans une paisible rue transversale. Peu de personnes la fréquentaient, à part de vrais amateurs d'objets de collection rassemblés avec amour. La vitrine révélait fort peu des trésors accumulés dans ses deux petites pièces. Le plus souvent on y voyait un grand vase de Chine sur son socle d'ébène luisant derrière la glace sale, ou encore deux eaux-fortes posées sur le vieux velours noir tapissant la vitrine. Mais, à l'intérieur, un monde de beautés oubliées s'offrait au connaisseur. L'éclat des époques révolues s'y réveillait, au sein de la poussière il est vrai, mais il en émanait une silencieuse magie. Uniformes des reîtres suédois de la guerre de Trente Ans, minuscules figurines japonaises sculptées dans l'ivoire, objets exhumés à Ninive, parure d'une marquise du XVIII^e, pectoral inca orné du dieu solaire, balance miniature qui avait servi à un apothicaire de l'époque Louis-Philippe. Le collectionneur avait là tout ce qui pouvait nourrir sa passion. Il lui fallait seulement s'armer de patience pour évoluer parmi ces merveilles dispersées en désordre. Alors, mondes et destins effacés depuis longtemps se révélaient à lui.

Pourtant Hubert Drexius était mort. Quelqu'un qui ne recherchait pas d'objets du temps des conquistadores mais bien de l'argent liquide, avait défoncé le crâne du vieux monsieur à l'aide d'un outil contondant. Ses longs cheveux blancs étaient à peine rougis de sang, on ne voyait qu'une seule éraflure partant du front et traversant le cuir chevelu, mais la boîte crânienne avait éclaté...

Hans Faerber collectionnait des objets anciens. C'est un violon d'Ingres assez rare chez un étudiant en médecine de vingt-six ans, mais le fils d'un fabricant de machines électroniques pouvait s'offrir la fantaisie de compter parmi les clients de Drexius. Celui-ci ne recherchait pas les acheteurs et traitait ceux qui venaient le trouver non pas selon leurs moyens financiers mais en raison de la sympathie

qu'ils lui inspiraient. Il refusait à un monsieur respectable la vente d'un coq sacré sculpté à Sumatra, alors qu'il l'accordait ensuite à un homme qui inventorait le contenu de son portefeuille à l'abri d'une étagère, inquiet de n'avoir pas suffisamment d'argent.

Car Drexius avait été un original.

Depuis deux ans il entretenait des relations amicales particulièrement chaleureuses avec Hans Faerber. Celui-ci choisissait ses acquisitions avec la passion du vrai collectionneur, il lui arrivait aussi de conseiller Drexius au sujet de ses petites maladies, gripes, rhumatismes, et même une fois pour un début de congestion pulmonaire. Drexius lui témoignait une affection très vive. Était-ce chez lui un complexe de paternité ? Il ne s'était pas marié et, devenu vieux, il désirait secrètement un fils semblable à Hans Faerber.

Ce matin-là, Faerber pénétra dans la boutique d'antiquités avant de se rendre à la conférence d'hématologie. Dès la porte qui s'était ouverte tandis que résonnait une clochette vieillotte, il s'écria :

— Ce n'est que moi, monsieur Drexius ! Pas de rhume aujourd'hui ? Quel temps de grippe dehors ! Une affaire pour les médecins !

Le vieux Drexius ne répondit pas. Hans Faerber vit la porte de l'arrière-boutique ouverte et fit un petit signe de tête dans cette direction. « Il est sûrement penché sur ses antiques bouquins jaunis et se livre à l'étude de l'esprit des siècles, pensa-t-il, en ce cas, le présent n'existe pas pour lui. »

— Je regarde un peu ici et là, monsieur Drexius ! s'écria de nouveau Faerber. Vous avez déniché quelque chose de nouveau ? Je cherche pour ma collection médicale un vieil appareil de scarification, mais si vous ne l'avez pas, Drexius, qui l'aurait ?

Toujours pas de réponse. Faerber haussa les épaules et se mit à fouiller les étagères et les armoires ouvertes. Il examina les objets posés sur les tables où Drexius plaçait habituellement ses « nouveautés ».

Au bout d'un quart d'heure Faerber s'inquiéta. Sans doute Drexius réagissait toujours autrement que ses semblables, mais jamais il n'était resté assis à compulser ses livres lorsque Faerber surgissait dans sa boutique.

— J'ai trouvé quelque chose ! s'écria alors Faerber pour forcer son attention en frappant d'un doigt replié la porte de l'une des armoires. C'est fantastique ! *Introduction à la chirurgie*, par Christopher Bolte, médecin militaire, 1743. Où diable avez-vous déterré ça ?

Silence accablant, soudain angoissant.

Faerber laissa tomber le vieux bouquin et courut dans le bureau. Cette petite pièce sans fenêtre était vide, en désordre, comme d'habitude, quelques tiroirs étaient ouverts mais c'était normal chez Drexius.

« Il y a tout de même quelque chose d'étrange, pensa Faerber troublé. Jamais Drexius n'a abandonné son magasin. Ses repas lui étaient même apportés à domicile par un restaurant voisin. S'il était obligé de s'absenter, il fermait boutique et baissait même le rideau de fer. Une boutique ouverte, abandonnée... Impossible de la part de Drexius ! »

Faerber eut tout à coup l'impression qu'une griffe acérée l'atteignait et éprouva une sensation de froid qui pénétra insidieusement sous sa peau. Sentiment horrible.

— Monsieur Drexius..., dit-il une fois encore d'une voix qui était devenue comme rouillée.

Il ne fit que trois pas autour de la table, puis il aperçut les pieds de l'antiquaire, se pencha, rampa sous la table sans toucher le corps et considéra le visage du mort.

Ses yeux fixes exprimaient encore la surprise qui s'était emparée du vieil homme à la vue de l'assassin. Faerber vit que le crâne était défoncé, cette mince calotte crânienne recouverte d'une longue mèche de cheveux neigeuse. Du moins sa mort avait été rapide.

— Drexius... répéta Faerber à voix basse et il se releva. Mon Dieu ! Drexius...

Il tendit une main tremblante vers le téléphone fixé au mur, vieil appareil pour l'installation duquel l'Administration des postes avait accordé une autorisation spéciale en faveur de Drexius.

— Passez-moi la Commission criminelle, dit Faerber d'une voix enrouée. (Il y eut quelques craquements sur la ligne.) Ici Faerber, je me trouve dans le magasin de l'antiquaire Drexius dans la Salvistrasse, oui, Salvistrasse... Drexius a été assassiné ce matin... (Et à mi-voix il ajouta ;) Un crime absolument absurde...

Il n'y eut guère de travail pour le commissaire Perthes et ses collègues, les empreintes à relever étant presque inexistantes... Quelques tiroirs restés ouverts, le tiroir-caisse vide, qui n'avait contenu sans doute que de la monnaie. Pas d'empreintes digitales dans le bureau à part celles de Drexius lui-même. Inutile de faire des recherches dans le magasin où tous les objets portaient des centaines d'empreintes laissées par des clients inconnus. On s'empare d'un bibelot ancien avant de l'acheter, on le tourne en tous sens, nouant ainsi des rapports avec lui... c'est là le mystère, la magie qui accompagne une telle acquisition.

Le commissaire Perthes, assis sur le bord de la table Renaissance, attendait la venue du fourgon mortuaire envoyé par l'Institut médico-légal qui allait emporter le vieux Drexius. Celui-ci reposait déjà dans un étroit cercueil de zinc au couvercle bombé. Lorsqu'on le ferma Faerber frémit.

— Vous l'avez bien connu, monsieur Faerber ? lui demanda Perthes.

— J'étais son principal client, son conseiller médical, son mur des lamentations ambulante. Il semblait même parfois... (la voix de Faerber s'étrangla un peu), qu'il me considérait comme son fils. On devine cela à toutes sortes de petites choses... Drexius était un original, prisonnier de ce monde d'objets anciens embrassant quatre siècles, qu'il avait bâti pièce après pièce, mais il était d'une rare bonté. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous, monsieur le commissaire, pour comprendre qu'il n'avait que faire de notre bruyant univers pour être heureux.

Perthes répondit par un signe de tête et ajouta :

— Je crains que nous ne trouvions jamais l'assassin ; ou bien, ce sera par hasard. C'est un crime crapuleux, tout à fait impersonnel, qui fut sans doute accompli par quelque adolescent en mal d'argent pour acheter ses cigarettes ou une bonne bouteille. De nos jours, on tue pour un paquet de cigarettes, ou pour se distraire, en regardant l'expression que prend un homme que l'on fait mourir.

Le commissaire se laissa glisser du rebord de la table-bureau et décrocha son chapeau du portemanteau doré fixé au mur – c'était un objet ancien, de style baroque, provenant d'un château de Haute-Franconie.

— Drexius n'avait pas d'héritiers ?

— Il n'en a jamais parlé, il était de ceux qui sont seuls au monde. Il y a aussi de ces gens-là.

— Plus encore que vous ne pensez, monsieur Faerber. (Le commissaire Perthes tira une enveloppe de sa serviette :) Nous avons trouvé ceci dans le tiroir de la table-bureau : Bien qu'il appartienne aux hommes de loi d'en prendre connaissance, je commettrai une petite irrégularité dans le service en ouvrant cette lettre. Voyons ce qu'elle contient :

— « À Hans Faerber », lut Faerber à mi-voix. C'est moi...

— Naturellement. Voyons le texte...

Perthes fendit l'enveloppe et en tira un de ces feuillets dont se servait habituellement Drexius, arraché Dieu sait où, portant une tache de graisse, écrit au crayon.

— Lisez, je vous prie, monsieur Faerber !

— « Mon cher enfant », lut Faerber, et sa voix se brisa. Perthes attendit quelques secondes, puis il posa un bras sur l'épaule du jeune homme :

— Respirez à fond et continuez !

— « Mon cher enfant..., lorsque je serai mort, je te ferai don du tapis d'or... Drexius. »

Faerber rendit le feuillet au policier. Les deux hommes se regardèrent :

— Qu'est-ce que ce tapis d'or ? demanda Perthes au bout d'un moment.

— Je ne sais pas, monsieur le commissaire.

— Voyez-vous ici quelque chose qui y ressemble ? Drexius a-t-il jamais possédé rien de tel ? Que signifie un « tapis d'or » ? Ça n'existe pas. Peut-être s'agit-il d'une teinte dorée, ou d'un tapis fileté d'or, mais nous l'aurions remarqué. Nous avons exploré systématiquement la boutique. Cela se trouverait-il dans sa maison de campagne ? Alors, nous y allons de ce pas.

— Aucun espoir de le trouver dans sa maison des champs. Drexius m'a dit une fois qu'il y vivait en jardinier, évidemment sans tapis d'or sous les pieds !

— Caractère bizarre... Avant que le tribunal des successions et un notaire ne s'emparent de l'affaire : acceptez-vous ce legs ?

À ces paroles teintées de sarcasme, Faerber répondit avec une expression pleine de gravité :

— Oui. Pour le déroulement des formalités, je proposerai notre notaire de famille. Que deviendra la boutique ?

— On y apposera les scellés jusqu'à ce que l'on ait trouvé des héritiers. S'il n'y en a pas, tout sera vendu aux enchères et la somme qui en résultera reviendra à des œuvres charitables. Tout – y compris votre tapis d'or. (Le commissaire Perthes remit la lettre dans l'enveloppe.) Voilà qui donnera encore des écritures et des recherches à l'infini. Les défunts sans héritiers sont la croix des autorités compétentes !

Il jeta un regard autour de lui et vit que ses subordonnés se croisaient les bras. On avait vite fait d'examiner le modeste espace vital de Hubert Drexius.

— Allons-nous-en...

— Et mon legs ? lança Faerber avec un sourire contraint.

— Ça peut attendre. Rien ne vous sera subtilisé ici, où tout est dès à présent soumis au contrôle des autorités.

Faerber regarda s'éloigner les deux voitures de la Commission criminelle jusqu'à l'instant où elles tournèrent le coin de la rue. Derrière lui, les deux scellés apposés par la police s'étaient posés sur la porte de la boutique. Le rideau de fer n'avait pas été baissé, les policiers n'ayant pu trouver la manivelle qui permettait de le manœuvrer. La Salvistrasse demeurait aussi paisible qu'auparavant. Personne, semblait-il, n'avait remarqué la présence de la Commission criminelle.

Hans Faerber attendit une demi-heure puis il s'efforça d'accomplir la première et dernière action criminelle de son existence : il détacha avec précaution, à l'aide d'un canif, les scellés. Deux poussées vigoureuses suffirent à faire céder la vieille serrure.

Lorsqu'il pénétra de nouveau dans la boutique, elle lui fit l'impression d'une sépulture encombrée, remontant à une époque très ancienne. Il verrouilla la porte de l'intérieur et se mit aussitôt à inspecter tables et étagères. Il fouilla dans les coins et sortit mille vieilleries des armoires, mais au bout d'une heure il renonça à poursuivre ses recherches, s'assit sur l'une des tables, alluma une cigarette en se demandant pourquoi Drexius lui destinait un objet qui n'existait pas. Pourtant il devait avoir ce legs à cœur, car il avait écrit : « Mon cher enfant... » et dans ces mots il y avait tant de tendresse silencieuse jamais exprimée...

Faerber allait quitter la boutique lorsqu'il avisa, entre deux armoires gothiques, une petite image poussiéreuse jaunie par le temps. Il était passé cent fois devant ce chromo si dépourvu d'intérêt que Drexius ne lui avait jamais trouvé d'acheteur.

Un peintre, inspiré sans doute par la littérature d'aventures à bon marché, avait peinturluré un Arabe sur la toile. Derrière ce personnage, un chameau environné de palmiers se silhouettait sur un ciel très bleu. Cet Arabe était accroupi sur le sol et fumait un narghilé, mais il n'était pas assis à même le sable, traité dans le style le plus réaliste : il était installé sur un tapis d'or.

— Drexius... ce n'est pas possible, dit Faerber à mi-voix. Ce n'est tout de même pas une plaisanterie ? J'ignorais chez vous cet humour de pince-sans-rire !

Il décrocha le chromo du mur, le cadre prétentieux aussi était affreux, et il secoua la tête, choqué, puis, le retournant, il voulut savoir si l'artiste avait osé signer cette œuvre et l'accompagner d'un titre.

En effet, il y avait une étiquette collée à l'envers du cadre et Drexius y avait écrit :

« Ouvre ici, mon garçon... »

De ses doigts tremblants, Faerber détacha l'image du cadre, travail qui révéla que, entre la toile et le cadre, se trouvait un morceau de carton lequél, une fois enlevé, révéla un parchemin jauni aux bords déchiquetés.

C'était une carte de la presqu'île du Yucatan, à l'est du Mexique. Une carte très ancienne, tracée à la main, incomplète quant aux détails géographiques mais tout de même très précise : le Yucatan.

Et à l'endroit où la presqu'île forme une langue de terre dirigée au sud dans les hauts-fonds, parmi les bancs de sable de Chinchorro, il avait tracé une croix.

Hans Faerber sentit ses paumes devenir moites : il avait trouvé le « tapis d'or ».

Peter Damms était à vingt-six ans ce que l'on appelle un homme de science. Long, maigre, l'air inspiré, le cheveu brun lissé avec soin, c'était le prototype de l'intellectuel. Il avait toujours eu l'attitude du premier de la classe, dont Faerber copiait régulièrement les devoirs et qui savait trouver une solution à toutes les difficultés.

Damms écrivait déjà des ouvrages savants concernant ses fouilles en Turquie, auxquelles il se livrait pendant ses vacances semestrielles. Il était étudiant en archéologie et semblait plus familiarisé avec les ancêtres de la culture humaine qu'avec ses propres cousins. Bref, Damms était le pendant rajeuni du vieux Drexius. Il lui arrivait de conseiller son ami Faerber dans ses achats d'antiquités. Aussi fut-il un jour plongé dans le ravissement, alors que Drexius exhibait un petit groupe de terre cuite, d'origine phénicienne, qui représentait un couple d'amants se livrant à des jeux amoureux. Œuvre pornographique des plus osées, vieille de deux mille ans.

Ce matin-là, Peter Damms se trouvait à l'Institut de minéralogie. Faerber le savait et le fit venir dans le hall d'accueil. Damms parut en blouse blanche, sec, pâle, avec tout l'air d'être lui-même momifié.

— Où cela chauffe-t-il ? s'enquit-il. Encore une scène avec Ellen ?

Faerber secoua la tête. Ellen Herder passait pour être sa fiancée. C'était une fille moderne, qui étudiait l'histoire de l'art. Dotée d'une chevelure brune aux reflets roux, de longues jambes, de rotundités aux endroits où elles s'imposaient et d'un visage régulier, ouvert, elle était si peu compliquée que fatalement sa manière de vivre ne pouvait que se heurter aux habitudes individualistes de Faerber, qui veillait presque sentimentalement sur sa propre indépendance.

Les parents Faerber et Herder étaient d'accord quant au mariage de leurs enfants qui aurait lieu un jour... au plus tard après les examens de Faerber et l'obtention de son doctorat. Tout était clair... le vieux Herder, architecte célèbre d'énormes complexes industriels, avait déjà choisi le terrain et établi le plan de la maison de campagne du nouveau couple de la famille Faerber.

— Elle ne sait rien encore, disait à présent Faerber à son ami. Tu es le premier, Peter.

— Merci. À quel sujet ?

— En ce qui concerne le meurtre.

Damms considéra son ami d'un air ahuri :

— Je suis toujours prêt à « voler des chevaux » avec toi, mais si tu veux tuer un de tes concitoyens, je te prierai de te passer de ma collaboration... je puis, il est vrai, t'apprendre comment certain pharaon fut en...

— Stop ! (Faerber leva les deux mains :) Je connais tes assassinats millénaires, Peter... Moi je reviens de chez Drexius : il a été

assommé...

— Mon Dieu ! (Damms s'adossa au mur :) Toi ?

— Ineptie ! Un inconnu. Mais Drexius m'a légué quelque chose : un tapis d'or.

— Mon vieux, tu as bu ?

Damms renifla dans la direction de Faerber mais celui-ci, lui opposant une mine des plus graves, sortit de la poche de poitrine de son veston certain morceau de parchemin qu'il déplia avec précaution :

— Voici... ce parchemin se trouvait derrière une peinture qui représente un tapis d'or : je me doute déjà de ce que c'est... mais je veux l'entendre dire par toi, l'archéologue. Examine ce grimoire attentivement, Peter.

Damms prit le document du bout des doigts, y jeta un regard et souffla.

— Voyons, rien de tel n'est possible..., jeta-t-il sans conviction. Hans, dis-toi que Jack London et une quantité d'auteurs de romans d'aventures ont épuisé le sujet... Voyons, une vieille carte marine indiquant le point de naufrage d'un galion oublié...

— C'est exactement ce que je voulais t'entendre dire !

Faerber sentait se précipiter le rythme de son cœur.

— Un galion ! Drexius me l'a légué ! De son vivant, il n'a jamais pu en tirer quelque chose. Comment est-il entré en possession de cette vieille image ? Qui en fut l'auteur ? L'un des membres de l'équipage ? Un pirate ? Un chercheur de trésors inconnu ? Qui sait ?

— Ça suffit ! (Damms replia délicatement le parchemin :) Tout ça peut n'être que du vent. D'ailleurs cette carte est tellement inexacte qu'on ne peut rien en faire. Le Yucatan, c'est très joli, mais il y a les écueils de Chinchorro... c'est une région abominable lorsque se déchaînent les ouragans. Un navire y est envoyé par le fond, la coque ouverte, en toute simplicité. Mais est-ce arrivé ? (Il retira sa blouse blanche, la roula et la glissa sous son bras gauche :) Suis-moi !

— Où ?

— À la bibliothèque. Je veux voir si je n'y trouverai pas quelque relation de voyage mentionnant des navires chargés de trésors engloutis au large du Yucatan. Hans, nous sommes cependant d'accord pour considérer l'un comme l'autre que le vieux Drexius fut un rêveur... mais, paix à son âme, il convient de réfléchir avec calme sur le plan scientifique.

C'était une des formules favorites de Damms et, jusqu'à présent, elle lui avait toujours valu le succès. Quoi qu'il entreprît, il réussissait. Du moins dans le domaine de l'archéologie.

— Et si tout se révèle exact, Peter ? Que décider ? demanda Faerber lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue.

— Nous saurons alors où se trouve ce trésor. Il nous sera permis d'en rêver... sans le découvrir jamais.

Dans la bibliothèque de l'Université, ils étudièrent tout ce qui avait trait aux flottes de galions transportant jadis vers l'Espagne l'or et l'argent extraits des mines du Pérou et du Mexique. Un monde englouti, plein d'aventures, d'intrigues, de meurtres, de misères, d'avidité, se révéla à eux. Il faisait déjà sombre lorsque Peter Damms, une main appuyée sur ses reins endoloris, dit enfin :

— Je l'ai, Hans !

Il brandissait d'une main une feuille de papier couverte de notes manuscrites tracées d'une écriture serrée.

— Dès 1500, des navires espagnols firent l'aller et retour entre la mère patrie et les colonies d'Amérique centrale et du Sud, ramenant dans leurs cales l'or, l'argent, le platine, les perles, les pierres précieuses, les pièces de monnaie... pendant des siècles. Un pillage total des possessions coloniales. Deux flottes se croisaient constamment : l'une faisait voile vers Puerto Rico, Hispaniola et Cuba à destination de Veracruz, l'autre touchait bord aux Antilles, au Venezuela, en Colombie et avait son principal port d'attache à Carthagène. Des galions d'appoint, chargés de soie, d'épices, d'étoffes tissées d'or et surtout de pierres précieuses, venaient de Panama, de Costa Rica, du Nicaragua. D'autres navires emportaient les fantastiques trésors des Incas, amenés jusqu'à la côte par des Indiens bastonnés, puis torturés à mort. Ils cinglaient vers Panama où – à défaut de canal – les cargaisons étaient transportées par voie de terre, puis arrimées dans les cales des navires porteurs de trésors. Et nous y voici enfin : une partie des bâtiments qui se rassemblaient au cap Canaveral, aux Bahamas, à La Havane – ports désignés comme les clés du Nouveau Monde – pour former une gigantesque armada de l'or, empruntaient la route qui passe par le Yucatan. Mais voilà qui mérite d'être retenu : au printemps 1536, fut ouvert à Mexico le premier atelier où l'on battit monnaie. On y transforma sur place en numéraire l'incommensurable trésor des colonies. Sous Philippe V, on frappait annuellement quarante millions de pièces d'or. Ce fleuve d'or, ajouté à des bijoux qui ont aujourd'hui une valeur inestimable, traversa les mers escorté de galions de combat, armés comme des navires de guerre. (Peter Damms lança sur la table, où ils s'éparpillèrent, les feuillets portant ses notes.) Dans la région où ta carte est marquée d'une croix, dans les eaux qui environnent le grand banc de sable de Chinchorro, il n'y eut qu'un seul naufrage, celui du galion *Zephyrus* qui transportait une cargaison de quinze millions en pièces d'or, ainsi que des coffres emplis de perles et d'émeraudes.

— C'est lui, dit Faerber d'une voix blanche. Peter, mon vieux, c'est

lui, le galion *Zephyrus* !

— Il sombra au cours d'un ouragan meurtrier, le 14 septembre 1540.

Damms chiffonna ses notes et les jeta dans une corbeille à papier placée sous l'une des longues tables de lecture.

— Sais-tu ce que cela signifie ? Des épaisseurs de vase et de sable accumulées le recouvrent, mais en fait il n'y a plus de *Zephyrus* ! Il faudrait donc prospecter le fond marin au hasard et le débarrasser de la vase au moyen d'aspirateurs gigantesques, ce qui coûterait plus cher que le trésor que l'on veut remonter du fond ! (Damms eut un sourire las, il avait manié de vieux livres pendant neuf heures d'affilée.) Ton Drexius t'a légué des millions dont tu ne prendras jamais possession ! Contente-toi d'encadrer cette carte, suspends-là à la tête de ton lit et console-toi en te disant que nul, sans doute, n'a jamais dormi sous quinze millions de pièces d'or...

Pendant un mois Hans Faerber s'occupa de tous les préparatifs. Lorsqu'il en parla à Ellen Herder, elle lui dit seulement :

— C'est bien toi, Hans ! Découvreur de trésor au Yucatan ! Recherche plutôt le virus de la grippe, cela t'enrichira davantage !

Ç'avait vraiment tout l'air d'être une utopie. Mais le vieux Faerber, le père, parut lui-même contaminé par une étrange fièvre d'aventure. Il consulta quelques spécialistes, discuta des moindres détails avec ses avocats, vit le père d'Ellen, Heinrich Herder, se livra à des calculs, hésita, refit ses calculs et téléphona un soir à son fils de venir le trouver.

— Je peux te remettre cinq mille mark pour ce projet idiot, lui dit-il sans préambule. Peux-tu t'en tirer avec ça, Hans ?

— Oui, père. (Hans Faerber déplia une note qu'il portait sur lui depuis quinze jours.) J'ai inscrit ce dont nous avons besoin. Avec cinq mille mark nous y arriverons, dans le cas naturellement où nous pourrions travailler avec un équipement de plongée normal, autrement mieux vaudrait y renoncer tout de suite.

— Et qu'en dit ton ami Peter ?

— Il me tient pour un idiot, mais il part avec moi. Il a déjà obtenu un congé.

— Mais Ellen restera ici !

— Dis-le-lui toi-même. (Faerber leva les mains :) Tu connais Ellen, père. Elle dit : Quelle ineptie ! tout en remplissant déjà ses valises.

— Et qu'en dit Heinrich Herder ?

— Tout et rien. Lorsqu'Ellen veut quelque chose, les mots ne sont plus qu'exercice de langage.

— Et les dangers dans lesquels vous pouvez vous fourvoyer ?

— Ellen se chargera de la cuisine et jouera à la maîtresse de

maison. Ce sera plus dur pour Peter qui s'entraîne avec acharnement au club des plongeurs afin de devenir un homme-grenouille expérimenté.

— J'y ai aussi songé. (Le vieux Faerber glissa une main dans le tiroir de son bureau et en sortit quelques lettres :) Vous prendrez un avion décollant de Paris où vous rencontrerez d'abord un certain M. René Chagrin ; je l'ai engagé pour se joindre à vous dans votre entreprise.

— Qui est-ce ?

— Chagrin est actuellement le meilleur plongeur d'Europe. J'ai réussi à mettre la main dessus. Il a même eu l'occasion de plonger dans la mer des Caraïbes dont il connaît les perfidies : requins, barracudas, raies géantes et autres bestioles. Avec Chagrin auprès de vous, les risques seront diminués de beaucoup. Ça va, mon fils ?

— Ça va, père. Merci.

Ils se regardaient, également satisfaits l'un de l'autre. Le fils qui réalisait le vœu secret d'une existence d'aventures soudain réveillé chez le père, et celui-ci qui était fier de son fils.

Qui eût alors soupçonné que la mer baignant les côtes du Yucatan ne recelait pas seulement « des requins et autres bestioles » ?

René Chagrin attendait Faerber, Damms et Ellen Herder dans son hôtel à Paris. C'était un Méridional de taille moyenne, sec, musclé, à la chevelure noire bouclée, âgé de trente-quatre ans, dont la peau luisait, tannée par la mer et le vent. On le devinait avide de profit... En plongée, il devait se montrer aussi vif qu'un poisson rapace.

Mais il n'était pas seul.

Assise auprès de lui sur le canapé, il y avait une jeune fille qui, en se levant aussitôt, fit s'écarquiller les yeux de Faerber et de Damms, et se crispier, sur un regard meurtrier, les paupières d'Ellen. Une diablesse rousse, belle comme le péché, avec un visage qui excusait toutes les folies et un corps dont la vue asséchait le gosier des mâles.

— Pascale Dufour, ma fiancée, dit Chagrin. Elle nous accompagnera, ajouta-t-il avec un sourire charmant. Afin d'éviter tout malentendu, messieurs, je ferai face à la dépense occasionnée par la présence de Pascale parmi nous ! Y verriez-vous quelque inconvénient ?

— Mais non ! lança Damms avec une fougue surprenante, et toi, Hans ?

— Non, évidemment : deux femmes et trois hommes à bord, n'est-ce pas l'équilibre parfait ?

Ils échangèrent des poignées de main. Mais lorsqu'Ellen et Pascale entrèrent en contact, leur poignée de main eut quelque analogie avec celle de deux boxeurs sur le ring avant le match.

Plus tard, Ellen dit à Faerber :

— Il me semble que le Yucatan contient d'autres surprises que l'or espagnol. On pourra y plonger à loisir dans les délices de l'amour à la française !

— Jalouse, Ellen ? jeta Faerber dans un éclat de rire. Ce serait monter à bord d'une galère toute neuve !

— Il est vrai que nous ne nous sommes jamais encore embarqués sur un bateau ivre, répliqua-t-elle. J'éprouve un sentiment tout à fait idiot lorsque je pense au Yucatan.

Quinze jours durant, le petit navire à diesel *Nuestra Señora* navigua entre la côte du Yucatan et le banc de Chinchorro sur une mer immobile qui se voilait de vapeur sous le soleil. Faerber et ses amis avaient vécu des journées épuisantes. Le voyage de Chetumal, dernier établissement important jusqu'à la presqu'île de San Pedro, à travers les régions incultes, les marécages, les jungles fiévreuses, la forêt vierge, les pourparlers avec les pêcheurs du petit établissement de Xcalac jusqu'à ce que l'on eût réussi à fréter pour un mois ce petit bâtiment, puis la transformation de celui-ci en un bateau habitable où les cloisons étaient faites de feuillages tressés et de couvertures, et où l'on avait installé une cuisine achetée à Mexico – propane à deux foyers, quelques casseroles, de la vaisselle, des verres, des couverts. Mais ce qui importait avant tout, c'étaient les équipements de plongée, les outils destinés à la recherche des trésors, les bouteilles du réservoir d'air comprimé, les projecteurs de plongée, les harpons, les fusils à air comprimé, une cage en tiges d'acier où l'on pouvait se soustraire aux attaques des requins, les gros cordages en nylon, un treuil, une sonde radar... Le vieux Faerber avait puisé jusqu'au fond de ses poches et envoyé le tout, par la voie des airs, à Mexico.

Chagrin exhibait son équipement personnel que Peter Damms examinait avec méfiance :

— Je ne m'aventurerais pas avec ce harnachement dans une simple piscine, fût-ce à un mètre de profondeur, confia-t-il à Faerber. Ce gars a du cran !

Un dimanche – Ellen tenait le calendrier à jour –, Faerber, Damms et Chagrin, revêtus de leur combinaison de plongée, se laissèrent glisser par-dessus bord, afin d'accomplir leur première exploration sous-marine. Ellen leur adressa des signes d'amitié, tandis que Pascale envoyait des baisers, vêtue d'un bikini cramoisi, sa chevelure rutilante flottant dans la brise comme un étendard trempé de sang. Puis elle s'assit à l'avant, balançait ses longues jambes minces contre la coque et se livra aux joies du bronzage.

En longues brasses régulières, Faerber, Damms et Chagrin avançaient côte à côte. Ils se trouvaient à cinq mètres de profondeur,

l'eau en-dessous d'eux était encore transparente, des bancs de poissons les enveloppaient, le fond se révélait sableux, parsemé de coquillages, peuplé de colonies de coraux sans aspérités. Puis le sol parut s'abaisser en pente rapide, presque verticale, les entraînant dans un abîme verdâtre où régnait une demi-obscurité. L'inconnu s'ouvrait déjà à eux pour le combat, pour la conquête.

Chagrin alluma son grand projecteur pectoral et s'élança vers le fond. Faerber le suivit aussitôt, puis Peter Damms qui hésita une seconde et donna une démonstration de ce qu'il avait appris.

Le gouffre dans lequel ils plongèrent grouillait de poissons, comme si passait là un courant chaud bénéfique à tout être vivant. Chagrin fit un geste à droite, puis à gauche. Déployez-vous ! voulait-il dire. Continuez de nager en formant un front plus étendu et allez tout au fond jusqu'au sol. Nous sommes à présent à douze mètres. Belle pression, hein ? Mais nous pouvons aller plus profond. Si la carte est exacte, l'épave se trouve à vingt-deux mètres de fond.

Peter Damms, le premier, renonça prudemment, il se laissa remonter à la surface. « Troie ne fut pas exhumée en un jour, se disait-il. Hans, lui, est un sportif, et Chagrin... un débrouillard. On le devine à leurs mouvements. Mais dans huit jours je serai rodé ! »

Damms nagea vers le bateau. De loin déjà il distinguait le corps merveilleux de Pascale dans son bikini rouge.

Dix minutes plus tard Faerber revenait aussi à la nage :

— Rien ! cria-t-il à Ellen qui lançait l'échelle de corde par-dessus bord, rien que du sable et des coquillages !

Un quart d'heure après, en aspirant sa dernière bouffée d'oxygène, Chagrin fit surface. En quelques brasses vigoureuses, il se dirigea vers la *Nuestra Señora* et remonta à bord en s'ébrouant. Pascale et Damms défirent les courroies qui fixaient à son dos les réservoirs d'oxygène.

— À deux cent vingt-cinq mètres d'ici, deux bateaux reposent sur le sable ! déclara-t-il (Ses yeux noirs brillaient.) L'un de ces navires *doit* être le galion *Zephyrus* !

À cet instant, les membres de l'équipage de la *Nuestra Señora* formaient une grande famille. Ils s'embrassèrent avec des cris de joie et dansèrent sur le pont. Instant de belle camaraderie ! Dernière manifestation de fraternité !

La *Nuestra Señora* devint aussitôt un enfer.

Cette nuit-là personne ne dort. Reconnaissons qu'il n'est guère de sentiment comparable à celui de connaître l'existence, à vingt-deux mètres en dessous de votre matelas, de quinze millions de pièces d'or, de caisses cerclées de fer et de coffres de pierres précieuses qui vous attendent !

Peter Damms ne pouvait plus supporter de rester sur son étroite couchette. Il sortit sur le pont, s'assit sur une pile de cordages et

alluma une pipe. Il s'était habitué à fumer la pipe au cours de son apprentissage de plongeur. Il embrassait du regard la mer qui, dans le clair de lune, ressemblait à une pièce de toile bleue délavée et plissée, et il se mit à fixer le point où, selon Chagrin, reposait l'épave.

Le trésor présumé l'intéressait moins que le navire lui-même : « 1540, pensait Damms, quarante-huit ans après la découverte de l'Amérique centrale par Christophe Colomb ! Si l'ouragan avait envoyé le *Zephyrus* au fond, il s'était englouti corps et biens. Peut-être quelques marins seulement avaient-ils réussi à se sauver. Chevauchant des tonneaux vides ou tapis dans des caisses, ils avaient pataugé jusqu'à la côte. L'homme qui avait dessiné la carte que possédait Faerber devait avoir été l'un de ces rares survivants. Mais que verrait-on à l'intérieur du navire ? La pression de l'eau n'était pas assez forte pour l'avoir écrasé, il n'y avait pas de grands courants dans ces parages. En revanche, les siècles avaient dû ronger les planches, puis le mouvement incessant des eaux effacer la forme de toute chose ; si l'eau polit les galets, que ne peut-elle faire d'un navire ? »

Et malgré cela, Damms espérait trouver au fond, dans le sable, l'image intacte d'une tragédie aussi poignante que les vestiges de cette famille de Pompéiens pétrifiés, exhumés des cendres volcaniques. Là, en bas, gisaient dans la coque de leur navire, deux à trois cents individus tués par la mer et rejetés au fond par l'ouragan.

Peter Damms aspirait nerveusement des bouffées de sa pipe : « J'écirai un livre, *Rencontres par vingt-deux mètres de fond...* un ouvrage exact, scientifique. »

Étendus sur leur double couchette, Hans et Ellen n'avaient sur eux que de légers slips et cela pour la seule raison que l'on pouvait s'attendre à voir Peter ou Chagrin faire irruption dans leur retraite, et parce qu'il était déjà plus que suffisant qu'ils vissent les jolis seins d'Ellen.

Ils étaient étendus très proches l'un de l'autre et se tenaient les mains.

— Tu avais raison, reprit Hellen, quinze millions ! Des émeraudes, des saphirs, des rubis et des perles... Mais réussirez-vous à remonter tout cela ?

— René pense que c'est possible : trois semaines de déblaiement, et nous aurons peut-être atteint la cargaison elle-même ou nous serons parvenus à la chambre du capitaine.

Faerber regarda Ellen ; son joli visage encadré de cheveux bruns s'appuyait à son épaule. Il y déposa un baiser et se sentit heureux de l'avoir auprès de lui, de pouvoir échanger ses pensées avec elle.

— J'ai emporté un dessin de l'époque représentant un galion, dit-il. C'étaient de fiers navires. Demain nous plongerons avec le détecteur de mines et nous essaierons de trouver ses canons de bronze. Alors

nous aurons marqué un point important. Selon l'endroit où se trouvent les pièces d'artillerie, nous devrions pouvoir calculer le degré d'ensablement du navire. Voilà qui nous épargnera la déception d'avoir creusé là où c'est inutile. Ellen, imagine-toi quinze millions en pièces d'or ! Chaque pièce serait de nos jours échangée contre trois cents de nos mark... ce qui ferait quatre milliards et demi de mark ! Et puis les bijoux ! C'est inimaginable ! Nous ferons partie des humains les plus riches du monde ! Ellen, quatre milliards et demi !

— Et quelle est la situation au point de vue légal ? (Elle déposa un baiser sur les paupières de Hans :) Reviens sur terre, chéri : selon la loi, à qui appartient le trésor ?

— Quelle fille pratique tu es ! (Faerber se tourna sur le ventre et nicha sa tête entre les seins d'Ellen.) Au découvreur, naturellement.

— En es-tu tellement sûr ? C'est de l'or espagnol.

— Avec quatre milliards et demi d'or pour soutenir mon courage, je n'hésiterai pas à m'engager dans un procès international qui créera un précédent ! L'État espagnol est-il le successeur des conquistadores sanglants ? Fait-il encore valoir ses droits à la propriété sur de l'or pour lequel on a massacré des milliers d'indiens ?

— Alors, le Mexique : tu pêches cette richesse dans ses eaux !

— Les Mexicains sont-ils en possession de la vieille carte ou est-ce moi ? Personne ne s'est souvenu de ce galion... Peter a trouvé le renseignement dans de vieux comptes rendus de voyages, et cela sous forme de note marginale. Ce navire est un *no man's land* !

— Espérons-le, chéri. S'il s'agit vraiment de quatre milliards et demi, personne n'aura plus de *conscience* ou de respect de la loi, surtout les autorités officielles.

Elle écarta de ses seins la tête de Faerber et l'éleva vers son visage. Ils se regardèrent. Les yeux d'Ellen avaient une expression étrange.

— J'ai peur, murmura-t-elle soudain. Une peur folle.

— De ces quatre milliards et demi ?

— De ce qui va nous arriver. Hans, on ne peut pas s'emparer d'une somme aussi colossale sans traverser cent fois l'Enfer !

— Qui saura ce que nous emporterons ? Une poignée d'individus ! (Faerber éclata de rire. Son insouciance frappait Ellen d'une souffrance presque physique.) Prétends-tu métamorphoser Peter en diable ? Si plus tard il lui échoit deux milliards, il ne saura sans doute qu'en faire ou alors il achètera les ruines de Troie, et peut-être aussi le mont Ararat pour y chercher l'arche de Noé.

— Et Chagrin avec cette luronne ?

— Ayant empoché un million en pièces d'or – cela fait trois cents millions de mark, représentant sa part selon notre accord –, il se fera dorloter sa vie durant par Pascale ou d'autres diablesses. Ellen, amère Cassandre, cessons de nous tourmenter. Lorsque nous remonterons à la

lumière du jour la première poignée de pièces d'or, cela signifiera que nous sommes milliardaires. Allons, répète-le donc avec moi, tranquillement ; je veux te l'entendre dire ; milliardaire...

— Je t'aime, répondit Ellen, même si tu raisones comme un enfant ! Quant aux milliards en question, ils se trouvent encore ensevelis dans le sable et personne d'entre vous ne sait si les deux épaves datent de 1540 et laquelle fut le *Zephyrus* !

— Demain nous le saurons !

Faerber retenait dans les siennes les mains d'Ellen qui voulait le repousser. Mais il fut le plus fort. Il eut ce rire jeune qui lui était propre et la vainquit en un combat silencieux.

— Si Chagrin ou Pascale entraient..., dit encore Ellen.

— Si René n'est pas idiot, il a mieux à faire en ce moment que de baguenauder sur ce bateau. Quant à Peter, il dort et rêve des armures qu'il compte trouver...

Elle rit aussi, enfonça ses doigts crispés dans sa chevelure blonde et se sentit heureuse, malgré cette peur corrosive au tréfonds de son être.

Chagrin et Pascale avaient leur habitat à l'arrière du bateau, une hutte en lattes de bois recouverte de nattes et de couvertures. Ils dormaient sur deux lits de camp pliants, mais immanquablement, au bout d'une heure tout au plus, ils déménageaient leurs matelas sur le sol où ils restaient étroitement enlacés comme deux polypes dont les tentacules de chair nue se mêlaient et se nouaient.

Chagrin s'endormait toujours tard, mais il réussissait à paraître frais et dispos le lendemain matin. L'air marin fortifie. Chagrin en donnait la preuve.

Pourtant, cette nuit-là, les deux acolytes ne jouaient pas à la pieuvre à huit bras. Ils étaient assis fort correctement l'un à côté de l'autre et fumaient des cigarettes tout en discutant à voix si basse qu'il leur fallait écouter chacun attentivement les paroles de l'autre.

— J'ai vu le navire, disait Chagrin ; pour atteindre le trésor il nous faudra trimer à en crever, de l'aube au crépuscule. Tous. Je n'y parviendrais pas seul. Mais je compte emporter, moi seul, le trésor.

— Cela en vaut-il la peine ? demanda Pascale.

Certes, c'était une belle créature, mais elle n'avait pour tout capital que sa beauté. Non pas qu'elle fût sotte ; en fait d'inventions perfides, elle eût pu passer pour géniale, mais il arrivait que son cœur battît plus vite que ne fonctionnait sa pensée. Ce mélange de féminité sensuelle et de puérilité d'esprit la rendait si désirable pour les hommes que même Chagrin y succombait. À vrai dire, personne encore n'avait subodoré que Pascale, l'ange roux, était en fait une diablesse accomplie.

— Pour nous, ce sera un million de francs, mentit Chagrin. Quoi

qu'il en soit, on a déjà engagé des chasseurs de rats pour un gibier plus négligeable.

— Et les autres ?

— Chacun deux millions, ça ferait en tout cinq millions. Même au cours du franc le plus bas, sans oublier le taux d'inflation annuelle, il nous serait possible de nous offrir une jolie maison de campagne en Provence et d'y cultiver des roses.

— En Provence ! lança Pascale dédaigneuse, comme s'il parlait d'une poubelle. Tu veux dire une maison à Saint-Tropez, chéri, avec un bateau dans le bassin des yachts !

— Pourquoi pas ? (Chagrin la regardait, les paupières à demi closes :) Mais pas avec un million.

— Tu comptes donc tuer les autres, René ?

Chagrin planta une cigarette au coin de sa bouche et croisa ses mains sur sa nuque. Lui aussi savait compter et il obtenait le même total que Faerber, quatre milliards et demi ! Difficile à admettre d'emblée... Être riche comme Onassis, non, comme Getty, comme Gulbenkian... On n'avait qu'à plonger à vingt-deux mètres de fond pour remonter le trésor.

— On pourrait procéder par étapes, Pascale, reprit Chagrin songeur.

— Pourquoi, chéri ?

— Pour la conquête des millions. Écoute : ce Peter Damms, ce dictionnaire d'archéologie fait homme, coule des yeux énamourés dès qu'il te voit. Je ne suis pas aveugle, ma poupée. C'est la première phase de notre projet, tu te laisseras séduire par lui, ce qui le supprimera en tant que protecteur et ombre fidèle de son ami Faerber... (Chagrin rit doucement.) Je sais combien tu es capable d'intensément occuper un homme. Cela laissera le champ libre en vue d'un accident au fond dont Faerber sera victime... Quoi qu'il arrive là, en bas, sans témoin oculaire, cela passera pour un accident. Ensuite, j'amènerai Ellen et son défunt bien-aimé jusqu'à la côte où, dans les marécages, la forêt vierge, les jungles inexplorées, on peut aisément se perdre...

Ce qui se discutait au cours de cette nuit fut aussitôt compris par Pascale. Il s'agissait d'un plan précis et elle fixa longuement le visage de Chagrin avant de répondre :

— Ensuite, où et quand me tueras-tu, René ?

— Tu es une nigaude adorable ! jeta Chagrin insouciant en l'attirant contre lui.

La tiédeur de ce corps souple était une sensation toujours neuve qui émouvait tout son être. Mais cette réponse ne satisfit point Pascale : il arrive aux nigaudes adorables de mourir aussi.

Peter Damms leva un regard surpris lorsqu'une petite main se posa sur son épaule. Une main légère mais autoritaire. Il était toujours assis

à l'avant sur son enroulement de cordages, les yeux rivés à la mer laiteuse, rêvant au navire et aux trois cents hommes enfermés dans ses flancs.

— Vous, Pascale ? dit-il. La lune accaparerait-elle aussi votre attention ?

— Pas seulement la lune, Peter...

Elle s'assit tout contre lui. Vêtue d'un léger corsage et d'un pantalon collant. Damms distinguait dans la faible clarté des étoiles ses seins drus à travers la mousseline. Soudain il eut chaud et jeta un regard derrière lui.

— Que fait Chagrin ?

— Il ronfle. C'est dégoûtant... Vous ne ronflez pas, Peter, je le sais !

— Possible. (Damms se sentit plus incertain que jamais.) J'ignore le comportement de mon voile du palais, la lune m'est familière ! (Il désigna le grand disque brillant, une vraie lune de théâtre.) Enfant déjà je restais des heures assis dans mon lit au clair de lune et je réfléchissais...

— Aussi êtes-vous devenu un homme remarquable, dit Pascale dans un élan d'inspiration. Voyez-vous, Peter, j'ai un penchant pour les hommes de valeur. Je ne puis l'expliquer. René est un taureau, pas davantage. Mais vous, Peter, votre vocation est d'exhumer des antiquités... Qu'il doit être passionnant de connaître les rois légendaires...

Ce fut une nuit inoubliable.

Peter Damms parla à Pascale de Nabuchodonosor et des fouilles de la mer Morte. Pascale lui expliqua sa jeunesse sans joie dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, son père ivrogne, sa mère lavant du linge dix heures par jour. Tristes souvenirs qui avaient valu à Pascale quelques éclatantes réussites.

Au bout de trois heures de confidences de part et d'autre, ils osèrent échanger des baisers qui arrachèrent enfin Peter Damms à sa pile de cordages. Il n'avait encore rien vécu de tel et n'en avait eu la prémonition que par certains récits concernant la reine de Saba. Vers l'aube seulement, Pascale se glissa dans la tente improvisée à l'arrière du bateau et réveilla Chagrin.

— Alors ? demanda-t-il, bref.

— Ça y est ! (Pascale se s'étira avec délices.) Vas-y, chéri.

Le lendemain matin, à sept heures, Chagrin éveilla l'équipage. Il sonna la cloche du bord en hurlant :

— À l'assaut des millions !

Une demi-heure plus tard, ils plongeaient. Chagrin et Faerber seulement. Peter Damms, souffrant d'une migraine, restait à bord. Mais si l'on avait surpris ses regards énamourés, on eût été fixé sur la cause de ses maux.

Dans l'eau, Faerber adressa à Ellen un geste d'adieu puis, à la suite de Chagrin, il plongea. La grande aventure, le déroulement du tapis d'or, commençait.

*

* *

Chagrin nageait en tête, rapide, élégant, grand poisson noir aux grosses nageoires dorsales d'un orange éclatant : son réservoir d'oxygène. À plusieurs reprises, il regarda en arrière afin de s'assurer que Faerber pouvait le suivre, puis il indiqua de la main la direction à prendre dans la pénombre verdâtre.

Ils avaient allumé leurs projecteurs et portaient au côté leurs harpons. Un long coutelas effilé était glissé dans leurs larges ceinturons. Chagrin était aussi armé d'un pistolet de plongée qui envoyait son projectile au moyen d'acide carbonique comprimé.

Le fond marin au-dessus duquel ils voguaient était parsemé de souches de coraux, de bancs de coquillages, de larges galets auxquels succédaient de grandes étendues de sable, perfides comme des marécages, traversées de légers remous. Des bancs de poissons accompagnaient Chagrin et Faerber, petites flèches multicolores fusant, rapides comme l'éclair, ne redoutant pas l'homme qui leur était inconnu.

Chagrin s'éclaircit le gosier. Il avait apporté de Paris une nouveauté, une sorte de laryngomicrophone, qui était relié à des écouteurs enveloppés de caoutchouc, placés sur ses oreilles. Appareil à la fois récepteur et émetteur, à l'aide duquel les plongeurs pouvaient communiquer entre eux et se faire entendre en haut, à bord du bateau d'où l'on pouvait également leur envoyer des messages. Chagrin leva un bras :

— Me comprenez-vous, Hans ? demanda-t-il.

Faerber fit oui de la tête.

— Allô, le poste central ! Allô ! Répondez ! lança Chagrin.

À bord de la *Nuestra Señora*, Peter Damms et Pascale étaient installés devant le poste émetteur et se regardaient, rayonnants, comme partout au monde les amoureux qui ont perdu la raison.

— Nous vous entendons ! répondit Damms. Que se passe-t-il en bas ? La réception est bonne.

— Nous approchons de la position présumée du navire. J'enverrai un ballon-témoin pour en marquer l'emplacement : approchez-vous lentement du point où il flottera et faites descendre une benne d'acier, compris ?

— Compris.

Il y eut un craquement dans le circuit de transmission avec le fond, la communication était interrompue. Damms donna un baiser à

Pascale et s'en fut au poste de pilotage. Il mit le moteur en marche et attendit la venue du ballon rouge à la surface.

Ellen Herder remonta l'étroit escalier menant à la petite cuisine. Elle portait un costume de bain jaune clair et avait noué ses cheveux aux reflets fauves sur le haut de sa tête.

— Tu es totalement fou ? lança-t-elle.

Le regard de Peter Damms fixait la mer qui ondulait légèrement. Son long corps décharné, gainé dans un costume de bain à la culotte écarlate, évoquait un squelette recouvert d'une peau rougeâtre.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en réponse.

— Tu viens d'embrasser Pascale, je l'ai vu de la cuisine où je me trouvais.

— Occupe-toi donc de la cuisine !

Le ballon rouge surgit tout à coup à la surface des eaux et s'y balança doucement. Damms se dirigea lentement vers lui et parut se concentrer entièrement sur l'accomplissement de cette simple manœuvre.

— Veux-tu provoquer un drame de la jalousie ? lança Ellen. Si Chagrin te surprend avec Pascale, le diable sera lâché parmi nous !

— Comment cela ? (Damms secoua la tête.) Que vient faire Chagrin là-dedans ?

— Salaud ! Pascale est sa maîtresse ! s'écria Ellen grossière.

— Erreur. Elle est la pupille de Chagrin, elle me l'a expliqué.

— Une pupille qui prend soin de lui chauffer ses draps ! Ça, d'accord ! (Ellen s'accouda près de Damms à la fenêtre du poste de pilotage.) J'ai tout de suite éprouvé un sentiment désagréable en voyant la première fois ce diabolin à la tignasse flamboyante. Mais je n'aurais pas cru que cela irait aussi vite... elle agit avec une telle rapidité que c'est à croire qu'elle ne peut attendre l'instant où toi et Chagrin vous vous défoncerez réciproquement le crâne !

— Il ne sera pas question de crâne défoncé, crois-moi !

Damms adressa à Ellen un sourire plein de confusion. Le bateau avait atteint le ballon-témoin et s'arrêtait. Pascale surgit sur le pont parmi les appareils qui s'y trouvaient installés et y chercha un grand panier en fils d'acier suspendu à une longue corde de nylon. Dans son bikini succinct, elle paraissait presque nue, spectacle qu'Ellen, elle-même, estimait émouvant, ainsi qu'elle en convenait à son corps défendant.

— Et quelle sera la suite de cet édifiant début, si nous traînons un mois dans ces parages ? demanda-t-elle.

— Vous, les femmes, c'est toujours à « plus tard » qu'il vous faut penser ! Tout ce qu'on fait doit avoir un lendemain ! L'inquiétude de l'avenir chez la femme, dont parle Nietzsche...

— Peter, cesse de dire des âneries !

Ellen posa sur le bras de Damms une main péremptoire, et Damms, étonné, tourna la tête vers elle.

— Suspends ton intrigue avec Pascale jusqu'à ce que nous soyons revenus sur la terre ferme. Nous aurons assez de problèmes à bord sans y ajouter celui-là.

— Tu n'aimes pas Pascale, je le sais.

Damms arrêta le moteur. Le petit bâtiment roulait doucement. Pascale, à l'avant, leur adressa un signe et lança une ancre de dérive par-dessus bord.

— C'est la fille la plus merveilleuse que j'aie jamais vue, Ellen !

— Combien de femmes as-tu déjà eues, Peter ?

Damms garda le regard rivé au loin, heureux de le dissimuler derrière ses grosses lunettes de soleil.

« Combien ? pensa-t-il. Trois petites aventures, autrement rien, rien que les études, l'engloutissement total dans les mystères de l'Antiquité. L'archéologie, les fouilles comme « leurre » sexuel... » À compter de ce jour seulement, il savait qu'une femme telle que Pascale pouvait métamorphoser l'univers.

— Je l'aime, dit Damms à haute voix.

— Comme un aveugle qui respire une fleur et ne voit pas qu'elle est vénéneuse !

— Si vous, les femmes, ne pouvez vous griffer réciproquement les yeux, le monde ne tourne pas rond ! (Il bloqua le gouvernail et se dirigea vers la porte :) Naturellement tu vas le dire à Hans, reprit-il à mi-chemin du pont. Mais je n'ai pas non plus peur de Hans et si tu veux me faire la morale... Pourquoi Hans t'a-t-il emmenée ? Pour épilucher les pommes de terre, seulement ?

Ellen regardait Damms, l'air grave. Il soutint son regard un bref instant, puis il se détourna.

— Tu as beaucoup changé, Peter, dit-elle à voix basse. Oui, avec une rapidité surprenante. Dommage, tu valais mieux que cela.

Il repoussa derrière lui la porte du poste de pilotage et rejoignit Pascale qui essayait de soulever le panier de fils d'acier. Damms le lui prit des mains et dans un long baiser l'attira contre lui en jetant un regard vers Ellen.

C'était une provocation : « Allons ! Ose ! Fais donc rouler la pierre vers le gouffre, plains-toi à Hans et va-t'en, compatissante, serrer la main de Chagrin. Vous n'y changerez rien ! »

Une semence diabolique levait déjà.

En bas, au fond de la mer, Chagrin et Faerber, après avoir accompli quelques tours de reconnaissance, s'étaient de nouveau rejoints. L'endroit que Chagrin croyait être l'emplacement de l'épave était une large crevasse dans le roc, aux bords déchiquetés, tranchants, hérissés

de coquillages, tandis que le sol était à nouveaux sablonneux. Il semblait n'y avoir là aucun courant, mais, au cours des siècles, le véritable fond marin avait été recouvert d'alluvions.

Chagrin franchit à la nage la large brèche et fit signe à Faerber. Puis il eut un geste vers le bas.

— Si nous disposions d'un appareil *Sonar*, tout cela n'offrirait aucune difficulté, lui dit-il au moyen de sa radio. Voyez-vous cette tache sombre dans le sable ? J'ai atteint le fond hier, mais j'ai manqué d'oxygène au même moment. Je crois que c'est un des canons du navire, projeté lors de sa chute, quelque part, ici, sur le rocher, et qui, par la suite, est tombé plus bas. Derrière cette crevasse, de l'autre côté, repose une autre épave, j'ai vu trois chaudrons de fer et des débris d'acier. En ce point règne un courant léger, mais constant, qui nettoie le sol marin comme un aspirateur à poussière.

Chagrin leva son regard vers la surface ; à six mètres de là, le panier transporteur descendait vers les profondeurs et heurta le fond.

— Vous me suivez ?

— Quelle question ! répondit Faerber. (Il scruta du regard la brèche ouverte dans le roc, tout en se retenant à l'une des aspérités.) Si le *Zephyrus* repose là, en bas, il est complètement écrasé.

— À peine ! La crevasse mesure dans le bas au moins dix-sept mètres en travers, et jamais, ni une frégate ni un galion n'a été aussi large. S'il se trouve en bas, nous le découvrirons intact. La seconde épave, en revanche, a dû être disloquée par le courant. Si c'est le *Zephyrus*, il faut s'attendre au pire, car il faudrait employer d'énormes pompes aspirantes, capables de fouiller le sol sur des centaines de mètres...

Un craquement retentit dans les écouteurs, la voix d'Ellen leur parvint :

— Que voit-on en bas ?

— Fantastique, chérie, lança Faerber, rieur. Nous avons, sans doute, sous les yeux, le fameux trésor. Il nous faut seulement le sortir... d'un profond précipice !

— Est-ce dangereux, Hans ?

— Demande-le à Chagrin !

— Tout est dangereux, dit Chagrin avec calme, de traverser une rue aussi. Nous allons descendre plus bas.

Il s'éloigna du rocher par une brusque poussée et descendit en brassant l'eau de ses nageoires. Faerber le suivit. À ses côtés se dressaient à présent les murailles rocheuses, aux arêtes vives, les bancs de coquillages et de coraux, dont les aspérités pouvaient déchirer les combinaisons de caoutchouc ou le tuyau d'alimentation en oxygène, si l'on y restait accroché.

Au fond de la crevasse, Chagrin éclairait déjà le sable de tous côtés,

lorsque Faerber surgit auprès de lui. Il traînait le panier de lattes d'acier à sa suite.

Chagrin s'était arrêté contre une longue traînée de coquillages, puis il s'agenouilla sur le sable. Le sol était mou, mais ne paraissait pas sans fond, comme un marécage ; au contraire, il semblait que sous la couche sableuse se trouvait une sédimentation plus dure.

Faerber lâcha le panier et nagea pour rejoindre Chagrin.

— C'est peut-être un canon, dit Chagrin. Voyez la forme de cet amas de coquillages. Allons ! Au travail, Hans !

Ils décrochèrent de leurs larges ceintures ou tirèrent de leurs sacs les outils nécessaires : marteaux, ciseaux, petits leviers, larges pinces, tenailles, perforatrices marchant avec des cartouches d'oxygène.

Ce fut une pénible corvée que de détacher les premiers coquillages. Travailler sous l'eau est autre chose que de travailler à l'air libre sous le soleil. Dans les profondeurs marines, tout effort est amoindri car l'eau, mur liquide, absorbe d'abord le choc destiné à la cible avant qu'on ne l'atteigne et la plus grande part de l'énergie est perdue.

Chagrin réussit d'abord à détacher un gros pan de coquillages. Faerber introduisit alors dans ce trou le levier sur lequel ils appuyèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils sentissent une grosse plaque se détacher du banc. Parut alors une masse de fer qui n'était même pas très rouillée. Les coquillages l'avaient protégée de la dissolution totale.

— Un canon ! dit Faerber.

Sa respiration prit un rythme accéléré. Il essaya de la contenir et d'aspirer lentement l'oxygène.

« Respirons calmement, profondément, se disait-il. L'oxygène contenu dans les deux réservoirs fixés à mon dos n'est pas inépuisable. »

Chagrin, encore agenouillé sur le sable, attaquait en biais, au ciseau et au marteau, les huit couches superposées de la colonie de coquillages.

— Que se passe-t-il donc en bas ? lança à bord la voix de Damms. Avez-vous dit quelque chose ?

— Nous avons trouvé un canon ! s'écria Faerber. Chagrin le débarrasse de sa gangue de coquillages. Si seulement nous avions la chance de relever la date de la fonte ou un nom !

— Pouvez-vous bouger votre découverte ? lança Damms.

On devinait un tremblement dans sa voix. L'archéologue se réveillait en lui.

— Impossible. (Chagrin arrêta son travail au ciseau ;) Vous savez mieux que personne, Damms, ce que pèse un canon coulé en bronze !

— Ça marchera avec un treuil ! Je vais placer le bâtiment au-dessus de vous, et je vous enverrai les filins d'acier ! D'accord ?

— D'accord. Mais prudence ! Nous n'avons pas la place de nous

écarter beaucoup. Pas d'ancre, au nom du ciel, pas d'ancre ! Elle nous assommerait.

Chagrin et Faerber retournèrent en nageant jusqu'à la muraille protectrice et attendirent. Au-dessus d'eux gronda un cabestan, puis une ombre allongée glissa au-dessus de la crevasse et y resta suspendue. Le moteur se tut enfin. Quatre haussières en torons de caret d'acier, lestées de sphères de plomb et de grappins aux dents écartées, se balancèrent à l'intérieur de la crevasse, descendant vers le fond.

— Parfait ! s'écria Faerber. Voilà du travail précis, Peter.

Ils retournèrent à la nage vers le canon de bronze en tirant derrière eux les filins d'acier. D'en haut, un nouvel objet plongea vers le fond. Un troisième pinceau lumineux balaya le sol de la crevasse.

— Tu aurais dû rester là-haut, Peter, s'écria Faerber effaré. C'est idiot ! Jamais encore tu n'as plongé si profond !

Il regarda Chagrin, se frappa le front de l'index et se laissa remonter jusqu'à la hauteur où Damms évoluait, tel un maigre et long poisson noir.

Damms adressa à Faerber un radieux sourire à travers ses grandes lunettes de plongée. Ses yeux de myosotis brillaient.

— T'imaginais-tu que je resterais à me rôtir au soleil tandis que vous avanciez parmi les mystères des siècles passés ? lança-t-il. En Anatolie, j'ai exhumé des villages entiers...

— Nous ne sommes pas en Turquie, ici, mais dans un fond marin. Tu ne supporteras pas la pression, Peter. Retourne !

— En aucun cas !

Damms bascula vers le fond, ses nageoires pédalaient allègrement. Chagrin les regardait se rapprocher.

— Je suis archéologue ! En Anatolie, il y avait du sable, ici il y en a aussi ! Les gars, où est cette bombarde ?

— Qui donc manœuvre le cabestan, là-haut ? cria Faerber.

— Ellen et Pascale... Je leur ai donné des explications succinctes ; levier en avant... en arrière...

Il adressa à Faerber un geste joyeux et se laissa descendre auprès de Chagrin. Faerber nagea à sa suite :

— Tu as entendu ça, Ellen ? lança-t-il dans son micro.

Mais à bord, s'activant parmi les cordages, se trouvait Pascale qui répondit :

— J'ai entendu, monsieur. Peter est un homme qui a du cran et que j'admire. Ellen est au treuil. Terminé.

Damms s'agenouillait et posait déjà le premier grappin sur la bouche du canon lorsque Faerber toucha le fond auprès de Chagrin.

— Votre ami se comporte comme un chasseur passionné, remarqua Chagrin. (On ne pouvait distinguer dans le microphone l'étrange

nuance de perfidie qui teintait sa voix :) Lorsqu'il voit un beau gibier, il oublie tout ce qui l'entoure.

Hans Faerber répondit d'un signe de tête sans saisir le double sens de cette phrase.

Mais en haut, sur le pont, Ellen déclarait à Pascale :

— Vous êtes une garce éhontée !

Les positions de chaque adversaire se trouvaient nettement établies. La guerre d'extermination pouvait commencer.

*

* *

Au bout de deux heures du travail le plus rude, le canon de bronze se trouvait à bord de la *Nuestra Señora*. La seconde tentative de remontée avait réussi. La première fois, le canon avait glissé hors des griffes du grappin parce que, le poids étant mal réparti, l'équilibre était défectueux. Hans Faerber faillit être écrasé. Chagrin réagit plus vite que Damms, qui y mit une seconde de trop. Celle-ci eût pu coûter la vie à Faerber.

Chagrin saisit des deux mains les réservoirs d'oxygène attachés au dos de Faerber, et l'attira à lui. Alors que la lourde pièce d'artillerie, s'échappant des filins d'acier, s'abattait perpendiculairement, Faerber, à genoux dans le fond, rassemblait ses outils, les bourrait dans le sac qu'il portait suspendu à sa ceinture et fouillait le sable à l'aide de son levier. Le canon s'enfonça dans le sable jusqu'à la moitié de sa longueur, heurta quelque chose de dur et rebondit.

« Voilà qui est étrange, Chagrin », voulut-il dire, lorsqu'il reçut le choc. Il tomba sur le dos, agita en vain bras et jambes, et d'effroi oublia de respirer. Puis il vit le canon se ficher dans le sable à l'endroit même où il était agenouillé. Il se retourna, nagea sur une courte distance et revint en arrière.

Le visage de Damms, à l'abri de ses deux grands hublots ovales, était décomposé par l'épouvante. Il ramait des deux bras comme s'il avait été lui-même atteint par le projectile, puis il croassa dans le microphone des paroles incompréhensibles. Chagrin contourna tranquillement le canon à la nage puis adressa à Faerber un geste rassurant.

— Merci, René ! dit Faerber d'une voix enrouée. Je ne l'oublierai pas...

Ils nagèrent l'un vers l'autre, se serrèrent la main, puis ils abaissèrent de nouveau les griffes d'acier vers le canon. Venant du pont de la *Nuestra Señora* retentit, dans les écouteurs, la voix joyeuse de Pascale :

— Auriez-vous un problème, en bas ? Le câble s'est trouvé délesté...

Rien dans sa voix ne trahissait la haine qui venait d'éclater entre les

deux femmes. Ellen, au treuil, fit redescendre les grappins, puis elle attendit ce qu'annoncerait Pascale, qui tenait le micro.

— La pièce de bronze a-t-elle glissé hors des crochets ? demanda-t-elle comme Pascale désignait le fond, le pouce tendu vers le bas.

— Oui.

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre.

— Vous faites penser à un serpent dévorant un lapereau, et Peter joue le rôle de ce pitoyable animal.

— Avez-vous l'intention de vous y opposer ? lança Pascale en riant.

Son rire formait une cascade de sons, un sautoir de perles musicales aux tonalités froides, cristallines, envoûtantes pourtant. Elle avait la particularité de se rejeter en arrière lorsqu'elle riait. Alors ses beaux seins se tendaient, menaçant de tout faire éclater dans une gerbe ascendante de sons perlés.

— Je sais combien je suis jolie, reprit Pascale. Je sais qu'un homme dont je m'empare n'est plus qu'une chiffie dont je peux faire ce que je veux. Et je sais que vous n'avez aucune chance contre moi, Ellen. Alors ?

— Chagrin vous rosse que vous en serez verte et bleue...

De nouveau le rire glacé, en cascade :

— René, après tout, n'est aussi qu'un homme... un pain suffit à un affamé et même à deux...

— Prétendez-vous transformer ce bateau en bordel ? s'écria Ellen.

Les pinces d'acier avaient de nouveau atteint le fond, la tension des filins était moins forte.

— Nous savons tous ce que vous êtes !

Le rire de Pascale mourut sur ses lèvres. Ses yeux verts changèrent d'expression. Leur scintillement triomphal se mua en un regard fixe, dangereux. Elle s'approcha lentement du treuil et s'arrêta si près d'Ellen que leurs bras se touchaient. Un flot de haine, une tension électrique crépitante les relia soudain comme si deux aimants se heurtaient.

— Ma bochesse, dit Pascale lentement, j'ai des ongles assez acérés pour te déchirer le museau !

— Et moi, j'ai assez de force, répliqua Ellen à la même cadence, pour tordre ton cou de poulet !

Elles se dévisagèrent tandis que le vent mêlait leurs chevelures comme si déjà le combat était engagé. Côte à côte, elles offraient pourtant le spectacle de deux créatures humaines d'une beauté parfaite, chacune dans son genre.

Qui a dit que l'Enfer doit toujours être laid ?

— Que vas-tu faire ? demanda Pascale. Crier par-dessus les toits : « Pascale couche avec Peter » ? Qui donc alors sera coupable d'avoir

fait de nous sur ce bateau cinq démons ?

— Je parlerai à Peter.

— Quel gaspillage d'énergie ! (Pascale rejeta brusquement la tête en arrière, ce qui éloigna sa chevelure de celle d'Ellen.) Qui fera entendre raison à un homme, quand il est couché entre les cuisses d'une femme ?

Cela se passait deux heures auparavant.

À présent, le canon était à bord, sur une table, et les trois hommes détachaient au ciseau les coquillages dont il était enrobé. Le soleil de midi flamboyait impitoyablement dans un ciel azuré, sans nuages, coupole emplie d'air en ébullition, de buées vibrantes. Bien qu'ils fussent au travail à l'abri d'une voile, l'aspect de Chagrin et de Faerber évoquait des éponges retirées de l'onde. Peter Damms examinait à la loupe les surfaces de bronze dont on avait détaché les coquillages et recherchait des traces de frappe ou d'estampille. Il transpirait à peine, ce qui étonnait peu chez cet homme aussi sec qu'un sarment en hiver. Pascale était assise sur une caisse, les genoux remontés, le menton appuyé sur eux, enveloppée dans sa rutilante chevelure ; figure de proue de la caravelle *Sexualité*.

Ellen, debout près de Faerber, versait inlassablement de l'eau sur les surfaces que le ciseau libérait des coquillages, puis elle frottait le bronze à l'aide d'une brosse d'acier, pour le débarrasser des dernières traces de calcaire.

— Stop ! lança Damms soudain, comme un coup de trompette. Chagrin, stop ! Je vois quelque chose... Laissez-moi le ciseau à présent, je m'en tirerai mieux que vous, car il m'est arrivé de détacher au pinceau la poussière des siècles, tant le parchemin était friable.

Il recommença le travail au ciseau par petits coups prudents, millimètre par millimètre, à croire que sous ses doigts il n'y avait pas du bronze, mais une tablette de cire de l'antique Égypte.

Les autres l'entouraient, suants, épuisés par leur plongée. Ils sursautèrent lorsque Damms s'écria :

— Ça y est, mes enfants ! Voici notre précieuse indication ! Et elle est très visible !

Il frotta encore l'emplacement de sa découverte en étreignant le canon comme s'il allait le serrer sur son cœur.

À peine reconnaissables pourtant, on ne distinguait que quelques griffures dans le bronze, guère plus précises que les autres marques dont le canon était couvert. Faerber considéra son ami, fasciné par l'enthousiasme d'une qualité si rare qu'exprimait ce visage d'homme.

— C'est l'estampille des fonderies d'armes royales de Castille, expliqua Damms solennel. (Ses doigts caressaient les rides du métal.) Et voyez la date ! Prenez cette lampe, voyons, cela crève les yeux :

1539 ! On ne peut nier...

Faerber arracha la lampe des mains de Damms et se pencha sur le canon. Il y vit quelques marques dans le métal et quelques chiffres presque effacés, mais si Damms lisait 1539, ce devait être exact.

— Oui, dit-il, enrôlé par l'émotion, l'estampille...

Puis il tendit la loupe à Chagrin. Celui-ci se pencha, regarda à travers le verre grossissant. Son étroit visage buriné frémit imperceptiblement.

— C'est vrai : 1539, dit-il, et cela signifie...

— Que nous mouillons exactement au-dessus de l'épave du *Zephyrus* ! s'écria Damms.

— Et celle-ci a sombré au fond de la crevasse et n'est recouverte que d'une mince couche de sable, à vingt-cinq mètres de fond tout au plus... c'est sans doute une épave en bon état de conservation. (Chagrin jeta un rapide regard à l'adresse de Pascale qui baissa la tête imperceptiblement, aussi nul ne le remarqua.) Voilà une chance unique ! Mes amis ! reprit Chagrin. Nous allons exhumer un navire qui aura gardé son aspect primitif ! Sans doute, il n'a plus ses mâts ni son gréement, qui ont dû être emportés par l'ouragan, mais sa coque ! Celle-ci est tombée comme une pierre au fond de la faille rocheuse où les eaux sont parfaitement calmes et où elle s'est ensablée. (Il s'appuya contre la table et regarda la mer qui brillait comme du cuivre sous le soleil de midi.) Nous nagerons à travers les chambres de la cale pour recueillir les millions... comme s'ils jonchaient le pavé d'une rue. Mes amis, dans huit jours nous serons à l'intérieur du navire !

Cette nuit-là non plus, personne ne dormit à bord de la *Nuestra Señora*. Damms, dans sa joie, avait jugé à propos de s'enivrer, ce qui, par cette chaleur, n'était pas un tour de force. À présent, effondré sur sa couchette, il récitait, dans l'obscurité, la généalogie des rois de Castille.

À l'arrière du bateau, derrière les nattes de bambous formant la tente de Chagrin, cela se passait sur un plan moins académique.

— Tu es idiot ! déclarait Pascale en repoussant Chagrin qui voulait s'emparer d'elle. Ce canon, par une chance inouïe, lui retombe sur le crâne et tu le sauves ! Jamais une occasion aussi belle ne se représentera : un accident avec témoins !

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, dit Chagrin. (Assis sur le lit de camp, il contemplait le corps dénudé de Pascale.) Ce fut étrange ; lorsque cette, masse de métal a basculé soudain, nous n'étions plus au fond que des camarades. C'est ce que tu ne comprendras jamais : il y a dans la vie d'un homme des instants de vraie fraternité...

— Comme c'est touchant !

Pascale étira sa jambe gauche. Son attitude était provocante à

dessein, et elle comptait bien fustiger les doigts de Chagrin, lorsqu'il voudrait la saisir.

« Des camarades ! pensait-elle, en voilà de bonnes ! Alors qu'il s'agit de millions ! Certes, on a assassiné père et mère pour beaucoup moins ! »

— Ce serait prématuré, reprit Chagrin. Lorsque tout le trésor sera à bord... alors, ma chérie !...

— Lorsque personne ne plongera plus, qui donc risquera de se noyer ?

Chagrin la dévorait du regard. Étendue contre lui, les jambes un peu écartées, elle semblait attendre son premier geste... Mais il la connaissait trop bien... Les yeux de la jolie fille le mettaient en garde : dès qu'il se pencherait vers elle, Pascale le repousserait des pieds et des mains. Ce serait la vengeance de la chatte que l'on prive de sa souris.

— Sais-tu tirer ? demanda brusquement Chagrin.

Pascale releva la tête. La tension interne dont elle souffrait s'apaisa visiblement. Ses muscles se détendirent. Il le vit à son ventre et à la partie interne de ses longues cuisses.

— Je sais arrondir l'index... ça suffit-il ? répliqua-t-elle.

— Peut-être. Je puis liquider Faerber et Ellen par surprise, mais après deux coups de feu, Damms aura trouvé le temps de riposter par un troisième : il faudra que tu abattes Damms, Pascale.

Elle le regarda de ses yeux verts qui, à la clarté du petit fanal au-dessus de leurs têtes, luisaient comme des charbons. Puis elle secoua la tête :

— Je ne tirerai pas sur Peter, dit-elle. (Puis, soudain, sa voix prit un ton glacial qui frappa Chagrin comme une balle de revolver :) C'est Ellen que je veux abattre !

Chagrin avança la tête comme un oiseau de proie fonçant sur sa victime :

— Que s'est-il passé ici, à bord, lorsque nous étions au fond ?

Les doigts de Pascale tambourinaient contre le cadre du lit :

— Elle m'a traitée de putain !

— Depuis quand te sens-tu blessée par une telle vérité ?

— Tu n'es qu'un fumier, un chien puant, une merde !

Elle se leva d'un bond et se jeta sur Chagrin en essayant de le griffer. Il la repoussa en riant, la plaqua sur le lit, l'y maintint par le poids de son corps et tint ses mains écartées de lui.

— Maudit salaud ! balbutia-t-elle, enrouée de fureur. Ignoble pourceau...

Chagrin éprouvait le contact de ce corps merveilleux et cela le rasséréna. Pascale se défendit encore en criant des insanités qu'il connaissait déjà, comme ses accès de rage, et les moyens d'y mettre

fin.

— Je t'abandonne Ellen, dit-il à mi-voix dans un baiser.

Elle voulut mordre, mais s'apaisa soudain. Lorsqu'il lâcha ses mains, elle ne lui griffa pas le visage mais se contenta de lui prendre le cou, dans un geste tendre.

— Quand, chéri ? demanda-t-elle.

Sa voix qui avait retrouvé des intonations chaudes, prenantes, trahissait une attente joyeusement diabolique.

— Lorsque nous serons assis sur les caisses contenant les millions ; jusque-là, il faudra te résigner à vivre avec Ellen.

Elle sourit, comme la cruauté faite femme, pensa soudain Chagrin. Ce serait inévitable : le quatrième coup de feu à bord abattrait Pascale. Somme toute, un vrai cas de légitime défense !

Puis Pascale étreignit entre ses jambes les reins de Chagrin et reprit sur lui son pouvoir satanique.

Cependant, dans la cabine située sous le poste de pilotage, Faerber et Ellen se trouvaient encore assis devant une table pliante. Hans dessinait la position supposée de l'épave, si celle-ci avait vraiment sombré comme le croyait Chagrin. Il dessina la crevasse dans le rocher, le fond sablonneux et, en-dessous, comprimée mais gardant des contours précis, la coque du galion *Zephyrus*.

— Si tout cela est exact, Ellen, reprit Faerber satisfait de ses interprétations artistiques, Drexius m'aurait laissé un héritage fabuleux ! Ce vieux Drexius tout ridé, pauvre, qui ne possédait que deux chemises de rechange, il avait le moyen de se procurer des milliards suspendus au mur de sa boutique depuis Dieu sait combien de temps ? Et il n'en a dit mot à personne. Peut-être parce qu'il avait peur d'en mourir ?

— Moi aussi, j'ai peur, Hans ! (Ellen lui prit le crayon des mains et barra de plusieurs traits le beau dessin représentant l'épave.) Si le choix était encore permis, je te dirais : laisse tout ça et prenons l'avion pour retourner chez nous !

— Ce n'est plus possible !

Faerber considérait fixement son dessin griffonné. Il n'était pas superstitieux, mais son plaisir était gâché de le voir ainsi raturé. Il n'eût pu dire pourquoi. Quelque chose pesait sur son cœur.

— Mon Dieu, que peux-tu craindre ?

— Chagrin...

— Il m'a sauvé la vie aujourd'hui même...

— Pascale et moi, nous sommes prêtes à nous entretuer d'un instant à l'autre !

— Voilà bien les femmes ! (Faerber eut un éclat de rire qui le libéra de son oppression.) Ce sont des chamailleries classiques ! On pourrait mettre ensemble une centaine de mâles sans que le cours des jours et

des nuits en soit modifié, mais laissez face à face deux femmes qui ne peuvent se sentir, voici l'univers sens dessus dessous !

— Tu te crois bien malin, n'est-ce pas ? (Ellen jeta le crayon et se glissa dans son lit.) Vous êtes tous naïfs comme des enfants qui font des pâtés de sable...

Au cours de la nuit, une brise se leva, le bateau dansa sur ses amarres. Pour la première fois, la mer eut de vraies vagues, il tomba même une pluie très forte. Chagrin et Faerber mouillèrent une ancre, l'ancre flottante ne suffisant plus.

Le lendemain matin, la tempête était passée. Le soleil se trouvait de nouveau suspendu dans le ciel sans nuages, la chaleur monta très tôt, humide, étouffante. La mer, cependant, était plus agitée que jamais. Sans doute, il n'y avait pas de grosses vagues, mais on était habitué à un miroir d'eau, et l'on remarquait que, en face, des crêtes écumeuses léchaient le banc de Chinchorro.

Ce matin-là, Chagrin descendit seul au fond :

— Je veux voir si la faille rocheuse a changé quelque peu, dit-il.

Au bout de dix minutes, il reparut à la surface, bondissant des profondeurs, sans songer à la décompression. Il nagea jusqu'à l'échelle, grimpa à bord et se laissa choir sur le pont. Faerber lui arracha son masque.

— Ça nous promet un fameux combat ! haleta Chagrin étendu de tout son long... Dans la crevasse gîte une pieuvre énorme !

*

* *

Il fallut à Chagrin une demi-heure pour se remettre de sa remontée par trop rapide. Ignorant le péril, il avait nagé à sa rencontre. Damms et Faerber le descendirent dans la cabine où, les lèvres bleues et les yeux exorbités, il resta étendu.

Faerber ausculta les poumons de René à l'aide d'un stéthoscope, lui fit une piqûre, afin de régulariser sa circulation et maintint un masque à oxygène devant son visage émacié. Puis ils attendirent la réaction, mais le délire [1] redouté ne se manifesta pas. Chagrin respirait profondément et paraissait flasque comme s'il avait eu des os en caoutchouc.

— Une pieuvre n'est, en soi, rien de dangereux, dit-il plus tard.

Ellen avait préparé un thé très fort, ils étaient tous assis sous la voile tendue en vélum, la mer luisait du même vert-bleu intense et paraissait aussi calme que les jours précédents. Seulement, contre le gigantesque banc de sable de Chinchorro, les vagues battaient toujours.

— Nous avons eu déjà raison de beaucoup de pieuvres, mais celle-ci, dans la faille, est un exemplaire magnifique. Elle mesure bien huit

mètres d'envergure, ses huit tentacules déployés. Tout à coup, elle se trouva devant moi, telle l'hydre aux cent bras ; elle agitait ses tentacules, menaçante. J'ai réussi à lui échapper de peu, par une volte suivie d'une fuite éclair. L'un de ses tentacules m'a pourtant effleuré les pieds, mais j'ai été plus rapide qu'elle. (Chagrin s'approcha du bastingage et scruta les flots du regard, puis il cracha :) Charogne ! Compte là-dessus... Toi aussi, nous t'aurons !

— Nous avons des harpons et des pistolets de plongée, dit Damms. Cela ne suffit-il pas ?

— Désirez-vous chatouiller ce monstre, Peter ? (Chagrin eut un rire mauvais.) Pour frapper à mort cette géante, il vous faudrait en approcher de très près. Mais il y a huit tentacules qui, si elle les déploie, sont presque moitié aussi longs que notre navire. Et si elle comprend que le danger devient sérieux, elle lâchera des nuages d'encre et nous aveuglera complètement. Savez-vous à quoi nous ressemblerons alors ? À des idiots désorientés, pédalant entre deux eaux obscures, ce qui lui permettra de s'emparer de nous avec ses tentacules couverts de ventouses ! Non, elle ne nous dévorera pas, mais elle nous réduira en bouillie ! Il n'y a qu'une possibilité...

— La faire sauter... (Faerber leva les yeux de son dessin. Il avait réussi à effacer les coups de crayon d'Ellen.) Nous avons assez de charges de plastic pour nous frayer un chemin à travers...

— Vous ne la chasserez pas avec la valeur d'un dé à coudre rempli d'explosif, Hans ! (Chagrin se pencha vers le dessin et son doigt désigna le mur rocheux, un peu au-dessus de l'endroit où ils avaient trouvé le canon :) Elle loge ici !

— Nous avons travaillé avec cet épouvantail dans le dos ! dit Damms. (Sa voix était mal assurée.) Elle aurait pu facilement s'emparer de nous par-derrière.

— Nous ferons sauter son repaire !

— Rien de plus simple, mais qui sait comment l'épave subira le choc ? Jusqu'à présent, l'ordre et la paix règnent au fond, comme en Paradis... et, maintenant, nous venons transformer ce paysage !

— Comment croyez-vous venir à bout de cette pieuvre par un autre moyen, Chagrin ? (Faerber eut un sourire amer :) Je ne puis lui faire une piqûre pour l'endormir !

Chagrin considéra à nouveau la mer. « Là, en bas, reposent des milliards, pensait-il. Si nous avions ici le matériel moderne des releveurs d'épaves professionnels, on larguerait une petite grenade qui volatiliserait simplement cet ignoble bestiau et on ne s'inquiéterait pas d'une éventuelle transformation du fond. Avec de puissants aspirateurs à sable, on mettrait le navire au jour et on avancerait, vêtus de combinaisons de plongée rationnelles. Qu'avait-on ici, sur la *Nuestra Señora* ? Un équipage de plongée d'amateurs, simplement. Ils auraient

à creuser leur chemin à la manière des taupes... »

— Nous lutterons, dit-il durement. Non pas au corps à corps avec le poulpe, ce serait folie, mais avec astuce : il s'agira de prouver que nous avons un cerveau, alors qu'il en est dépourvu !

Au début de l'après-midi, tout était prêt. Aussi silencieusement que possible, Faerber, Damms et Chagrin se laissèrent glisser dans la mer et s'y enfoncèrent. En haut, Ellen et Pascale, se tenant contre le bastingage, les suivirent des yeux jusqu'à ce que les ombres se soient dissoutes dans la nuit des profondeurs. Alors elles s'installèrent devant l'appareil radio et attendirent... Comme leurs regards se rencontraient, Pascale jeta soudain :

— J'ai peur pour lui, Ellen.

— Alors, nagez donc près de René. Espérons que la pieuvre vous cueillera par la même occasion !

— Non, pas René... Peter ! Et je ne sais pas du tout nager. (Elle souriait, mais un frémissement autour de sa bouche trahissait son effort pour contenir ses pleurs :) Ellen, je suis peut-être une putain, mais une putain aussi sait aimer sincèrement !

— Je ne vous en crois pas capable !

Ellen tourna les boutons de l'appareil et se pencha vers le micro :

— Allô ! Allô ! Que voyez-vous au fond ?

— Pourtant, vous aussi, vous aimez Hans, reprit Pascale.

— C'est autre chose.

— Naturellement ! Vous n'êtes pas une putain. Mais une pure demoiselle de bonne famille ! La Madone au rosier... Croyez-vous être seule à avoir un cœur ?

Ellen, énervée, appuyait constamment sur l'avertisseur. Personne ne répondait du fond, le haut-parleur restait muet. Il n'émanait de l'appareil qu'un léger bourdonnement monocorde et agaçant.

— Taisez-vous donc ! lança Ellen nerveusement. Faut-il nous chamoier de nouveau ?

— Non. (Pascale se pencha en avant. Sa chevelure rousse flottait autour d'elle comme le pavillon effrangé d'un navire pirate.) Vous avez aussi peur pour Hans, mais vous êtes courageuse, vous savez nager et plonger... Pourquoi ne plongez-vous pas ?

Cette question, Ellen se la posait depuis l'instant où Faerber, armé comme s'il lui fallait livrer un combat sous-marin, était descendu par l'échelle de coupée pour disparaître dans les flots. Les paroles de Pascale provoquèrent sa décision.

— Déshabillez-vous, insista Pascale.

— Et les appareils qu'il faut manipuler ?

— Je ne suis pas sotté au point que vous imaginez. René m'a expliqué le maniement de la radio. Je ne bougerai pas de cette place,

et puis je sais quels boutons il faut tourner.

Ellen hésitait. Elle s'approcha de nouveau du bastingage et regarda dans la mer ; les eaux claires, bleu-vert, étaient sans mystère tant l'éclat du soleil la pénétrait profondément. Mais, ensuite, commençait l'obscurité et, au-delà, le danger. Les bancs de poissons aux flancs dorés qui nageaient rythmiquement en tous sens, avec une grâce incomparable, n'y changeaient rien...

— Déshabillez-vous, disait Pascale derrière Ellen qui s'éloignait. Je prépare les réservoirs d'oxygène...

Au bout de dix minutes, Ellen était remontée sur le pont. Sa combinaison de caoutchouc jaune avait de grosses raies bleues sur les côtés. Pascale était déjà prête à lui placer les réservoirs d'oxygène sur le dos et elle en boucla les courroies, puis elle passa autour de la taille d'Ellen la large ceinture portant deux coutelas, enfin elle fixa le micro laryngal et les écouteurs.

— Toujours aucune nouvelle d'en bas ? demanda Ellen.

Pascale secoua sa toison rutilante :

— Rien ! J'ai peur pour Peter, Ellen...

Elles avaient la même obsession. Ellen pensait à Hans et la peur qu'elle éprouvait lui écrasait le cœur.

Elle alla vers l'échelle de coupée, la descendit et se laissa glisser dans l'eau. Avec élégance, elle nagea vers le fond... les rayons du soleil s'emparèrent d'elle, lui conférant l'aspect d'un grand poisson doré. Puis son corps s'enfonça plus profondément et disparut soudain.

Pascale, accoudée au bastingage, attendit qu'Ellen eût disparu. Puis elle rejeta la tête en arrière et rit d'un rire perlé, marqué d'une nuance d'hystérie.

Riant toujours, Pascale revint à l'appareil émetteur radio et plaça toutes les manettes de commande sur zéro, coupant ainsi toute liaison avec le fond.

Il n'y aurait pas d'appels au secours... et pourtant ils retentiraient... dans quelques minutes, d'abord teintés de surprise, puis d'irritation, enfin d'angoisse révélant une panique grandissante, pour finir par des hurlements de mort désespérés.

Ellen Herder portait sur son dos une bouteille d'oxygène qui ne contenait de l'air respirable que pour dix minutes de plongée.

— Va donc, mon fier archange ! cria Pascale par-dessus la surface de la mer, en se cramponnant des deux mains au bastingage. (Son rire dément secouait tout son être, comme si elle était en proie à des convulsions.) Crève ! Entends-tu ! Crève !

Le soleil commençait à teinter de pourpre la mer. Le ciel se filetait de traînées multicolores.

Au loin, point imperceptible sur la mer, se balançait un petit canot à moteur. Deux hommes, des métis indiens, drapés dans leurs ponchos

de couleurs vives, se tenant debout entre les bancs de nage, observaient à l'aide de leurs jumelles la *Nuestra Señora*.

— À présent, ils ont tous plongé, dit l'un en abaissant ses jumelles. La femme est seule restée sur le pont, la rousse...

— Señor Santilla a raison : il doit y avoir là une affaire intéressante !

L'autre homme s'assit en lissant les plis de son poncho :

— Nous irons voir Emanuele cette nuit même !

Chagrin, Faerber et Damms approchaient de la crevasse rocheuse par le côté où se trouvait la seconde épave désintégrée et dispersée par le courant. Ils éprouvaient la force de ce courant alors que, coude à coude, ils glissaient tout contre le fond sableux pour atteindre le roc.

— Elle doit être là ! dit Chagrin avec un geste vers l'avant. Prudence, à présent !

Il resta en arrière, mais ses deux compagnons poursuivirent gaillardement leur avance, comme s'ils n'avaient pas entendu les paroles de Chagrin.

— Restez ici ! leur cria Chagrin. Hans, Peter... êtes-vous devenus fous ? Revenez !

Les deux autres nageaient toujours. Chagrin jura et s'élança à leur poursuite. Lorsqu'il les eut rejoints, il adressa à Faerber un signe précis en se frappant le front de l'index. Faerber répondit en désignant son micro.

— Chierie ! lança Chagrin. Ça encore !

Il avait compris que les radiocommunications étaient perturbées et qu'ils ne pouvaient plus se faire comprendre que par gestes. Peter Damms se cramponna à une arête du rocher et se mit à appeler le poste récepteur du bateau, comme s'il pouvait faire cesser cette panne, à force de bonnes paroles.

« Il gaspille beaucoup trop d'oxygène et d'énergie ! », pensa Faerber et, nageant vers Damms, il lui fit signe des deux mains. Damms comprit et lui répondit par une inclinaison de tête. Alors ils se remirent en « formation » et glissèrent en silence, à l'intérieur de la gorge. En-dessous d'eux, dans la muraille rocheuse qui s'abaissait en biais vers le fond, devait se trouver la caverne du poulpe.

Ils s'assirent sur une saillie du rocher et furent d'accord pour considérer la rupture de leurs communications comme un sérieux handicap. Chaque décision que l'on eût pu discuter d'abord serait donc expliquée par des signes ! Mais avant tout, il y avait un problème fondamental. Qui donc allait, à présent, prendre le commandement du raid ? Qui donc aurait la meilleure inspiration au moment critique ?

Chagrin leva le pouce de la main droite, ce qui signifiait ; remontons ! Interruption... La pieuvre ne s'envolera pas, au contraire.

Avant toute chose, il fallait réparer ce fumier d'appareil radio. Un jour de plus ou de moins, peu importe ! Nous sommes assis sur des milliards, mes braves, et personne ne nous presse ! Pourquoi prendre un risque ?

Faerber secouait la tête et désignait la roche.

« Attaquons ! voulait-il dire. Qui sait quelle sera la situation demain ? La plus insignifiante des tempêtes qui a soufflé cette nuit... n'annonce-t-elle pas un changement de temps radical ? Et alors ? Lorsque les éclairs, le tonnerre, la mer démontée danseront leur ballet, s'il nous faut retourner à terre dans cette région marécageuse du Yucatan où sévit le paludisme, dans la jungle des manguiers qui nous rendra tous malades. Non ! Maintenant ! Capituler devant une pieuvre ! Alors que nous avons en main des pistolets, des harpons et des charges d'explosifs ? »

Faerber nagea pour se rapprocher de Chagrin. À travers leurs grosses lunettes de plongée ovales, ils échangèrent des regards interrogateurs.

— Tu as la trouille, mon gars ? dit Faerber à mi-voix.

Chagrin parut deviner sa pensée, c'était à croire qu'il l'avait entendu. Il haussa les épaules.

— C'est toi le patron ! Tu payes. Va devant, héros !

Faerber se retourna. Il sortit de la poche suspendue à sa ceinture une petite plaquette de plastic et la joignit à un mince fil électrique destiné à l'allumage. Damms, qui portait la batterie, s'approcha en nageant et enfonça le fil de fer dans le contact.

Chagrin se chargea d'assurer la sécurité... Il se laissa lentement descendre latéralement jusqu'à se trouver à la même hauteur que la caverne du poulpe géant. Il eut un geste vif pour désigner le rocher, comme s'il voyait quelque chose, un tentacule, un mouvement, au bord du gouffre... il était difficile de s'en assurer. Ils avaient éteint les gros projecteurs et travaillaient avec de petites lampes frontales.

Faerber éleva la main. Damms inclina la tête plusieurs fois de suite. Prêt ! L'explosion peut avoir lieu.

Ils rampèrent lentement sur quelques mètres, jusqu'à la caverne.

Ellen nagea pendant un certain temps au-dessus du fond sableux, encore faiblement éclairé par le soleil. Il y avait là, sur les galets dispersés, des colonies d'anémones de mer et d'étranges agglomérats de coraux. Elle longea des champs de varech et une forêt de bâtonnets roses se balançant au gré du courant. Elle ignorait leur nom, mais elle les savait couverts de poils acérés comme des orties, au moyen desquels ils paralysaient tout ce qu'ils touchaient. Les petits poissons qui se fourvoyaient dans cette forêt étaient engloutis par les bâtonnets qui se penchaient sur eux d'un même élan, comme les dents d'une

herse.

Le sol était en pente. Ellen suivit cette déclivité et pénétra dans le domaine de la nuit. Là, elle alluma le projecteur attaché à sa poitrine et se remémora le dessin de Hans. La crevasse devait être proche... brusquement des rocs surgiraient et la merveilleuse découverte commencerait.

Elle fit encore une profonde aspiration et remarqua à peine qu'elle recevait moins d'oxygène qu'elle n'en réclamait, mais bientôt la troisième et, davantage encore la quatrième aspiration ne lui livra plus qu'un mince filet d'air.

Ellen passa une main tâtonnante sur son tuyau d'aération et put respirer suffisamment pour gonfler ses poumons.

Soudain, elle fut prise d'une peur folle. Au lieu de remonter à la surface en s'élevant lentement – car sa réserve d'oxygène le lui permettait encore –, la panique qui s'empara d'elle ne lui laissa plus qu'une seule pensée : descendre pour retrouver Hans !

Elle étendit les bras et s'élança en avant. Son tuyau d'aération ne lui fournissait plus que très peu d'oxygène.

« Au secours ! criait-elle intérieurement. Hans ! Viens, Hans, sauve-moi ! »

Faerber et Damms avaient atteint une saillie rocheuse au-dessus de la caverne du poulpe. Chagrin était à l'affût sur leur flanc, tenant prêts harpon et pistolet.

Le roc raboteux, recouvert de coquillages, offrait maintes possibilités d'y introduire la charge de plastic en lui donnant un maximum de puissance explosive. Dans un espace clos, une explosion est toujours plus efficace qu'à l'air libre ; il en va de même dans l'eau.

Prudemment, Faerber se laissa couler plus profondément jusqu'à ce qu'il se trouvât presque suspendu au-dessus de l'ouverture de la caverne. Chagrin lui adressa quelques signes.

« Ce gars-là ne remarque rien encore... il est tout à son affaire. »

Faerber glissa doucement la tablette de plastic dans une fissure profonde et boucha ensuite la cavité avec un gros cordon d'étoupe sorti de sa poche à outils. Au-dessus de lui, Damms flottait, relié par le mince fil d'allumage. Puis les choses se précipitèrent.

Il-y eut d'abord un pinceau lumineux aveuglant qui surgit soudain en face d'eux, le rayon d'un projecteur qui frappa exactement la caverne, Chagrin et Faerber.

Au même instant, l'enfer se déchaîna.

*

* *

Roulant de toute sa masse, le poulpe sortit de sa retraite.

D'abord parurent quatre tentacules, majestueux comme des troncs d'arbre, dont les ventouses ressemblaient à de gros yeux exorbités. Puis vint le corps, bloc noir en forme d'entonnoir, se projetant à reculons à travers les flots, tandis que l'animal aspirait et rejetait l'eau rythmiquement. Devant la caverne, ses huit tentacules se déployèrent librement. C'était bien un monstre de cauchemar, tout en bras faits pour emprisonner. Le monstre décrit par Chagrin ; une pieuvre de huit mètres d'envergure.

— Ellen ! cria Faerber. C'est Ellen ! Chagrin faites quelque chose !

C'était un cri dans le vide. Du fait de la panne de l'installation radio, personne ne l'entendit, mais il fallait intervenir : le poulpe se trouvait entre Faerber, Chagrin et Ellen, obstacle insurmontable.

Ellen aussi regardait fixement le monstre qui se dirigeait vers elle dans le rayon de son projecteur, non sans une sorte d'élégance, ses bras gigantesques la menaçant.

Ellen tenta de leur échapper, mais alors l'air lui manqua. Elle aspirait en vain et la panique de l'étouffement la domina. Elle tituba à travers les eaux, vit les tentacules aux ventouses oculaires refluer sur elle et n'eut plus la force de se retourner.

Faerber se détacha du rocher dans l'instant même où Chagrin tirait son premier harpon. La flèche-harpon aux barbelures inversées se ficha dans la masse gélatineuse. Le poulpe sursauta, ses tentacules se tordirent presque humainement, puis s'étendirent à nouveau de tous côtés et menacèrent l'ennemi.

Cependant, une bouillie noire, épaisse, s'écoulait du calmar et se répandait rapidement dans les eaux tel un voile obscur.

Le monstre et ses adversaires se trouvèrent enveloppés de ténèbres.

Chagrin tira encore en utilisant son pistolet à gaz, dans l'espoir que Faerber réussirait à rejoindre Ellen, car il ne pouvait plus le voir... L'encre du poulpe maintenait au sein des eaux une nuit totale. Même lorsqu'il alluma son projecteur, le rayon lumineux heurta un mur obscur, impénétrable, plus opaque que le plus épais brouillard, là-haut, à la surface de la terre.

Seul, collé au roc, tenant dans ses mains la charge de plastic, le cordon et la capsule d'allumage, Peter Damms resta en arrière et tenta encore d'entrer en contact avec le navire.

En cet instant, il se dépassa lui-même. Il n'eût pas cru cela possible auparavant, et il eût traité de rêveur quiconque lui aurait attribué un acte de bravoure en dehors du domaine scientifique. À présent, enveloppé de nuées noires, seul face à un monstre qui, s'il ne pouvait le dévorer, avait les moyens de l'étrangler, Peter Damms passa à l'action : il serra contre sa poitrine la charge de plastic prête à exploser, s'éloigna d'un coup de pied du roc où il se trouvait, et se jeta, sans réfléchir, au cœur du chaos.

Cependant, Faerber avait passé sous la pieuvre, tout contre le fond, sachant que cet animal gigantesque regardait ses ennemis descendre vers lui, puis il s'élança de l'autre côté, dans les eaux libres. Il aperçut alors Ellen, titubant désespérément. Elle battait les flots autour d'elle et son visage, derrière les épaisses lunettes de plongée, était figé d'horreur, ravagé par une peur mortelle.

À présent, c'était une question de secondes. Faerber comprit aussitôt sa détresse. Attirant Ellen à lui par un bras, il emplit lui-même ses poumons d'oxygène, lui arracha son tuyau d'aération et le remplaça par le sien, qu'il introduisit entre ses dents, lui permettant d'aspirer l'oxygène régénérateur.

Quelques aspirations exquises, profondes. Vivre ! Vivre !

Il la laissa absorber son oxygène tant qu'il put lui-même contenir sa respiration. Puis ils échangèrent les tuyaux de leurs appareils. Faerber saisit Ellen par la taille et, battant puissamment l'eau de ses nageoires, il remonta avec elle.

Tandis qu'ils atteignaient la surface, et qu'Ellen ayant arraché son tuyau d'aération se suspendait au cou de Faerber, la respiration sifflante et pleurant comme un enfant, à vingt mètres plus bas, Chagrin et Damms luttaient avec le calmar.

Chagrin avait vidé son pistolet jusqu'à la dernière cartouche. Il était arrivé à ce qu'il avait prévu : les balles s'enfonçaient dans l'énorme masse comme dans un pudding sans y causer le moindre dommage.

Une légende veut que, jadis, des pieuvres géantes aient attiré des navires au fond des mers, que des poissons-épées ou espadons aient réussi à percer de leur dard des coques de navire ou à les disloquer... comme Moby Dick, la baleine blanche, d'un coup de queue.

Et dans l'instant où, sans défense, il était adossé au rocher, ayant devant lui le monstre aux huit tentacules, haut comme une maison, lançant vers lui pour le saisir, du sein des eaux tourbillonnantes et noires, ses bras aux hideuses ventouses, Chagrin était prêt à croire tout ce qui lui serait raconté sur les poulpes.

Puis soudain, ce fut terminé. Les yeux agrandis par l'effroi, Chagrin vit le poulpe exploser, simplement. Le corps massif se désagrégea en giclant, ses tentacules se détachèrent. La créature préhistorique se morcela en lambeaux spongieux, s'en allant à la dérive. Seuls, les tentacules palpaient encore comme animés d'une vie propre. Alors, seulement, le remous causé par l'explosion atteignit Chagrin. Il fut précipité contre le rocher, se couvrit le visage de ses mains et s'étonna quelques secondes plus tard d'être encore conscient.

Au-dessus de lui voguait le corps de Peter Damms remontant lentement vers la surface, entouré des morceaux déchiquetés du poulpe. Chagrin s'envoya vers le haut d'un coup de talon, saisit Damms sous le menton et, le tirant avec lui, le remorqua jusqu'à la

surface.

Il y vit d'abord Pascale. Elle envoyait des signaux des deux bras, puis elle aida Faerber à remonter à bord Ellen, à demi évanouie.

Le soir même, Faerber ausculta l'installation radio. Un transistor était cassé, un fil paraissait dessoudé.

— Ça peut arriver, remarqua Chagrin lorsque Faerber lui montra les avaries. Avec cet ouragan hier... (Il se passa la main sur les yeux et rejeta la tête en arrière, l'appuyant contre le mur :) Mon Dieu... Avons-nous eu de la chance ! Comment va Peter ?

— Il dort. Pascale veille sur lui. Elle a relayé Ellen. Il n'a pas de lésions internes. J'ai d'abord craint une déchirure de la plèvre, pourtant il a subi un choc sévère !

Faerber se mit à réparer le poste radio.

— Ressouder un fil, changer un transistor, ce n'est rien !

C'est ce que pensait aussi Pascale, lorsqu'elle avait provoqué cette panne. Le principe des petites causes génératrices de grands effets gardait sa signification : c'était après tout un bon « moyen du bord » à employer sans danger.

— Comment a-t-il pu faire ça ? demanda Faerber.

— Il a dû foncer à la nage dans le poulpe, puis il a introduit la charge d'explosif dans le cornet aspirateur du monstre, enfin il a allumé... Je ne vois pas comment il aurait pu faire autrement... (Chagrin secoua la tête :) Une folie ! Mais il a réussi ; le chemin menant aux millions est libre !

Il bâilla, décontracté, envoya une tape dans le dos de Faerber et descendit vers les cabines individuelles, situées sous le pont. Ellen était étendue sur sa couchette, totalement épuisée. Dans la cabine voisine, Pascale, assise au chevet de Peter Damms, tenait la main du dormeur.

Bien que Faerber lui eût administré un somnifère, son corps maigre était parcouru de frémissements incessants, comme s'il éprouvait les chocs de multiples explosions.

— Ah ! L'ange gardien ? lança Chagrin à mi-voix. Ne trouves-tu pas cette comédie idiote ?

— Il dort enfin, dit Pascale sur un ton d'affectueuse inquiétude.

Les inflexions adoucies de sa voix firent dresser les oreilles de son interlocuteur.

— Dis donc, tu es folle ? s'écria-t-il à haute voix.

— Sors d'ici tout de suite !

— Il peut bien dormir seul sans que tu viennes lui masser la main, n'exagère pas ton rôle !

— Ce n'est pas un rôle, René.

Elle le regardait de ses yeux verts attristés et soudain Chagrin sentit

que tout, autour de lui, avait changé et qu'il était seul au monde... seul avec quatre milliards et demi sous les pieds, en espèces sonnantes et trébuchantes, seul face à quatre adversaires qu'il devait obliger à lâcher prise...

— Chienne ! jeta-t-il, s'amouracher de ce ver osseux ! (Il s'assit sur le bord du lit, abasourdi, ne pouvant y croire :) Voyons, ça n'est pas vrai, Pascale ? Chérie, tu veux me faire marcher, mais tu ne choisis pas le bon moment, je suis éreinté. Viens, Pascale, j'ai besoin de toi !

— Tout mâle est égoïste, conclut-elle méchamment. Il la considéra d'un œil fixe, se leva et en s'en allant, lui assena une gifle magistrale, puis il claqua la porte derrière lui.

En haut, sur le pont, Faerber réparait encore la radio. Il travaillait avec son fer à souder.

— Votre ami est masochiste, remarqua Chagrin en passant devant lui. (Il se frappa le front de l'index :) Ou alors il est idiot : il fait exploser une pieuvre et il se plante une énorme sangsue au cou ! Bonne nuit !

— Bonne nuit, René !

Faerber le regarda s'éloigner. Il n'avait pas saisi le sens de ses paroles. Mais aujourd'hui, ses compagnons étaient tous un peu fous, il n'allait pas éprouver leurs propos.

Vers 23 heures, la dernière lumière fut éteinte sur la *Nuestra Señora*. Même les feux de position étaient éteints. À quoi bon ces fanaux ? Qui viendrait, dans les eaux du banc de Chinchorro tant redouté, se heurter à leur bateau ? Il n'y avait ici que solitude...

Peu après minuit, un bateau d'une taille beaucoup plus réduite, qui avançait à bâbord, également tous feux éteints, accosta la *Nuestra Señora* et un crochet d'abordage tinta contre l'échelle de bois fixée au flanc du navire.

Les deux hommes, enveloppés de sombres ponchos, qui avaient ramé les derniers mètres en approchant du navire, attendirent encore un instant, puis ils se baissèrent, sortirent des fusils de dessous leurs bancs de nage, et montèrent lentement à bord.

Chaussés de sandales tressées, ils se glissèrent silencieusement dans tous les recoins du navire, examinèrent les installations, photographièrent à l'aide de lampes à flash les appareils et les équipements dispersés sur le pont et accordèrent une attention particulière au canon castillan qui était resté sur la table en dessous du vélum tendu.

Ils photographièrent cette vieille pièce d'artillerie sous toutes ses faces et eurent ensuite la hardiesse de descendre jusqu'aux cabines, afin de les inspecter. Ils y trouvèrent deux couples profondément endormis... tandis que, dans une tente de fortune, installée sur le pont à l'arrière du navire, un homme seul ronflait bruyamment.

Les deux acolytes se regardèrent, puis s'en furent, toujours sans le moindre bruit, jusqu'à l'échelle de coupée.

Amerigo Santilla n'en croirait pas ses yeux lorsqu'il verrait les photos.

Les deux visiteurs disparurent comme ils étaient venus et leur barque s'enfonça dans la nuit.

Nul ne le savait encore : une pieuvre plus formidable que celle qui venait d'exploser au fond entourait de ses tentacules la *Nuestra Señora*.

*

* *

Cette visite nocturne resta ignorée. Sans doute Faerber s'étonna de ce que la grande cage de fils d'acier dont la porte se rabattait par un ressort et dans laquelle on pouvait se mettre à l'abri des requins, lui parût se trouver à une autre place que la veille. Les inconnus l'avaient tirée du monceau des équipements, afin de la photographier plus facilement. Mais Faerber n'accorda aucune signification à ce détail. Peut-être Peter Damms avait-il voulu la tenir prête à servir, afin qu'Ellen et Pascale puissent la descendre au moindre signal d'alarme.

Le choc subi par Damms se révéla plus grave que Faerber ne l'avait cru. Impossible de tenter une plongée. Hans ausculta son ami une fois de plus, lui prescrivit le repos et lui fit une piqûre pour améliorer sa circulation.

— Faisons une pause, disait aussi Chagrin.

Il se sentait encore très mal en point et n'avait aucune envie de plonger seul jusqu'à l'épave.

— Les milliards ne nous échapperont plus, ajouta-t-il. D'ailleurs nul ne saurait nous les ravir : nous sommes assis dessus comme une poule sur ses œufs.

Cette interruption faisait, d'autre part, l'affaire de Chagrin, car Pascale devenait pour lui un vrai problème. Il le constata une fois de plus, en la voyant, le matin venu, rester au chevet de Damms qu'elle entourait de soins maternels ; elle lui témoignait une tendresse qui n'avait plus rien à voir avec l'érotisme calculateur qui lentement, mais sûrement, devait anéantir Damms.

— Comment peut-on aimer une telle carcasse ! gronda-t-il à l'adresse de Pascale lorsqu'ils se rencontrèrent sur le pont.

» Je m'étais habitué à te connaître certaines perversions, mais ça, c'est presque le viol d'une momie...

Lorsqu'il comprit que Pascale refusait de discuter, il la saisit brutalement par le bras et l'attira vers lui.

— Tu mises sur le mauvais cheval, chérie, dit-il à voix basse, menaçant. Réfléchis. Il touchera la moitié du trésor, mais il n'y survivra pas ! Car tout le paquet qui repose, là, en bas, c'est moi qui

l'encaisserai et je ne me laisserai pas débarquer par toi ! Ce serait idiot de rester seule en face de moi, en fin de compte, pour réfléchir, un peu tard, aux gaffes que tu as commises !

— Tu projettes de me tuer aussi, dit-elle. Mais je te devancerai !

— Sacrée garce de rouquine ! (Chagrin secouait la tête ;) Tu es trop jolie pour servir de nourriture aux poissons ; si tu te tiens de mon côté, tu mourras dans la peau d'une millionnaire !

C'était une phrase à double sens. Chagrin ne croyait pas que Pascale la comprendrait.

« Elle n'est que chair, sans une once de cerveau, se disait-il. Elle pense avec son sexe. À cet égard elle mériterait de recevoir le quotient deux cents. Il faut ça, pourtant. Que serait le monde sans femmes sensuelles de cette sorte ? »

Ellen Herder se rétablit plus rapidement que Damms. Elle resta un jour au lit et ce fut alors qu'elle dit à Faerber :

— Je ne comprends pas comment cette panne de radio a pu se produire, et puis, toutes ces pannes que nous avons eues à la fois ! Enfin Pascale était seule à bord !

Faerber comprit l'allusion et il employa la pause qu'ils s'étaient accordée pour examiner la situation. L'appareil radio avait eu une panne caractérisée qu'il avait lui-même réparée, mais comment avait-il été possible que Pascale attache sur le dos d'Ellen des réservoirs d'oxygène aux trois quarts vides ? Il ne parvenait pas à se l'expliquer. Les réservoirs vides étaient nettement séparés de ceux qui n'avaient pas encore servi. À l'avant du navire se trouvaient réunis les réservoirs pleins, à l'arrière, les vides. On ne pouvait les confondre.

— Ah, les femmes ! lança Chagrin dédaigneux, lorsque Faerber lui soumit la question. Ellen voulait à toute force vous rejoindre au fond. La panne de radio a affolé les femmes. Si Pascale a couru aux réservoirs vides au lieu d'en prendre parmi ceux qui étaient pleins, qui pourrait lui en vouloir ? Elle a été totalement anéantie par cet incident et se fait des reproches qui ne sont plus justifiés. Non, Hans, nous voici encore face à un étrange concours de circonstances, à une suite de ces hasards qui rendent la vie tellement amère et contre lesquels on est impuissant.

L'affaire passa pour éclaircie. Faerber, convaincu qu'il y avait eu erreur, dit à Ellen tandis qu'ils déjeunaient d'une boîte de goulash et de nouilles :

— Dès aujourd'hui, chaque bouteille d'oxygène vide sera marquée d'un large trait rouge. Ainsi il n'y aura plus de confusion possible. Mon Dieu, Ellen, essayez donc de vous supporter ! Nous dépendons tous les uns des autres sur ce navire. Si nous commençons à nous entre-dévorer, nous retournerons aux âges primitifs de l'humanité !

— Dis-le donc à Pascale, répliqua Ellen qui restait sur ses positions.

Quant à moi, je le répète, *ce n'était pas un accident !*

Au cours de ces journées inoccupées – quatre jours brûlants, fastidieux, visqueux, pleins de crises secrètes pour chacun d'eux –, Faerber et Chagrin établirent le plan du renflouement du *Zephyrus*. Pour atteindre l'épave, il faudrait percer une couche de sable d'un mètre cinquante – alors on se trouverait sur le pont du navire... Après quatre cent trente-deux ans, des êtres humains fouleraient de nouveau les planches goudronnées du bâtiment. Elles seraient tellement pourries qu'on les traverserait aisément. Le spectacle qui s'offrirait alors à leur vue... Faerber et Chagrin évitaient déjà d'en parler.

— Une petite machine qui aspirerait le sable, disait Chagrin, une petite machine seulement, et au bout de deux heures, nous serions assis sur les barils emplis d'or... mais pelleter à la main plus d'un mètre de sable accumulé, à vingt mètres de fond, ça, c'est un métier de chien !

— Voyons, Chagrin, calculez donc votre salaire à l'heure et vous verrez que Getty, Onassis, Gulbenkian et Ford réunis ne gagnent pas autant en un mois ! lança Faerber sarcastique. Et même si nous avions à enlever le sable par poignées, pendant six mois, nous serions encore les ouvriers les mieux rétribués de tous les temps !

— Si ces millions se trouvent réellement dans le navire, jeta Chagrin amer.

Faerber le regarda comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Le dessin que je possède...

— Ne vaut peut-être pas plus qu'un torchon ! Qui vous dit que le *Zephyrus* a autant de lingots à son bord ?

— Les renseignements détaillés contenus dans les archives. Les Espagnols étaient d'étonnants bureaucrates. Ils ont tenu un compte rigoureux des profits et des pertes. Un délice pour nos experts financiers.

— Et si d'autres nous ont précédés au fond ?

— C'est impossible !

— En êtes-vous sûr ?

— On le saurait.

— Saura-t-on ce que nous y avons fait ?

C'était un argument irréfutable. Faerber sondait la mer du regard. Il songeait aux rapports concernant les tombeaux vides des pharaons exhumés après des millénaires et qui n'étaient entourés que de quelques poteries sans valeur.

Une telle déception pouvait-elle se renouveler au fond de la mer ?

— Nous commencerons demain, Chagrin ! dit Faerber. Peter restera à bord. S'il ose enfreindre ma défense de nous suivre, je le rosserai jusqu'à ce qu'il sorte de l'eau. Faites-moi confiance.

Au matin du cinquième jour après le combat avec le poulpe, Faerber et Chagrin glissaient de nouveau à travers les eaux. Auparavant, tout avait été passé en revue pour éviter de nouvelles pannes. La liaison radio était excellente, les réservoirs étaient pleins d'oxygène ; la grande cage de tiges d'acier fut descendue au fond, puis quelques cordages auxquels étaient suspendus de grands sacs d'outils.

Peter Damms rectifia encore une fois la position du navire ; il mouilla la *Nuestra Señora* exactement au-dessus de la faille rocheuse. Faerber descendit l'ancre d'acier dans les anfractuosités d'une colonie de coraux.

— Tout est paré, cria-t-il vers la surface.

Là-haut, Damms était assis devant le poste radio. Ellen manœuvrait les trois treuils, dévidant les cordages des sacs à outils ; elle était également reliée au fond par un appareil radio.

Cette fois, Pascale, chargée de la cuisine, épluchait des pommes de terre. Puis elle ouvrit une grande boîte de haricots et émietta une grosse plaque de potage à la viande après l'avoir rapidement fait fondre au soleil. Ils avaient emporté deux quartiers de bœuf congelé qui étaient suspendus dans une petite chambre froide alimentée par un groupe électrogène.

Après avoir préparé leur repas, Pascale porta jusqu'au bastingage les épluchures de pommes de terre et quelques reliefs de graisse des morceaux de viande qu'elle avait découpés, et jeta le tout par-dessus bord, par le hublot ovale.

« À présent, ils vont venir tout de suite, pensa-t-elle, si ce que Chagrin se plaît à raconter est exact... Si les requins peuvent sentir la viande fraîche... »

Au-dessus d'elle, le petit treuil grinçait, on remontait quelque chose du fond ; Peter Damms parlait à voix haute dans le microphone, mais elle ne comprenait pas ses paroles.

En même temps que le sac qui remontait, Faerber parut aussi à la surface et monta l'échelle menant à bord. Chagrin était resté au fond.

— Nous avons trouvé un casque sous vingt centimètres de sable ! s'écria Faerber alors qu'il n'avait pas encore atteint le pont. Peter ! Toi, le fouilleur de siècles, c'est ton tour ! Quelle époque ? Sommes-nous vraiment mouillés au-dessus du *Zephyrus* ?

Le treuil grinça, le panier parut à la surface et un objet cabossé, rouillé, couvert de concrétions, s'abattit sur le pont.

— Seizième siècle ! s'écria Damms comme s'il soufflait dans une trompette. Je vois ça tout de suite ! C'est l'époque présumée. Où est la tête que coiffait ce casque ?

C'était une plaisanterie, mais Faerber devint soudain très grave et s'assit sur une caisse. Il prit le casque des deux mains et l'examina longuement.

— Chagrin continue à débayer le sable, et moi, je redescends tout de suite : nous te remonterons cent crânes, si tu veux.

Pascale, en attente devant la fenêtre de la cambuse, appuyait ses poings sur sa bouche : Chagrin était seul, au fond, pour l'instant... Quand donc les requins se décideraient-ils à paraître ? Que diable ! ils prenaient leur temps !

Et, en effet, les requins surgirent.

D'abord, un solitaire, venu en éclaireur, en quelque sorte. Il contourna le bateau, huma l'odeur de la viande, saisit un morceau qui flottait et disparut. Puis, les nageoires dorsales triangulaires, si redoutées, émergèrent les unes après les autres, dans un ordre presque militaire, en formation d'assaut, c'est-à-dire en coin. Les requins se séparèrent pour former un front d'attaque largement déployé, puis leurs ailerons disparurent, tandis que leurs corps comme des torpilles fusaient vers le fond.

Peter Damms fut le premier à apercevoir leurs nageoires, et un frisson lui parcourut l'échine. Il hurla dans le micro :

— Chagrin ! Des requins ! Des requins ! Toute une troupe ! Vite, dans la cage ! Vite ! Vous n'avez plus le temps de remonter ! M'entendez-vous ?

— J'entends ! (Au fond, la voix enrouée de Chagrin trahissait son émotion.) J'en vois déjà un ici, il tourne autour de moi, la cage se trouve à trois mètres, ne vous inquiétez pas, j'y arriverai !

Mais il ne dit mot au sujet de ce que le requin – un jeunot de petite taille – traînait, dépassant de sa gueule, et qu'il rejeta, puis saisit à nouveau, comme par jeu, mais qu'il laissa remonter enfin vers la surface ; une longue épiluchure de pomme de terre.

Chagrin parut, en effet, y *être arrivé*. Lorsque Pascale monta sur le pont pour demander innocemment ce qui se passait, le grand treuil auquel était suspendue la cage-refuge se mit à geindre.

— Compliments, René ! entendit-elle s'écrier Damms. Combien y en a-t-il ?

— Six, dont deux spécimens énormes.

Chagrin, assis dans la cage, était lentement hissé à la surface. Les requins l'environnaient, attaquaient en formation, heurtaient de leurs museaux les tiges métalliques, leurs gueules, hérissées de dents, grandes ouvertes. Les yeux froids, impitoyables, fixaient l'homme accroupi et frissonnant.

Chagrin tenait à la main droite son long coutelas à double tranchant. Il eût été facile de frapper entre les barreaux et d'enfoncer la lame dans ces têtes meurtrières qui, sans cesse, l'assaillaient. C'eût été, pour chacun de ces squales, une mort affreuse, qui eût transformé la mer en chaudron de sorcière ; le sang épais aurait été un appât irrésistible pour beaucoup d'autres requins. Mais c'était, précisément,

ce que Chagrin voulait éviter. Il laissa donc les requins environner de leurs évolutions rapides et battre de leurs queues son refuge. Heurts formidables, qui le secouaient au tréfonds de son être. Il espérait seulement que le verrou de la porte à ressort y résisterait.

— Plus vite ! hurla-t-il dans le micro. Plus vite ! Ces brutes sont folles !

La cage de fer surgit enfin, accompagnée des museaux en flèche des requins. Chagrin plana puis fut déposé sur le pont.

— À présent la saloperie est achevée ! lança-t-il en sortant de sa cage. Il faudra bien des jours avant d'être débarrassés d'eux !

Chagrin jeta son équipement sur les planches et d'un pas lourd descendit dans l'entrepont.

Il y rencontra Pascale qui se trouvait dans le passage, pâle de terreur, adossée au mur de la cambuse. Il lui jeta un rapide regard, saisit sa longue chevelure rousse, la traîna derrière lui et ferma en passant la porte de la cabine de Damms.

— Me voilà de retour ! haleta-t-il. Jeter des détritiques de cuisine par-dessus bord... attirer les requins... tu voulais me supprimer ? Quoi ? Charogne ! Infâme charogne ! mais un requin ne suffit pas pour anéantir Chagrin ! Salope !

Il frappa. Elle leva les bras pour protéger son visage mais il fut sans pitié, tout autant qu'elle l'avait été, et il la martela des deux poings jusqu'à ce qu'elle s'effondre et roule sur le plancher.

Alors seulement il la laissa, lui envoya encore un coup de pied et remonta.

— Ellen, dit-il avec un calme parfait, je vous prie de vous charger de nouveau de la cuisine. Pascale vient d'avoir une crise cardiaque !

Il ne s'opposa pas au passage de Damms lorsque celui-ci le frôla en courant pour s'élancer dans l'entrepont. Il eut seulement une grimace furtive.

*

* *

Presque aussitôt Damms reparut sur le pont. Son visage chevalin, orné des lunettes non cerclées de l'intellectuel, avait une expression fermée. Il marcha tranquillement sur Chagrin qui venait de se débarrasser de sa combinaison de plongée et se frictionnait. Ellen emportait justement la combinaison. Faerber marquait d'un gros trait rouge le réservoir remonté du fond.

— J'ai à vous parler, Chagrin, dit Damms d'une voix rauque.

— De quoi s'agit-il, s'il vous plaît ?

Les yeux de Chagrin étincelaient.

— Vous êtes un ignoble porc !

— Et vous, le plus parfait idiot sous le soleil !

— S'il en est ainsi, mon geste s'explique aisément !

Avant que Chagrin ait pu l'éviter par une rapide dérobade, Damms avait frappé. C'était un coup qui n'avait pas assez de force pour abattre Chagrin, mais celui-ci vacilla pourtant, recula, se secoua comme un chien mouillé et gronda dangereusement. Puis il bondit pour liquider Damms d'un revers bien placé. Ses muscles étaient déjà tendus...

Mais en plein élan Chagrin recula. Damms avait à la main un long couteau et le regardait avec un sang-froid absolu.

— Approchez, dit-il à mi-voix. Venez donc, porc qui osez assommer une femme !

Presque en même temps, Faerber et Ellen jetèrent un cri. Ellen laissa tomber la combinaison de caoutchouc, Faerber repoussa les bouteilles d'oxygène.

— Peter !

En deux bonds, Faerber se trouva près de lui. Chagrin et Damms tournaient l'un autour de l'autre comme deux lutteurs. Chagrin écartait les doigts, regardait au fond des yeux de Damms et ne s'occupait pas de ce qu'il faisait du couteau. Une attaque s'annonce d'abord par les yeux... c'est un vieux principe connu des boxeurs, des lutteurs et autres combattants au corps à corps. Avant que ne se déclenche le geste, l'œil l'a déjà accompli.

L'œil dans l'œil de l'adversaire, l'œil dans l'œil de la mort... ce n'est pas une manière de parler. D'abord les pensées tuent, puis c'est la main...

— Es-tu fou ? cria Faerber.

Il voulut retenir Damms mais celui-ci le repoussa du coude et son geste trahissait une vigueur que Faerber n'eût pas devinée chez son paisible ami.

— Descends dans ma cabine, dit Damms enroué par la fureur, et regarde dans quel état elle est ! Il l'a rouée de coups, à l'estropier ! Soigne-la, Hans... Pascale a besoin d'un médecin. Quant au reste, je m'en charge !

— Est-ce vrai ? (Faerber regarda Chagrin.) Vous avez battu Pascale ?

— Oui, je me suis permis de lui faire connaître mon opinion !

Chagrin, d'un pied léger, sauta en arrière. Damms avait déjà lancé son coutelas mais il frappa dans le vide. Chagrin se tapit comme une bête de proie.

— Retenez votre ami, Hans ! C'est le plus important ! Pascale se remettra sur ses jolis petons même sans aide. Les fauves sont des animaux coriaces, mais votre ami sera à plaindre s'il est envoyé chez les requins par-dessus le bastingage. Et puis même aurait-il deux couteaux, un sabre au cul et un canon entre les jambes... il n'a aucune

chance de l'emporter sur moi. Faites-le-lui donc comprendre !

— Va-t'en dans l'entrepont, Peter ! dit Faerber en se plaçant entre Chagrin et Damms.

— Va-t'en !

Damms respirait laborieusement. Ses yeux, derrière ses verres de lunettes, étaient étrangement écarquillés.

— Tu ne sais pas quel aspect a pris Pascale, ce que cette bête a fait d'elle ! On ne peut pas effacer ça avec de belles paroles ! Nous sommes seuls ici. Hans, cinq humains sur une coquille de noix voguant sur une mer infestée de requins, entre un banc de sable et une jungle marécageuse. Ce qui se passe ici ne regarde que nous cinq et restera entre nous ! C'est bien là le nœud du problème : cinq individus, c'est trop sur ce bateau... il n'en faudrait que quatre et je vais remédier à cette erreur. Va-t'en, Hans !

Faerber se retourna, rapide :

— Chagrin ! s'écria-t-il, soyez du moins le plus raisonnable, puisque mon ami donne des signes de déraison : retirez-vous à l'arrière !

— Ça ferait votre affaire ! (Chagrin eut un rire sarcastique :) Faut-il que je veille jour et nuit à attendre que cet idiot vienne me tuer ? Il a du moins raison en ceci : nous ne pouvons pas nous défiler ! Nous sommes tous les cinq enchaînés les uns aux autres, pour le meilleur et pour le pire. Aucun de nous ne peut se séparer du groupe, parce que chacun sait qu'un autre reviendra chercher pour lui seul les millions qui reposent au fond... Nous redeviendrons des êtres humains lorsque l'or sera sur notre table. Prenez garde, Hans, votre ami peut aussi vous poignarder dans le dos. Amour et folie sont frère et sœur ! S'il estime qu'il y en a un de trop ici, vidons cette querelle !

— Je me porte garant que Peter ne vous touchera pas, Chagrin ! Je vous en prie, retirez-vous.

— Alors, enchaînez ce fou !

— Ça ne s'impose pas. C'est un homme intelligent !

— Ce sont les pires lorsqu'ils changent radicalement d'humeur !

— Je vous en prie, croyez-moi...

Chagrin haussa les épaules et s'éloigna lentement, à reculons.

— Quiconque me suivra, dit-il en s'écartant d'eux, risquera plus qu'il n'est raisonnable...

Ellen montait l'escalier. Elle avait l'air bouleversée mais remarquablement décidée à l'action.

— Comment va la sorcière rousse ? demanda Chagrin.

— Il faut que tu viennes, Hans, dit Ellen lentement. Son aspect est terrifiant !

Damms jeta un cri sourd, presque inhumain, et s'élança. Chagrin s'écarta. Damms descendit l'escalier en courant. On l'entendit s'exclamer d'une voix étranglée :

— Pascale ! Pascale ! Ma chérie...

— Nous allons abandonner cette entreprise, Hans ! dit Ellen durement. Cet or maudit nous anéantira tous !

— L'idée est bonne, remarqua Chagrin, mais irréalisable. Pour ma part, je ne retournerai à terre que pour affréter un navire destiné à mon seul usage et rentrer fortune faite !

— Prenez cet or, Chagrin, j'y renonce, dit Ellen à voix haute. Je puis vivre sans ces millions !

— Bien dit, ma fille ! (Chagrin désigna Faerber :) En ce cas, demandez-lui ce qu'il en pense !

Faerber hésitait. Il regarda Ellen, puis se tourna vers l'escalier :

— C'est impossible, dit-il à voix basse, nous devons rester ensemble !

— Pas par amour, certes ! cria Chagrin.

Il rit bruyamment, se détourna et s'éloigna vers sa retraite improvisée. Lorsque la porte se referma sur lui, son rire pénible ne leur parvint plus.

Faerber baissa la tête. Le regard d'Ellen lui brûlait la nuque et il avait honte.

Il savait lui-même qu'il s'était métamorphosé. Cela avait commencé lorsque Chagrin avait fait surface pour crier :

— J'ai découvert l'épave !

Dès cet instant il n'avait plus pensé qu'en chiffres.

Qui ne pourrait le comprendre ? Quatre milliards et demi de mark ! La plupart des gens ignorent même combien de zéros ce chiffre comporte ! Quatre mille cinq cents millions ! Qui ne changerait à un tel contact ?

— Tu ne comprends donc vraiment pas mes sentiments, dit Faerber en attirant Ellen contre lui.

Elle secoua la tête :

— Non.

— Alors tu n'es pas humaine, Ellen !

— Je t'aime, Hans ! dit-elle tout bas. Ce qui compte plus pour moi que toutes les richesses du monde...

À première vue, Pascale faisait peur. Mais lorsque Faerber eut lavé son visage ruisselant de sang et mis des agrafes pour fermer la blessure de son cuir chevelu après l'avoir saupoudré de pénicilline, lorsqu'il eut encore tamponné les autres lésions de sa peau avec de la teinture d'iode, elle reprit un visage humain.

Damms, pendant ce temps, tenait les mains de Pascale, déposait des baisers sur ses paupières, disait cent âneries d'amoureux et se comportait vraiment comme un fou. Faerber fut obligé de le mettre doucement à la porte de la cabine, afin d'y laisser seules Ellen et

Pascale. Il avait fait prendre à Pascale un médicament qui calmerait ses souffrances.

Puis, sur le pont, dans le poste de pilotage, il dit à Damms :

— Malgré toutes les déclarations enflammées que tu lui adresses, le fait est qu'elle a bel et bien déversé des restes de nourriture pour appâter les requins !

— Elle l'a fait par étourderie ! lança Damms. Vas-tu lui en faire grief ?

— Oui ! Malgré ton aveuglement, malgré tes hormones en effervescence, il faut reconnaître ceci : elle a agi en pleine conscience. Pascale navigue depuis quatre ans avec Chagrin sur toutes les mers, elle est considérée comme la pupille – mettons que ce soit exact – de Chagrin, elle vit parmi les plongeurs, ne connaît que ce métier, et elle ignorerait qu'on ne doit pas jeter par-dessus bord quoi que ce soit si l'on ne veut pas attirer les requins ?

Damms, à travers le hublot, fixait la mer. Avec une patience obstinée, les requins évoluaient toujours autour du navire. Selon Chagrin, ce ballet sinistre durerait plusieurs jours.

— Tu peux dire ce que tu veux, gronda Damms, je ne te croirai pas ! Jamais ! Et ne va pas aussi accuser Pascale d'avoir provoqué l'accident arrivé à Ellen !

— À présent, je suis presque sûr qu'elle a volontairement pourvu Ellen d'un réservoir d'oxygène aux trois quarts vide.

— Bravo ! (La voix de Damms était glaciale.) Ça suffit ! Nous ne sommes plus amis, Hans ! C'est fini !

— Je m'y attendais ! (Faerber sortit du poste de pilotage.) Cette femelle t'a totalement envoûté !

— Pourquoi pas ? Pour la première fois de ma vie, je suis heureux !

— Et quand l'aideras-tu à nous détruire, systématiquement ?

— Dès demain, peut-être ! Car je tuerai quiconque fera du mal à Pascale ! C'est clair ?

Ils se regardèrent, sachant l'un comme l'autre qu'une amitié de vingt ans prenait fin.

Chagrin s'était barricadé dans sa hutte de fortune sur la plage arrière du navire. Il avait accumulé des caisses vides devant l'entrée, avait entouré son lit de camp de cartons et placé à son chevet, à la hauteur de sa tête, des sacs de sucre et de farine.

— En manière de « sacs de sable » protecteurs ! avait-il expliqué à travers sa porte lorsque Faerber était venu frapper. Je sais, Ellen réclame de la farine. Les sacs sont placés tout autour de ma tête. Si vous voulez quoi que ce soit, je vous le remettrai dehors, par portions, mais tenez-vous éloigné à cinq pas de ma porte ! Je suis armé d'un 38 mm, vous le savez !

— Décidez-vous de vivre dorénavant dans cette tanière, René ? demanda Faerber.

— Oui. Pour moi, votre caution ne compte pas. Les amoureux fous ne sont pas assurés par la Lloyd's, pourtant on peut même s'assurer auprès de cette compagnie contre une éventuelle mutation de sexe !

— Et lorsque nous plongerons ?

— Momentanément, il n'en est pas question. La garce rousse a alerté les requins avec de la viande rouge : aussi me suis-je senti en droit de la rosser au sang ! Expliquez ça à votre ami !

— Je n'ai plus d'ami, Chagrin. Il n'y a désormais sur ce navire que des ennemis. C'est l'enfer !

— Erreur, Faerber ! (Chagrin eut un rire cinglant.) En enfer, chacun sait ce qui se passe, or nous sommes encore dans une ignorance totale.

Le soir même, un petit avion s'éleva de la côte et passa au-dessus de la *Nuestra Señora*. Il avait les ailes peintes en jaune, le nez barbouillé de vermillon et portait sur chaque flanc une tête de jaguar.

À la hauteur du navire, il s'abaissa et survola plusieurs fois le pont, si près que Faerber crut pouvoir saisir les roues du train d'atterrissage. Deux hommes en veste de cuir étaient assis sur les sièges, protégés par un simple pare-brise. Ils ne réagirent pas aux saluts que leur adressa Faerber. Chagrin sortit de sa forteresse de caisses vides et sans préavis tira sur l'avion avec son 38 mm. L'appareil fit aussitôt demi-tour et piqua vers la côte du Yucatan.

— Vous avez perdu la raison ? s'écria Faerber. Que vous ont fait ces hommes ?

— Rien. Rien encore, mais attendez un peu ! (Chagrin plongea la main dans la poche de son pantalon et recharga son revolver :) On s'est réveillé, là, en face ! Réfléchissez, Faerber : un bateau immobilisé depuis près de quinze jours entre la côte et le banc de Chinchorro ? Si nous ne sommes pas idiots, il faut que nous ayons à faire ici ! C'est exactement ce que pensent les citoyens d'en face !

Chagrin glissa le revolver dans sa ceinture :

— Cher ami-ennemi, nous aurons sûrement à défendre durement nos millions...

Amerigo Santilla et Pedro Malinguès regagnèrent donc la côte dans leur avion.

Le coup de feu de Chagrin avait atteint leur aile gauche sans causer grand dommage. La balle n'y avait fait qu'un trou rond. Mais l'important était de savoir que les inconnus n'étaient pas bien accueillis par l'équipage du navire, ce qui confirmait ce que les photos prises par Emanuele et Domingo sur la *Nuestra Señora* prouvaient clairement : quelque part au fond, en dessous de ce bateau, se trouvait une épave que ces étrangers s'apprêtaient à remonter à la surface.

Santilla, qui pilotait le petit avion, était venu tout exprès de Mexico

à Chetumal, dans le Yucatan, afin de vérifier personnellement la véracité de ce renseignement. Il avait à Chetumal une filiale de sa maison de commerce. Lorsqu'on apprenait ce qu'il exportait, on s'étonnait de son opulence : Santilla reproduisait en pierre, terre cuite, bois, bronze, d'anciennes œuvres de l'art maya, du dieu de la pluie au disque solaire, du serpent sacré à la représentation du sacrifice d'une vierge de Chichén Itza.

L'affaire marchait bien, mais qui eût pu, avec cette seule raison sociale, faire face aux dépenses que nécessitaient un palais à Mexico, une hacienda-sur la côte, trois résidences d'été dispersées dans tout le pays, un avion jet, deux avions de tourisme, sans parler des autos – une Bentley faisant partie des véhicules affectés aux sorties journalières.

Il fallait donc qu'il eût d'autres sources d'argent à sa disposition et c'était là que nichait le secret du succès de Santilla.

Il était, pour parler sans détour, le dernier grand pirate des côtes du Mexique. Pour lui, quatorze yachts rapides, armés de canons, écumaient les eaux côtières et capturaient tout ce qui procurait de l'argent. La police maritime arrivait toujours trop tard pour réprimer ces actes ; d'ailleurs les navires de Santilla étaient plus rapides et les vedettes de la marine ne se montraient jamais là où les corsaires de Santilla surgissaient. Ceux-ci avaient vite fait d'embarquer, avant leur arrivée, le butin qui, bientôt, gagnerait en camion les diverses « filiales » de l'avisé Santilla.

Chaque policier sur la côte connaissait ses activités, mais nul n'en parlait. Trop de personnes y étaient impliquées, du plus modeste fonctionnaire des ports au banquier influent et considéré. On murmurait même que de hauts fonctionnaires de la police devenaient aveugles dès qu'apparaissait la flotte de Santilla.

Un reporter américain devait apprendre à quel point il était périlleux de déranger les affaires de Santilla. Il voulut avoir la preuve de ce qui se murmurait sur les côtes de l'Amérique centrale et commença son enquête sur les flibustiers modernes.

Le reporter disparut sans laisser de traces. Nul ne le rechercha... c'eût été une perte de temps.

Les navires de Santilla croisaient donc au large des côtes, prélevaient leur butin, ou réclamaient un tribut en échange de leur protection.

Déjà, quelques semaines auparavant, lorsque, au Yucatan, Faerber avait affrété et fait transformer, pour son usage personnel, la *Nuestra Señora*, lorsque, à cette occasion, les charpentiers et les pêcheurs de la côte de Quintana Roo firent « l'affaire de leur vie » en livrant ce navire tout équipé, Santilla avait reçu, à Mexico, un signal d'alerte de son représentant au Yucatan, le bandit Pedro Dalinguès.

Cette mise en garde avait été précédée d'une longue délibération de la « Section Yucatan » dont, naturellement, Santilla ne savait rien.

Au cours de cette séance, ils avaient tous été d'accord : le poisson qui évoluait là-bas, le long du banc de Chinchorro, était trop gros pour qu'ils puissent seuls et sans la bénédiction de Santilla le haler vers la côte. D'autre part, ses bateaux rapides ne longeaient pas les côtes du Yucatan car il n'y avait là rien à capturer qui en valût la peine : ce n'étaient en ces parages que pauvres pêcheurs, plongeurs récoltant des éponges, pêcheurs de perles travaillant pour leur compte, mais sans beaucoup de succès. On se trouvait dans la région d'Amérique centrale la moins généreuse, où il fallait agir avec des moyens désuets, tout comme voilà un siècle, les fameux collègues arborant le pavillon noir.

Enfin, le grand Santilla était venu en personne, avait inspecté la *Nuestra Señora* et dit, en conclusion, à Dalinguès, après qu'ils eurent atterri sur le petit champ d'aviation de Chetumal :

— Je te confie cette affaire, Pedro, et, dans ce cas-ci, je te remettrai exceptionnellement dix pour cent du profit. Demande pour ton travail ce qui te sera nécessaire. Mais nous éviterons toute publicité à ce sujet. Nul ne sait ce que ces étrangers projettent de faire. Je me renseignerai.

Dix pour cent de participation... Santilla ne se doutait guère que cette promesse pouvait faire de Dalinguès un millionnaire.

Toute la journée, Santilla téléphona, usa de son influence jusque dans les bureaux des ministères et... n'apprit rien. On n'en pouvait déduire que ceci : il s'agissait d'Allemands. Trois hommes et deux femmes. Santilla eut un rire de satisfaction.

— Je passerai mon gant sur ces cinq doigts-là !

Il était de belle humeur.

— Mais que peuvent-ils bien chercher, ces étrangers, dans ces eaux pourries ? De vieux canons, des chaudrons à faire la soupe... Pedro, je te fais cadeau de tout l'équipement que tu réussiras à leur prendre ! Tu ne saurais en retirer davantage !

Combien un homme aussi avisé que Santilla peut se tromper ! Le soir même, il monta dans son jet et retourna à Mexico. Ses « affaires côtières » lui tenaient plus à cœur. Pourtant, juste devant sa porte, reposait le trésor le plus fantastique jamais extrait des entrailles d'une épave.

Pedro Dalinguès rassembla son petit équipage : Emanuele, Domingo, le demi-sang aztèque Paulus, et le demi-sang maya Jésus-Maria. Tous baptisés et qui baisaient dévotement la main du « Padre », chantaient dans le chœur de l'église de Xcalac et portaient le saint sacrement aux processions.

— Amis, leur dit Pedro solennellement, nous avons conclu un contrat avec la chance. Santilla ne s'intéresse plus à l'étrange affaire,

là-bas, devant Chinchorro... mais moi, je crois qu'une surprise nous attend !

La petite troupe commença ses préparatifs. Elle équipa trois bateaux et attendit de voir ce qui se passerait au large. Un canot était constamment en mer afin de surveiller la *Nuestra Señora*.

— Nous avons le temps, amis, déclarait Dalinguès, notre grand jour viendra, lorsque ceux qui mouillent là-bas remonteront de la mer le butin dont je rêve. Alors nous n'aurons plus qu'à nous en emparer !

— Ils sont armés, lança Jésus-Maria.

— Et nous alors ? D'ailleurs nous ne sommes jusqu'à présent que les sentinelles d'un poste de garde, mais lorsque nous attaquerons nous serons vingt, trente, cinquante hommes ! Qui donc, sur cette côte, refuserait de tuer un homme pour mille pesos ?

Emanuele, qui avait été à l'école dans un couvent et qui savait compter, regarda longuement Pedro, puis il dit :

— Mille pesos pour cinquante hommes, cela fait cinquante mille pesos ! Tu as perdu la raison, Pedro.

— Il nous faudra la retenir de toutes nos forces si mes estimations sont exactes. Alors nous bourrerons nos matelas de pesos !

Les autres braves compagnons fixaient Pedro, étonnés qu'il ne puât pas le *xtabentun*, la liqueur au miel du Yucatan, et ils tombèrent d'accord pour attendre un peu.

Ainsi débuta la quatrième semaine.

Les requins s'en étaient allés. Après un siège de huit jours, leur instinct ayant reconnu qu'il n'y avait rien à trouver, ils se dispersèrent... Lorsque, au bout de sept jours, Chagrin jeta un morceau de bois à la mer, il n'y eut pas d'aileron triangulaire fusant à la surface des eaux, suivi de l'apparition d'une gueule ouverte, étincelante de dents en biseau.

— À présent, nous pouvons nous y remettre, dit Chagrin à Faerber, mais tous à la fois, y compris mon ennemi mortel Peter Damms ! Même s'il se contente de rester assis sur une pointe rocheuse comme votre Lorelei... je l'aurai auprès de moi sous l'eau où je vous domine tous...

— Je vous comprends, Chagrin ! (Faerber tira la fermeture éclair de sa combinaison de plongée.) Ainsi, tous... Je n'aurais d'ailleurs pas envisagé d'autre solution, et Ellen assurera les communications radio.

— Et pendant que nous serons au fond, il conviendra de ligoter Pascale, puis de l'enfermer, reprit Chagrin haineux. Je sais, Ellen viendrait vite à bout de Pascale physiquement, mais cette chatte sauvage est si futée qu'elle est dangereuse même pieds et poings liés !

— Nous aurons Peter avec nous ; c'est la meilleure protection contre les entreprises de Pascale.

— Et par quel moyen vous protégerez-vous de moi ? demanda Chagrin agressif.

— Grâce au trésor, aux flots de millions... Seul, vous n'arriveriez pas « à le faire », René !

— D'accord. Mais après...

— Après, la richesse nous rendra tous pacifiques.

— Ce serait vraiment de la perversité ! (Chagrin eut un rire amer :) Vous croyez que cela suffit à tous ?

— Certainement, il en ira comme avec la bombe atomique qui fit trembler le monde entier, alors qu'une seule nation la possédait. Mais à présent que plusieurs peuples en disposent, elle est une garantie de paix. Chacun sait ce qui l'attend s'il songe à la faire exploser. Nous saurons aussi ce qu'il adviendra de nous lorsque nous aurons conquis cette épave !

— Allons-y !

Chagrin descendit l'échelle. Sur le pont parut Damms en combinaison de plongée, suivi de Pascale dont le visage n'était plus enflé, mais qui avait encore un pansement qui lui cachait le front. Chagrin attendit que Damms eût attaché sur son dos ses réservoirs d'oxygène et se fût placé auprès de Faerber, prêt à plonger. Puis il plongea lui-même.

Damms le suivit. Faerber se laissa glisser à l'eau le dernier. Ellen descendait, au treuil, la grande cage protectrice. Elle adressa un signe à Faerber, mais ce n'était pas un geste joyeux.

Dans le bateau qui se détachait, tel un point obscur placé devant la côte, Paulus, qui aujourd'hui était de garde, éleva jusqu'à sa bouche le talkie-walkie :

— Voici qu'ils plongent de nouveau, Pedro ! cria-t-il en direction de la côte.

Là, dans une hutte misérable, s'entassaient Dalinguès et ses hommes qui jouaient aux cartes.

— Que dois-je faire ? cria encore Paulus.

— Chier par-dessus bord ! répliqua Pedro sereinement. Regarde bien s'ils remontent quelque chose ! Peux-tu voir clairement ce qu'ils font ?

— Très bien. La fille rousse traîne sur le pont, la brune est devant la radio.

C'était un vendredi.

On peut ne pas être superstitieux, mais même dans les eaux du Yucatan un vendredi a une signification particulière.

Dès la troisième plongée, après avoir changé leurs réservoirs d'oxygène, Damms et Faerber se heurtèrent, après une percée de cinquante centimètres dans le sable, à des blocs de bois.

Le pont du *Zephyrus* ou seulement une longue planche détachée du

navire ?

Chagrin s'approcha à la nage. Il avait creusé à un autre endroit et apportait un long levier qu'il enfonça dans le bois. Au bout de six coups de marteau, le bois céda, s'enfonça parmi les éclats, puis ils sentirent le vide, un espace noir, mystérieux, menaçant...

— Le projecteur ! dit Faerber tremblant d'émotion, Peter, le projecteur !

En silence, Damms tendit la grande torche électrique. Chagrin agrandit la brèche de quelques coups vigoureux, jusqu'à ce qu'elle eût la circonférence d'une assiette.

Faerber éclaira l'orifice du trou avec la torche. Chagrin se serrait contre lui pour mieux voir. Le puissant rayon lumineux semblait fantomatique, au sein de cette nuit d'encre. Ici, depuis quatre cent trente-deux ans, aucune lumière n'avait lui. Chagrin s'introduisit à l'intérieur du navire...

Au bout d'un moment, il envoya un puissant coup de talon et revint vers Faerber et Damms. Derrière ses épaisses lunettes ovales, ses yeux étaient démesurément ouverts, son visage paraissait blafard. Lorsqu'il parla, on crut entendre un croassement.

— Nous sommes en plein dedans ! dit-il le souffle court. En plein ! Dans le carré de l'équipage. J'y ai vu une montagne de squelettes ! Ils sont couchés les uns sur les autres comme... comme s'ils s'étaient réciproquement étranglés !

*

* *

Les plongeurs se reposèrent un moment en silence, assis sur une corne du rocher. Ils n'avaient pas espéré atteindre aussi rapidement leur but. Là, au fond, reposait, en parfait état, un navire dont le naufrage remontait à plus de quatre cents ans. Il devait sa conservation au sable qui le recouvrait et à une immobilité presque surnaturelle des eaux, peut-être aussi à la préparation spéciale subie par ses bois de charpente. N'avait-on pas trouvé de longs vaisseaux vikings dont ni tarières ni moisissures n'avaient attaqué les planches ? Le bâtiment se trouvait à leur portée avec son trésor ancien, et la pensée de sa valeur actuelle leur donnait le vertige. Ils n'avaient eu qu'à pelleter une épaisseur de cinquante centimètres de sable pour avoir sous les yeux un passé vieux de quatre siècles.

C'était tellement fantastique et, dans l'instant même, si incroyable que Chagrin et Faerber firent une pause pour reprendre haleine et se trouver à la hauteur de la situation.

Peter Damms fut le premier à bouger. Archéologue, il avait l'expérience de ces exhumations.

Il avait fait des fouilles en Anatolie, à Ninive et en Rhénanie, au

nord de Xanten où il avait mis au jour une tombe germanique. Pour lui, rencontrer des morts était devenu une sorte de passion... il avait le don de se transporter dans le passé, comme s'il savait faire marcher à reculons les aiguilles de sa montre.

— Envoyez les paniers transbordeurs, Ellen, s'écria-t-il en direction de la surface. Mettez en marche les deux cabestans de bâbord et envoyez au fond deux haches et la petite scie électrique !

— On dirait un chasseur qui tient son gibier au piège ! remarqua Chagrin. Faerber, que ne donnerais-je pas pour fumer sous l'eau ! Une cigarette, à présent, je la paierais un million !

— Ne commencez pas à jeter déjà l'argent par les fenêtres, René !

Mais Faerber se sentait de la même humeur et en plus d'une cigarette il eût fait bon accueil à un verre de cognac.

— Cela représente combien de morts ? lança-t-il.

— Une montagne ! (La voix de Chagrin se raffermir :) Combien d'hommes comptait l'équipage d'un galion tel que celui-ci ?

— C'est le domaine de Peter !

— Cela dépendait des cas...

Damms regardait vers le haut. Le premier panier transbordeur descendait lentement vers le fond en même temps que la cage de sécurité.

— S'il s'agissait d'un simple navire de transport, reprit Damms, il n'y avait à bord qu'un détachement militaire à cause des pirates. Si c'était un bâtiment de guerre, alors il pouvait y avoir jusqu'à trois cents hommes d'équipage. Le *Zephyrus* était l'un et l'autre... bateau de commerce et navire de guerre, un vrai galion, venu de l'Eldorado des régions conquises. Nous le constaterons nous-mêmes.

— Où se trouvaient les caisses contenant les trésors ? demanda Chagrin.

— Le plus souvent près des appartements du commandant. Pas à l'avant, c'était trop risqué. En ce temps-là, les combats navals comprenaient la tactique de l'éperonnage. Il y avait des vaisseaux munis à l'avant d'un éperon massif d'une longueur impressionnante, lances gigantesques qui se fichaient dans la coque de l'adversaire.

— Ce qui veut dire : si nous pénétrons par ce trou, il nous faudra traverser tout le bateau pour atteindre l'arrière ! (Chagrin parcourut du regard le fond sableux ;) Si l'on savait exactement où se trouvent l'avant et l'arrière du *Zephyrus* !

— Je vais nager en éclaireur.

Peter Damms attira à lui le panier transbordeur suspendu à un câble de nylon. Chagrin avait raison : ici, au fond, il n'y avait plus d'hostilité, d'ennemis mortels, mais seulement l'aventure vécue en commun, la magie de se trouver soudain foulant ensemble un tapis d'or.

— Bon, reprit Chagrin. Nagez devant nous, mais nous allons vous nouer une corde autour de la ceinture afin que vous restiez toujours près de nous. Je n'ai, il est vrai, jamais visité l'intérieur d'un navire englouti, mais je sais, par d'autres plongeurs, qu'ils furent soudain retenus, coincés quelque part à l'intérieur et qu'ils n'eurent la vie sauve que grâce à l'aide de leurs camarades. Imaginez qu'une partie du navire s'effondre derrière vous en vous fermant le chemin du retour !

— C'est possible ! (La voix de Damms exprimait presque de l'indifférence :) On peut ouvrir une porte là, en bas, et tout s'écroule. (Il regardait Chagrin d'un air interrogateur à travers ses grosses lunettes de plongée.) Redouteriez-vous subitement le risque, Chagrin ?

— Je n'ai jamais été lâche ! Mais s'il m'est permis de choisir entre la prudence et l'insouciance, je choisis la solution la moins héroïque !

De la surface leur parvint la voix d'Ellen qui résonna dans leurs écouteurs : « Le panier n° 2 avec scie électrique est en route. J'ai entendu votre conversation : si le danger est aussi grand, réfléchissez, je vous en conjure, avant d'agir ! Pascale est au cabestan. Voyez-vous le panier ?

De la surface descendait le second panier d'acier. Chagrin se détacha du rocher :

— Espérons qu'elle n'aura pas greffé quelque chose d'explosif sur la scie ! dit-il avec irritation.

Ce furent les premières paroles rappelant les incidents presque oubliés qui avaient eu lieu à bord. Le choc sacré de la découverte s'était dissipé. Les « fronts » se reformaient.

— Je me charge du travail avec la scie électrique, déclara Damms. Si je saute en l'air, inutile de chier dans vos chaussures, Chagrin.

— C'est juste, j'oubliais que Pascale savait à qui est destinée la scie : notre sécurité est garantie.

Ils retournèrent à la nage vers la partie découverte du pont. Faerber ralluma le grand projecteur et Damms sortit la scie électrique du récipient transbordeur. Il agrandit l'ouverture jusqu'à ce que l'on pût y pénétrer facilement. Le bois se découpait comme du beurre, mais il ne s'était pas déformé jusqu'à cet instant, où la technique moderne se chargeait de l'anéantir.

Damms passa la scie à Chagrin et désigna le gouffre noir :

— J'y vais !

— D'abord votre corde de sécurité, Damms.

Chagrin le contourna à la nage, lui noua une corde en nylon bleuté autour du corps et contrôla ensuite le contenu des réservoirs d'oxygène :

— De l'air pour vingt minutes encore ! dit-il. Ne vous offrez aucune fantaisie, Damms ! S'il nous faut vous tirer d'un mauvais pas, il se

pourrait que le temps nous soit diaboliquement mesuré !

— Nous resterons l'un près de l'autre, répondit Faerber.

— Ce n'est pas mon avis. L'un des deux devrait rester en sécurité, à une certaine distance de l'autre, afin d'intervenir s'il le faut. À quoi bon nous trouver tous assis en bonne camaraderie en plein dans la merde ?

— Accepté ! Qui reste à l'extérieur ? demanda Damms.

— Chagrin ! lança Faerber sans hésiter.

— Je vous remercie de votre confiance. Ne craignez-vous pas que je lâche la corde de contrôle et fasse sauter le bateau ? Alors je serais débarrassé de vous !

— Et des millions aussi, René ! (Faerber sourit derrière ses lunettes :) Vous ne seriez tout de même pas idiot à ce point !

Faerber prit le grand projecteur et attendit que Damms eût glissé à l'intérieur du trou, puis le suivit en remontant involontairement les épaules.

Chagrin n'avait pas exagéré. Dans la grande salle d'équipage se trouvaient d'innombrables squelettes, quelques doigts décharnés étaient encore tendus vers les cous des autres squelettes, à croire qu'au moment où le navire sombrait un combat désespéré pour survivre avait eu lieu. La raison, ils la comprirent aussitôt... Il y avait une montagne d'ossements accumulés devant une porte faite d'épais madriers. C'était la seule issue de cette salle devenue un effroyable tombeau... une porte qui s'ouvrait vers l'intérieur et qu'on ne put ouvrir parce qu'une masse d'hommes pris de panique démente s'était jetée contre elle. Chacun avait voulu repousser son voisin, avait tenté de remonter à la surface, avait voulu vivre... On s'était piétiné, étranglé, mordu, on s'était envoyé des coups de poing, perdant ainsi les dernières minutes... Puis, le torrent des eaux déchaînées avait pénétré par les ouvertures brisées des bouches à feu et une lame de fond formidable les avait tous noyés. Peter Damms nagea lentement vers les monceaux d'ossements et s'agenouilla près d'eux. Casques, épées, larges coutelas, boucles de ceinture, cuirasses gisaient entre les squelettes. Une main crispée tenait encore une dague dont la lame était restée enfoncée profondément dans les côtes du squelette le plus proche.

Combats d'homme à homme pour ces quelques pas jusqu'à la porte...

— Rien ne change en ce monde, remarqua Damms d'une voix nouée, excepté le millésime. (Il désigna la porte massive :) Il faut la franchir, Hans, alors seulement nous saurons où est la proue et où est l'arrière du navire !

— Alors quelque chose m'intrigue ! (Faerber nagea vers le monceau d'ossements :) Le château arrière où se trouvaient les appartements du

commandant était la partie la plus élevée du navire, la plus magnifique aussi, reprit-il. Où qu'il puisse être à présent, il devrait s'élever au-dessus de l'eau, si nous sommes ici au centre du navire !

— Le *Zephyrus* a dû se disloquer. Le gaillard d'arrière a sombré plus profondément. Le sol ici n'est pas plan... Là où repose le château arrière, le fond marin doit être en déclivité, c'est la seule explication, si l'on se refuse à supposer autre chose.

— Quoi, par exemple ?

— Que tout l'arrière du navire a été arraché et emporté au loin.

Faerber dévisageait Damms :

— Et avec lui les millions...

— Oui. (Damms gloussa :) Quelle fête si nous remontions au soleil uniquement des squelettes vieux de quatre cent trente-deux ans !

— Avez-vous un problème ? dit la voix de Chagrin à l'entrée du trou.

Faerber dirigea vers le haut sa torche électrique. La tête de Chagrin parut dans l'ouverture.

— Il est possible, René, dit Faerber, que nous ne devenions pas des millionnaires, mais de simples fossoyeurs.

— Épargnez-moi vos plaisanteries idiotes, Hans, lança Chagrin.

— Si le château arrière a été emporté par la mer en furie, il ne nous restera qu'à rassembler les ossements et l'Espagne nous décernera la médaille du Mérite : c'est toujours ça !

— Votre humour, c'est du fumier, Hans ! Attendez, je viens !

Chagrin piqua vers le bas tout en s'efforçant de rester au-dessus du plancher de la salle de l'équipage. Il nagea tout autour et observa Damms. Celui-ci, avec la régularité qu'il eût apportée à retourner le sol d'un jardin, rejetait des deux mains les squelettes accumulés devant la porte. Les os voguaient à travers les eaux, tibias, péronés, côtes, avant-bras, maxillaires, crânes aux dents grimaçantes... Vision infernale que cette danse aquatique...

Chagrin poussa Faerber du coude :

— J'ignorais que Peter eût un goût aussi absurde pour les jeux inutiles ! dit-il d'une voix rauque. Lancer ainsi des squelettes autour de soi... Si cette manie est adoptée par la haute société, il n'y aura plus de problème d'enterrement !

— Il faut franchir cette porte, Chagrin. Ce qui se trouve derrière décidera de tout ! Venez ! Aidez-moi !

Ils eurent bientôt dégagé la porte. Elle ne s'ouvrit pas, la grosse serrure martelée à la main était rouillée et ne joua pas ; de même les gonds d'où partaient de larges bandes de fer plaquées sur le bois.

— Une hache ? demanda Chagrin.

— Trop dangereux ; la scie !

Chagrin disparut par le trou du plafond et reparut peu après portant

la scie électrique. Cette fois, Faerber se chargea du travail. Il appuya la pointe contre le bois et le découpa. Les épais madriers étaient plus résistants que les planches du pont, mais, là aussi, la scie se fraya sans peine un chemin. Au bout de dix minutes, Chagrin poussa du manche de la hache la serrure qui tomba. Mais la porte ne bougea toujours pas.

— Impossible ! lança Damms. Bon Dieu ! C'est inadmissible !

Il passa la main par l'ouverture sciée et tâta au hasard de l'autre côté de la porte. Puis il retira sa main et s'appuya au mur. Son regard glissa sur les squelettes. Quelques os rejetés dans la salle flottaient encore, comme privés de pesanteur. Une omoplate, à la limite du halo lumineux, faisait penser à une mante religieuse difforme.

— Vous voyez là une masse humaine assassinée, dit Damms d'une voix méconnaissable. Lorsque le bateau commença à sombrer, les matelots du pont ont verrouillé la porte de l'extérieur. Les verrous sont encore poussés... (Il fit un grand geste de la main :) Ceux-là ont tous été assassinés !

— Quelle rencontre significative m'a réservée le destin, jeta Chagrin acerbe. Camarades, je vous salue !

— Épargnez-nous vos blagues ! s'insurgea Faerber. Nous sommes donc obligés de défoncer la porte, au péril de voir s'effondrer toute la paroi !

Chagrin consulta le manomètre du réservoir d'oxygène que portait Damms.

— Il en a encore pour dix minutes d'air respirable !

— Ça suffit ! (Damms lui prit la hache des mains.) Tenez-vous contre la sortie, Chagrin !

— Entendu !

Chagrin nagea vers le haut et se plaça de manière à avoir la tête immédiatement en dessous du trou. Damms saisit la hache des deux mains et frappa. La porte vibra mais tint bon ; le second et le troisième coup en détachèrent un grand morceau de bois... Le silence absolu qui accompagnait tous ces travaux, les gestes glissants, fantomatiques des plongeurs étreignirent d'angoisse le cœur de Faerber.

Au cinquième heurt, la porte fut détruite. Le plafond avait tenu – rien ne s'effondra. Le *Zephyrus* avait été un solide bâtiment.

Damms et Faerber franchirent ensemble la porte ouverte. Le projecteur éclaira une vaste antichambre où un escalier effondré menait vers le haut à une trappe, et vers le bas dans les profondeurs des cales. En face, un large escalier à la balustrade ouvragée aboutissait dans le sable. Damms passa devant et revint rapidement.

— C'est parfaitement clair, dit-il. Les morts furent emprisonnés dans l'entrepont. Ici, on descend dans les cales. Le bel escalier que vous voyez en face de vous menait au château arrière. Celui-ci s'est

détaché et repose plus profondément sous le sable. Le travail commence seulement...

Il retourna en arrière à la nage, dans la salle des squelettes, et vit Chagrin voguant tout près du plafond. Il tenait solidement des deux mains la corde à laquelle était attaché Damms.

— J'ai entendu, dit Chagrin. Il faudra trimer de nouveau, s'il n'existe aucun passage allant des cales vers le haut. Ensuite, nous pourrions atteindre le château arrière, arraché du navire dans le naufrage.

— C'est la grande chance que je nous souhaite. (Damms défit la corde de sa ceinture :) Je vais en faire un dessin exact, car j'ai là-haut le plan de construction d'un galion. Assez pour aujourd'hui.

— Il le faut bien, car nous n'avons plus d'oxygène que pour quatre minutes ! C'est court... Allons, rentrons !

Il fut le premier à émerger du trou foré dans le pont. Mais avant que Faerber et Damms aient eu le temps de le suivre, il s'élançait à nouveau à l'intérieur de la salle des morts en agitant les bras au comble de la surexcitation :

— Des requins ! haleta-t-il. Nous ne pouvons pas nous en aller, ils encerclent la cage d'acier !

— Et nous n'avons plus que quatre minutes d'air respirable ! constata Faerber d'une voix sourde, et ni harpon ni pistolet... seulement nos ridicules coutelas...

*

* *

Chagrin nagea encore jusqu'au trou dans le pont et sortit la tête dans les eaux libres.

— Voyez-moi ça, Hans, dit-il. Ils dansent une ronde autour de notre cage protectrice ! Deux gars formidables. N'allez pas me dire : quoi, deux seulement ? Et nous qui sommes trois ! l'un de nous, au moins, y laissera sa peau s'ils n'ont pas décidé à l'avance d'un plan de travail plus efficace... D'ailleurs, il n'y a place que pour deux hommes dans la cage !

— Plus le temps de considérer la question. (Faerber passa la tête par le trou contre celle de Chagrin :) Nous n'avons que trois minutes d'oxygène, *il faut passer*, autrement nous pouvons tout de suite aller nous étendre parmi les squelettes !

Chagrin se laissa de nouveau glisser à l'intérieur de la salle. Damms s'y trouvait, accroupi sur le plancher parmi les ossements, il retenait sa respiration, exercice auquel il se livrait depuis quelques minutes : aspiration – arrêt – aspiration – arrêt, jusqu'à ce que son sang commence à battre contre ses tempes, tandis que ses poumons donnaient l'impression de se gonfler jusqu'à la hauteur de son gosier.

Mais il y gagnait du temps... des secondes qui peut-être s'additionneraient en minutes. Mais il fallait de l'énergie pour oser cet exercice.

— Un conseil, dit Chagrin : un seul d'entre nous tentera de pénétrer dans la cage, puis de remonter à une allure démente, dût-il y gagner un délire [2] de première grandeur... puis il redescendra aussitôt avec de nouveaux réservoirs ! Il doit tenter le coup en laissant aux deux autres son appareil respiratoire. En ce cas, ce qui reste pourra suffire pour attendre son retour. (Il se retourna. Derrière les verres épais de ses lunettes de plongée, des visages blêmes le fixaient... blêmes de peur comme le sien.) Vite, ne discutons pas. Qui l'ose ?

— Restez avec Peter, Chagrin, dit Faerber. (Sa voix était étonnamment claire et ferme.) Vous avez le plus d'expérience et les nerfs les plus solides.

— Mais cette fois, Pascale n'a pas jeté de détritrus par-dessus bord, remarqua Damms.

— Au diable ! Tenez votre gueule ! s'écria Chagrin, contenez plutôt votre souffle. Bien, Hans, tentez le coup, la porte de la cage est ouverte. Au moins, cette sécurité nous reste... Bonne chance !

— Merci !

Faerber détacha les réservoirs de son dos. Il aspira une dernière fois une grande quantité d'oxygène, s'arracha le tube respiratoire de la bouche et fusa vers le haut, à travers le trou du pont. Il emportait la scie à moteur qu'il mit en marche tandis qu'il sortait du bateau. Ce susurrement aigu était une nouveauté pour les requins... En seraient-ils effarouchés ou seraient-ils incités à une attaque plus vive ?

Faerber sentait les pulsations de son cœur jusque dans son gosier. Pour la première fois, il se voyait face à ces bêtes avides de meurtre. Ils nageaient vraiment en rond autour de la cage, mais ils ne semblaient pas avoir déjà remarqué l'homme qui s'en approchait. Seulement, lorsque Hans se trouva à une distance de trois mètres du refuge, lorsque les requins reçurent les ondes sonores émanant de la scie électrique, qui semblaient les frapper comme des coups de poing, alors seulement ils firent un élégant tête-à-queue pour dévisager Faerber de leurs petits yeux froids et méchants.

Faerber s'étira, tenant toujours la scie devant lui comme une épée. Il nagea directement vers les requins, ce qui les surprit. Ils se détournèrent, libérant le passage jusqu'à la porte de la cage, puis, avec de légers battements de queue, ils s'immobilisèrent.

Faerber atteignit la cage, s'y glissa et poussa le verrou précipitamment. Il savait que Chagrin le regardait par le trou et qu'il donnait à présent l'ordre au pont de la *Nuestra Señora* :

— Remontez ! À toute vitesse !

La cage fut soulevée, monta. Faerber avait la tête appuyée contre

les barreaux : « Je n'y parviendrai pas, pensait-il, je ne pourrai pas retenir ma respiration aussi longtemps ! Ça va beaucoup trop lentement... par millimètres... Plus vite, mon Dieu ! plus vite... il faut... respirer... »

Il serrait ses mains autour de sa bouche et de son nez, se recroquevillait et croyait exploser d'un instant à l'autre.

Combien de temps un homme peut-il s'empêcher de respirer ? En Inde, il y a des yogis qui se font enterrer et restent deux heures sous terre. Mais il doit y avoir un truc permettant cette comédie, car médicalement, c'est impossible.

« De l'air ! De l'air ! Je n'y tiens plus ! Il faut que je respire, je ne peux plus... »

La cage d'acier émergea soudain en plein soleil. Faerber ouvrit la bouche, aspira l'air et dès la première inspiration, jeta un cri et s'affala contre les tiges d'acier. Il vit encore les yeux terrifiés d'Ellen et la chevelure flamboyante de Pascale, puis il tomba sur le pont et y resta étendu, évanoui.

En bas, à vingt-cinq mètres de fond, Chagrin et Damms attendaient de nouveaux réservoirs d'oxygène.

La liaison avec le pont était rompue. Chagrin appela encore deux fois : « Allô ! Allô ! » puis il renonça afin d'économiser son oxygène.

— Hans a réussi, dit-il à Damms qui, accroupi parmi les squelettes, respirait le moins possible. L'idée de la scie électrique pour effrayer les requins est géniale ! Si nous sommes économes de notre oxygène, il nous reste quinze minutes d'air respirable. Cela devrait suffire. Mais assez parlé... pourtant une dernière question : Peter, savez-vous que je pourrais vous tuer à présent ? Je n'ai qu'à vous laisser seul, vous n'en avez plus que pour une minute. C'est aussi simple que cela !

— Allez-y ! répliqua Damms tranquillement, cela ne fera qu'abrégé le « processus » en cours.

— Chien aveugle et buté !

Chagrin s'assit près de Damms en glissant sous son séant un os iliaque, comme il eût fait d'un escabeau à traire les vaches.

— Vous vous rendrez compte bientôt que Pascale n'est pas digne d'un amour aussi noble, reprit-il. Elle n'est pas faite pour vous et se trouve à sa place auprès de moi. Je suis comme elle, un hors-la-loi. À présent, contenons notre respiration.

Ils attendirent dix minutes. Aspirèrent chacun à son tour l'oxygène des réservoirs laissés par Faerber et les yeux levés surveillèrent l'ouverture pratiquée dans le pont.

Ils n'entendirent pas le choc léger de la cage d'acier touchant le fond, mais le trou s'obscurcit soudain, un corps s'y glissa, traînant à sa suite des appareils respiratoires. Chagrin arracha le tuyau qu'il avait dans la bouche, le donna à Damms, puis s'élança à la rencontre de

Faerber. Ce fut seulement lorsqu'il se trouva à côté de lui qu'il reconnut, derrière les verres des lunettes ovales, le visage d'Ellen Herder.

Il attira à lui le nouveau tuyau de respiration, piqua vers le fond, introduisit entre les dents de Damms, qui respirait ses dernières bouffées d'air, l'extrémité du tuyau neuf, puis lui boucla les réservoirs sur le dos. Pendant ce temps Ellen attachait les réservoirs de Chagrin. Lorsque tout fut terminé, Chagrin fit une profonde aspiration.

— Fichue femelle, êtes-vous folle ? s'écria-t-il. Lorsque nous serons à bord, je me propose de botter vos jolies fesses ! Avez-vous totalement perdu la tête ?

— Vous aviez donc envie de mourir étouffé ? (Ellen se retourna, la montagne de squelettes la fit frémir, mais un instant seulement.) Qu'avez-vous à hurler de la sorte ? Jusqu'à ce jour j'ai cru que chaque Français était un galant homme : c'est une erreur, car vous ne remerciez même pas lorsqu'on vous sauve la vie !

— Où est Hans ?

— Pascale s'occupe de lui, il était encore étendu évanoui sur le pont lorsque j'ai plongé.

— Et les requins, ma fille, où sont les requins ?

— Dehors devant la porte ! (Ellen désigna du pouce le trou ouvert dans le pont :) Ils ont le plus grand respect de la scie électrique, je l'ai laissée dans la cage avec deux harpons, mais je ne pouvais pas tout traîner à ma suite...

Chagrin nagea vers elle et l'entoura d'un bras :

— Ellen, vous êtes une fille admirable, Faerber est un gars aimé des dieux... un tel trésor au fond des mers et une femme comme vous ! (Il se retourna :) Peter, vous n'avez plus à jouer au muet, il nous faudra montrer un cran exemplaire si nous ne voulons pas qu'Ellen nous fasse honte ! Nous voici de nouveau trois : la cage ne contient que deux personnes... Nous procéderons donc ainsi : Ellen montera d'abord, puis ce sera nous, au second chargement. Et si possible, pas de collision avec les requins. Nous avons à présent des harpons...

— Ils sont à trois mètres de nous...

— Si vous avez réussi à passer sous leur nez, j'y parviendrai aussi, même si le diable s'en mêlait ! Mais nous éviterons les effusions de sang... autrement toute la bande refluerait sur nous. Ce que ces deux gars que nous avons bernés veulent à présent est mystérieux. S'ils désiraient vraiment nous tuer, la scie ne les aurait pas effarouchés, surtout lorsque vous êtes passée, Ellen. (Chagrin devint très grave :) Lorsque Hans est monté, il s'agissait encore d'un effet de surprise. Ils y étaient déjà habitués au moment où vous êtes sortie de la cage. Ellen, vous avez frôlé la mort...

Elle répondit » mi-voix :

— Aussi ai-je eu peur comme jamais encore... même pas ce jour...

« Ce jour » : Ellen faisait allusion à l'incident des réservoirs à oxygène vides. Chagrin n'insista pas, d'autant plus que Pascale appelait du pont :

— Allô ! Allô ! Répondez !

— Nous sommes tout oreilles, sacrée bougresse ! lança Chagrin avant que Damms ait pu lui répondre.

— Hans est de nouveau sur pied, mais encore titubant, je lui passe le micro.

Puis la voix de Faerber leur parvint, à peine perceptible tant elle tremblait.

— Ellen, Ellen...

— Oui, chéri, répondit-elle.

— Tout va bien ?

— Tout. Ne va pas t'inquiéter. Comment te sens-tu ?

— C'est à vous que je pose la question : c'est plus important. Quant à moi je respire... rien en ce monde n'est aussi délicieux.

— Nous remontons tout de suite, Hans, dit Chagrin. Ellen d'abord... aussi avance donc, de trois mètres en avant et fais descendre lentement la cage... Place-la aussi près que possible du trou dans le pont...

— Je mets en marche, René.

La liaison radio fut interrompue. Faerber manœuvra le bateau, la grande cage d'acier fut d'abord traînée sur le fond et s'immobilisa à cinquante centimètres de l'ouverture. Chagrin, qui émergea de celle-ci, exprima sa satisfaction.

— Bravo ! cria-t-il à l'adresse du pont de la *Nuestra Señora*. À présent, nous allons y monter comme dans un ascenseur. Ça c'est du travail, Hans !

Les requins restèrent dans l'ombre, intrigués, à l'affût, en attente. Dans la cage, la scie électrique sifflait, crépitait. Chagrin l'attira un peu plus près du trou et tourna la tête pour aider Ellen à y pénétrer, puis il en retira les deux harpons, y entassa les réservoirs d'oxygène vides et envoya à Faerber le signal de la remontée.

Une demi-heure plus tard, ils se trouvaient tous assis sous le vélum, en train de boire des jus de fruits glacés au sein d'une fournaise meurtrière. La mer fumait.

Dans le canot ancré non loin de la côte, se trouvait le métis Paulus qui annonçait à Pedro Dalinguès, par le moyen de son talkie-walkie :

— Ils n'ont ressorti de la mer qu'eux-mêmes. À présent, les voilà qui paraissent sur le pont. Que dois-je faire ?

— Réciter dix rosaires, imbécile ! hurla Pedro.

Il n'avait pas la moindre idée de ce que ces étrangers, là-bas, faisaient en réalité ; peut-être Santilla avait-il tout de même raison, il

n'y avait rien à s'approprier d'autre que quelques équipements de plongée. Fichu métier ! Aussi conchié du destin que toute la contrée marécageuse de Quintana Roo.

— Nous avons prouvé aujourd'hui que nous dépendions tous les uns des autres, disait Chagrin, même de toi, Pascale. Aucun de nous ne serait encore en vie, s'il n'avait eu un de ses compagnons pour le sauver. Nous ne devons jamais l'oublier, tant que nous serons ensemble.

Paroles prononcées par un homme qui n'avait rien en tête que la volonté de commettre un meurtre. Il attendait seulement que vienne son heure.

*

* *

Les requins restèrent.

Ils se considéraient comme des invités, allaient chasser à quelque distance, puis revenaient tels des chiens fidèles. Ils encerclaient la *Nuestra Señora*, suivaient de leurs petits yeux menaçants le moindre mouvement dans l'eau et compliquaient la situation.

Faerber interrompit les plongées pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que Damms eût mis au point son esquisse. Il résulta de ce travail un charmant dessin représentant un galion englouti, brisé en deux et recouvert de sable, ayant des proportions exactes et quelques cercles tracés au crayon rouge sur l'arrière. Chacun savait ce que signifiaient ces ronds éclatants.

— Quatre milliards et demi de mark !

Chagrin se pencha sur l'esquisse et la considéra longuement, puis il dit :

— Selon cette reconstitution, il y aurait un passage des cales aux appartements du commandant. (Il passa l'index sur le dessin ;) Ici se trouvait la chambre du commandant, en-dessous le carré des officiers et leurs cabines. Les appartements d'honneur destinés aux passagers de marque étaient près des appartements du commandant. Si personne ne les occupait, on y entreposait les caisses d'objets précieux. Si donc, nous réussissions à traverser les cales pour remonter vers le pont – ou dans le cas où le château arrière aurait été séparé du reste du navire et reposerait plus profondément dans le sol, si nous poursuivions notre avance en descendant plus bas –, nous serions forcés d'atteindre le trésor.

— Et le trésor est là, dit Damms avec le calme imperturbable du savant qui fait une conférence : il n'a eu aucune chance de s'en aller à la dérive ; il est resté à l'arrière du navire, englouti dans des eaux absolument dormantes où il s'est ensablé. La mer a jalousement conservé les millions !

— Alors, en avant ! s'écria Chagrin gaiement. Ouvrons le bocal et mangeons les raisins d'or !

— Le château arrière repose sur une pente dangereuse, reprit Damms, il est soumis à une pression anormale. Si toute la construction en bois a résisté, elle le doit aux eaux immobiles en cet endroit. Aucun courant, ni remous, rien. Seule une lente sédimentation, de légers dépôts... Les siècles l'en ont recouvert comme d'un duvet.

— Ciel ! crevons cet édreton poétique !

— Nous n'y manquerons pas. (La voix de Damms restait égale et sereine.) Pourtant j'attire votre attention sur ceci : lorsque là-bas le plafond s'effondrera, quelques tonnes de sable se déverseront... en ce cas, une corde nouée autour du corps ne sera d'aucun secours. Compris ?

— Compris ! Nous savions déjà que les conquistadores espagnols ne nous réserveraient pas une table toute servie ! (Chagrin poussa l'esquisse vers Faerber :) Mais c'est tout de même à risquer ?

— Il est plus difficile de mettre le pied sur la Lune !

Damms roula la feuille de papier portant le dessin comme on roulait les lettres en 1540, année du règne de Charles Quint, fier roi d'Espagne.

— Le soleil ne se couchait jamais sur son royaume... Et les requins ? demanda-t-il.

— Nous allons travailler à la sortie de la cage, dit Faerber. Elle peut être placée tout contre le lieu de nos activités et elle le sera constamment : de la cage à l'intérieur du navire et retour... ce sera un chemin sûr.

— Travail derrière les barreaux ! (Chagrin eut un grand rire :) Mes enfants, n'allez pas devenir superstitieux !

Le lendemain matin, commença la nouvelle phase de l'aventure. D'abord Faerber descendit avec le panier. Puis suivirent trois appareils respiratoires de rechange, des outils, des armes, des cordages, des filets transbordeurs en mailles d'acier et quatre grappins qui furent descendus au fond au moyen des petits treuils et accueillis par Faerber qui les accrocha près de l'entrée, à l'intérieur de l'épave. Lorsque tout le matériel fut au fond et que Chagrin constata n'avoir rien oublié, étant ainsi assuré d'avoir le nécessaire dans toutes les situations imaginables, Damms et lui-même se firent descendre par les treuils. Ellen et Pascale servaient les cabestans à moteur et l'installation radio... Rien ne permettait de deviner que leur haine bouillonnait encore en profondeur, qu'elles n'avaient conclu qu'une trêve. Ce mensonge valait, il est vrai, quatre milliards et demi. C'était tout.

Ils entreposèrent les appareils dans la salle des morts.

— Aucun de ceux-là ne *fauchera* plus quoi que ce soit, remarqua Chagrin.

Il était de belle humeur. À présent, tout se déroulait ainsi qu'il se l'était imaginé. Même les requins étaient immobiles. Faerber ayant pris le commandement, ainsi qu'il en avait été décidé à l'avance, s'en fut à la nage à travers l'antichambre précédant la salle des hommes d'équipage afin d'atteindre l'escalier descendant dans les cales. Il tenait dans ses mains le grand projecteur rond et éclairait un monde englouti depuis quatre cent trente-deux ans.

Les portes situées plus bas étaient enfoncées. Ici quelques squelettes se trouvaient éparpillés et gardaient l'attitude de leur fuite, la plupart n'avaient pu atteindre le haut de l'escalier. La cargaison, représentée par de nombreux tonneaux, avait pourri lentement. On n'en voyait plus que quelques cercles de ferraille. Dans un coin, Damms trouva un morceau de planche pourrie, du chêne espagnol. Il ignorait ce que les tonneaux avaient contenu : « Peut-être des épices, se dit-il, ou des semences ou de l'alcool de canne à sucre. En tout cas une marchandise qui n'a pas résisté au grignotement des siècles. »

Ils nagèrent en tous sens à l'intérieur des vastes cales, rencontrant d'étranges poissons incolores qui ressemblaient à des asticots géants. Habitants de l'obscurité éternelle. Ils ne cherchèrent pas à savoir d'où ils venaient. Quelque part devait se trouver une issue par laquelle ils s'introduisaient dans le corps du navire. Peut-être par les dalots ou les ouvertures des bouches à feu arrachées, lors du naufrage.

Ayant nagé à travers trois vastes halles, ils atteignirent le point désigné par Damms sur son dessin.

Plus loin se trouvait l'arrière rompu, gisant sur le fond marin en déclivité. Faerber s'arrêta et éclaira le sol qui dévalait dans l'obscurité. Son pinceau lumineux révéla... un large passage menant aux chambres de parade du *Zephyrus*.

— Compliments, Peter ! reconnut Chagrin honnêtement. Votre esquisse est presque cartographiquement exacte ! Comme savant, vous êtes un aigle. Dommage que dans la vie quotidienne vous préfériez jouer les idiots.

— Chagrin ! lança Faerber sur un ton de mise en garde.

— Je sais, je sais... je tiendrai ma gueule ! Engageons-nous dans ce passage !

— Oui ! (Damms nagea jusqu'à une porte cintrée en bois épais :) C'est évident : au-dessus de nous peut-être, reposent quelques mètres de sable qui, par hasard seulement, n'ont pas enfoncé le plafond ! Il suffirait de heurter le mur latéral du passage pour que tout s'effondre ! Considérez ceci. L'eau est absolument immobile. Peut-être même qu'il suffirait d'un geste de l'un de nous pour qu'il se répercute sur le bois comme le choc d'une lame de fond gigantesque !

— Vous n'allez pas nous gâcher le chemin menant au trésor ! lança Chagrin. Plus maintenant, Peter ! Vous ressemblez à un chasseur qui

invite à un affût en forêt et lorsqu'un cerf formidable surgit, lâche un pet énorme pour écarter l'animal !

— Songez qu'il nous faudra transporter toutes les caisses du trésor à travers ce passage !

— Au diable ! Si seulement nous l'avions sous les yeux ! S'il le fallait, c'est par poignées que je mettrais cet or en sûreté. Qu'en pensez-vous, Hans ?

Faerber avait envoyé le rayon de son projecteur dans le passage. Naturellement Damms avait raison. Un choc contre une cloison pouvait provoquer l'effondrement de tout le château arrière. Sans doute le passage mesurait trois mètres de large, mais on pouvait, pour un rien, heurter l'une des parois d'un coup de nageoire. Alors ils seraient irrémédiablement ensevelis.

— Je vais nager en éclaireur, dit Faerber. Suivi de Damms vous fermerez la marche, Chagrin.

— Attachez-moi ! ordonna Chagrin.

— Pourquoi ? (Damms secoua la tête :) Des hommes écrasés sous un torrent de sable ne sauraient vous tirer à leur suite !

Faerber se poussa en avant avec prudence. Il nageait très lentement, avec de légers battements des nageoires, en remuant l'eau aussi peu que possible. Son puissant projecteur éclairait loin devant lui. Si le dessin de Damms était exact, ils devaient se trouver déjà sous les superstructures du château arrière. S'il y avait là des caisses contenant de l'or, elles devaient être entreposées au-dessus de leurs têtes. Si tout s'effondrait, ils seraient donc assommés par les milliards qu'ils convoitaient.

— Sale impression, reconnut Faerber à mi-voix. Peter, qu'éprouves-tu ?

— Je ne pense à rien. (Sa voix ne trahissait aucune émotion.) Quiconque réfléchit en cet instant est perdu : ce que nous risquons se situe au-delà de toute raison.

Faerber s'arrêta. Jusqu'alors ils avaient nagé en descendant exactement vers la dénivellation du sol où l'arrière du navire avait sombré. À présent, ils se heurtaient à un large escalier montant aux chambres de parade, aux cabines des officiers, à l'appartement du commandant, au trésor.

— Montons ! dit Damms d'une voix enrouée. Le « château » comprend trois étages, de deux mètres de hauteur chacun. Le plus élevé correspondait aux pièces d'habitation du commandant. De là, un large escalier descendait au pont, tandis qu'un autre menait sur le toit du château arrière, dans une galerie.

— Laissez-nous gravir ces marches, gémit Chagrin. Je monterai bien encore trois étages sans souffler !

Personne ne rit. L'humour facétieux de Chagrin semblait déplacé

face à la mort ; à présent il n'y avait plus qu'à aller de l'avant ; quant à savoir si l'on en reviendrait, rien n'était moins sûr.

Très lentement, Faerber se laissa monter par la seule poussée de l'eau. Il agitait à peine ses nageoires, Damms le suivait de près. Il avait allumé le second projecteur.

L'escalier traversant le château arrière finissait dans une galerie sur laquelle donnaient des portes. Quelques-unes étaient ouvertes, beaucoup d'autres étaient restées closes.

— Je n'y comprends rien, dit Damms à mi-voix comme s'il se trouvait dans une église. Elles auraient dû toutes s'ouvrir sous la pression de l'eau.

— Où allons-nous ? demanda Faerber d'une voix tremblante d'émotion.

— En haut, chez le commandant !

— À vos ordres, commandant ! répondit Chagrin dont la voix trahissait aussi une violente angoisse intérieure. Savez-vous comment s'appelait le commandant ?

— Ricardo Da Moya. (Damms eut un geste vers le haut où l'escalier s'était effondré... Sous la lumière des projecteurs, la balustrade parut, à demi suspendue dans l'eau.) Il était vice-amiral de Sa Majesté Catholique Charles Quint, cela vous suffit-il ?

— Parfaitement !

Avec beaucoup de précautions, ils se laissèrent remonter et atteignirent la galerie supérieure. Le grand salon du commandant était ouvert. Presque en même temps, Faerber et Damms envoyèrent le rayon de leur projecteur tout autour de la pièce. Soudain elle se trouva en pleine clarté ; quatre cent trente-deux ans s'effaçaient.

Il restait encore un banc de bois sur lequel était assis un squelette solitaire. Lorsque le *Zephyrus* avait sombré, l'homme avait dû se retenir aux accoudoirs de ce banc... son crâne reposait à quelque distance tandis que le squelette jusqu'aux os iliaques se trouvait affalé sur le banc, les tibias gisant sur le parquet. Il avait été assis ici, impuissant, face à l'ouragan destructeur. Il avait appuyé sa tête en arrière et se livrant ainsi humblement à son destin il s'était englouti dans la mer. Entre ses côtes, luisaient une grosse chaîne d'or et une grande médaille représentant Charles Quint. Sur ses phalanges scintillaient des bagues, rubis, émeraudes, perles... magnificences d'un seigneur espagnol.

— Amiral Da Moya..., dit Damms respectueusement. (Puis il approcha à la nage du squelette et s'inclina légèrement :) Je vous salue.

Ce fut une minute tellement solennelle que Chagrin ne trouva pas un mot à dire, et resta muet, la gorge étreinte par l'émotion.

Soudain Damms tressaillit, son projecteur s'échappa de ses mains,

éclairant dans sa chute un poisson argenté au corps en fer de lance qui disparut tel un éclair dans l'obscurité.

— Il m'a piqué ! lança Damms d'une voix alarmée. Ce poisson m'a piqué ! À travers le caoutchouc de ma combinaison ! Comme une aiguille...

— Sortons ! cria Chagrin. Sortons immédiatement ! Peter, ne traînez pas ! C'est une piqûre venimeuse !

*

* *

Peter Damms jeta encore un regard aux restes de l'amiral Da Moya. Il éprouvait une faiblesse générale qui, lentement, s'emparait de tout son être et il pensait angoissé : « Le venin ne peut tout de même pas agir aussi vite ! Ce n'était après tout qu'une piqûre légère, fulgurante, qui n'a pas pu me laisser beaucoup de venin dans le corps ! »

D'une secousse il se détacha de Faerber qui voulait l'entraîner sur le chemin du retour, nagea jusqu'au squelette assis et lui ôta le médaillon d'or suspendu à la lourde chaîne qui brillait entre ses côtes. Il l'attacha à sa ceinture et adressa un signe de tête à Faerber. Soudain, il se sentit incapable de parler, comme si sa langue emplissait soudain toute sa cavité buccale. Avec cela, il avait le sentiment d'être devenu sourd et sa langue était comme un chiffon insensible.

D'en haut leur parvint la voix inquiète d'Ellen.

— Que se passe-t-il ? Nous avons compris que Peter a été piqué. Remonte-t-il ?

Et la voix tremblante, au débit précipité, de Pascale :

— Chéri, que t'arrive-t-il ? Tu n'as pas de mal ? Dis donc quelque chose ? Peter chéri...

Damms secouait la tête et montrait sa bouche du doigt. Faerber et Chagrin le comprirent et échangèrent des regards horrifiés.

— Ton chéri remonte tout de suite ! lança Chagrin narquois. Chauffe-lui son pieu, chienne rousse !

— Sors la boîte de sérums, Ellen ! s'écria Faerber, et fais bouillir un scalpel. Remontez la cage aussi rapidement que possible ! Je l'accompagne !

Il saisit Damms sous les aisselles, Chagrin le soutenait de l'autre côté. Damms se mit à tituber, ses yeux se voilèrent, devinrent ternes derrière ses grosses lunettes ovales. Ils changeaient de minute en minute et paraissaient s'enfoncer dans leurs orbites.

Les trois plongeurs retournèrent à la nage jusqu'à l'entrée du passage reliant les deux parties du navire. Là, Chagrin se sépara de Damms et resta près du bel escalier endommagé.

— Pouvez-vous le ramener seul ? demanda-t-il, car, après tout on ne peut être que deux hommes dans la cage.

— Et vous, René ?

— Je reste ici et j'examinerai les environs en rêvant aux quatre milliards et demi !

— Et si vous étiez piqué à votre tour ? Qui vous viendrait en aide ?

— Si pour un tel magot on n'osait pas accepter un petit risque, on ferait mieux de se faire ermite au Sahara, où, d'ailleurs, abondent les chiques et les scorpions ! Hans, fichez le camp, sans quoi votre ami va perdre connaissance...

Avec beaucoup de peine, Faerber réussit à guider Damms jusqu'au centre du bateau. Le passage du couloir fut une progression par millimètres. Il leur fallait nager côte à côte. Damms titubait comme un homme ivre. Et chaque heurt contre les parois pouvait provoquer l'effondrement ! En ce cas, Chagrin serait perdu et n'aurait plus qu'à s'asseoir auprès de l'amiral Da Moya pour attendre la mort cruelle qui lui avait été infligée.

Ils atteignirent le large escalier menant à l'antichambre, pénétrèrent par la porte défoncée dans la salle des squelettes et sortirent enfin dans les eaux libres par le trou pratiqué dans le pont. La porte de la cage d'acier était ouverte, les deux requins aux aguets nageaient avec élégance alentour, en cercles de plus en plus étroits.

Faerber lança Damms à l'intérieur du refuge, s'y glissa à sa suite, et poussa le verrou.

— Remontez ! cria-t-il à l'adresse du pont. À pleins gaz !

La corde se tendit, la cage se balançait rudement au-dessus du fond marin, puis s'éleva à vive allure, accompagnée des requins qui semblaient jouer avec elle. Faerber tenait Damms dans ses bras, la tête du blessé ballait contre sa poitrine.

— M'entends-tu ? dit Faerber. Peter, as-tu encore ta conscience ?

Un imperceptible signe de tête lui répondit. Faerber constatait, en voyant le volume très réduit des bulles d'air s'échappant de l'appareil respiratoire de Damms, que celui-ci respirait à peine.

— Plus vite, Ellen ! lança-t-il dans son microphone. Est-ce ton plein rendement ?

— Je ne peux accélérer davantage, Hans, mais vous serez tout de suite arrivés. J'ai tout préparé.

Soudain le grand jour les enveloppa de nouveau, la cage se posa sur le pont. Pascale arracha presque la porte et attira Damms sur les planches, puis elle lui retira le tuba d'entre les dents et l'embrassa :

— Chéri ! Mon chéri ! Regarde-moi donc ! Il ne faut pas que tu meures... pas toi !

Nul ne prêta attention à ces dernières paroles... dans l'émotion générale, on ne trouva pas le temps de s'arrêter à ces nuances. Faerber, Ellen et Pascale portèrent Damms dans l'entrepont, le déshabillèrent et cherchèrent sur son corps la marque de la piqure.

Faerber injecta aussitôt un puissant stimulant cardiaque, puis il examina, indécis, le contenu de son coffret de sérums. On avait pensé à tous les serpents venimeux, du mamba à la vipère à corne, sans oublier l'aspic, la vipère heurtante, le cobra, mais qui eût songé à se prémunir contre le venin d'un poisson inconnu ?

— J'ai trouvé la piqûre ! s'écria Ellen, la voici ! Dans la hanche gauche ! Un point rouge minuscule !

Elle étendit Damms sur le côté. Il ne respirait plus qu'avec peine. À présent, il avait les yeux ouverts et son regard fixe semblait ne rien voir. Il voulut parler, sa pomme d'Adam frémit, mais aucun son ne sortit de sa bouche crispée.

Faerber désinfecta l'orifice de la piqûre et fit une large et profonde incision tout autour. Le sang coula à flots de la hanche de Damms. Faerber incisa si profondément la chair du muscle et débrida la plaie si généreusement que le peu de venin contenu dans l'aiguillon devait se trouver balayé par ce flot de sang.

Mais c'était une parade sans conviction, ainsi que Faerber se l'avouait intérieurement en constatant l'état alarmant de son ami. Le poison était depuis longtemps répandu dans tout le corps et commençait à paralyser les poumons.

— De la coramine ! dit Faerber d'une voix étranglée, ensuite de l'adrénaline puis du sérum contre le venin de mamba avec du glucose ! Vite, Ellen ! Vite ! Et vous, Pascale, montez sur le pont : Chagrin ne peut pas demeurer sans liaison avec nous !

— Que m'importe Chagrin ? (Pascale caressait le visage de Damms qui pâissait de plus en plus.) Peter ne doit pas mourir... il ne doit pas mourir...

— Montez sur le pont ! cria Faerber exaspéré. Si René avait besoin d'aide...

— Qu'il crève ! siffla Pascale. (Ses yeux verts flambaient de haine.) Qu'il crève cent fois !

Faerber injecta la coramine, puis l'adrénaline. Si Damms jusqu'alors avait encore ses esprits, bien qu'il ne pût s'exprimer, il tomba à ce moment dans une sorte de coma qui l'anéantit sur sa couche, la bouche ouverte comme s'il était mort.

— Chéri ! criait Pascale. Vis ! Vis encore !

— Emmène-la, lança Faerber rudement. Ellen, traîne-la jusqu'au pont ! Jamais personne n'a été guéri par des cris !

— Viens ! dit Ellen en saisissant Pascale par le bras. Celle-ci bondit en arrière, les poings fermés.

— Laisse-moi, putain boche ! hurla-t-elle. Ne me touche pas ! Je reste avec Peter...

Inutile d'essayer de lui faire comprendre que le repos en cet instant était préférable aux manifestations amoureuses. Pascale semblait avoir

perdu la raison et il ne restait d'autre solution que celle de la traiter comme une démente.

Ellen s'empara des poings lancés vers elle, les serra contre le corps de Pascale et la poussa hors de la cahute. Pascale se rebiffa comme un chat, mais Ellen était la plus forte ; elle tira la fille hurlante et piaillante jusqu'en haut de l'étroit escalier et la lança sur les planches du pont, après quoi elle ferma à double tour la porte de la cabine.

Pascale se releva d'un bond. Sa chevelure rousse flottait dans le vent. Elle écarta ses doigts comme des griffes, en tremblant de tout son corps.

— Je te tuerai, sale Boche ! piaillait-elle. (Puis sa voix se brisa :) Je le jure par tout ce qui m'est sacré : j'aurai ta peau !

— Va-t'en manœuvrer le treuil ! répondit Ellen d'une voix calme. Il faut que j'aille au poste radio et si tu fais mine de courir vers l'escalier, je te jette par-dessus bord. Compris ?

Elle se retourna, courut au poste radio et rétablit la liaison avec le fond. Pascale se trouvait seule sur le pont. Au cours de son combat avec Ellen, le soutien-gorge de son bikini avait glissé et ses beaux seins restaient dénudés... elle les laissa libres, marcha jusqu'au treuil et scruta du regard les profondeurs d'un bleu-vert, presque immobiles, de la mer.

Les silhouettes effilées des requins fusaient contre la coque du bateau dans un va-et-vient incessant. Ils semblaient se plaire en ces parages qu'ils honoraient d'une prédilection meurtrière.

— Enfin ! lança la voix de Chagrin du fond de la mer. J'allais pleurer de solitude ! Comment va Peter ?

— Mal. Hans tente tout ce qui est possible. La remontée nous a fait perdre de précieuses minutes...

— Tiendra-t-il le coup ?

— Vous allez me trouver démodée, Chagrin, mais... je prie... Voulez-vous remonter ?

— Pas encore. J'ai bouclé sur mon dos le second appareil et je me sens fort bien. Je m'en vais visiter à présent les chambres de parade. D'ailleurs, ce fumier de poisson a voulu aussi m'attaquer. Mais il a peur de la lumière. Sans doute vit-il dans une éternelle obscurité. Je porte à ma ceinture deux projecteurs, l'un devant, l'autre derrière... Pascale s'est-elle calmée ?

— J'ai dû la traîner de force sur le pont. À présent, elle est au treuil et sue la haine !

— Prenez garde, Ellen, ne vous approchez jamais trop près du bastingage en sa présence : elle est vive comme un chat et si vous basculez par-dessus bord, vous tomberez exactement dans la gueule des requins. Ciel ! Que nous formons un bel équipage.

Chagrin eut un rire qui, dans le micro, ressemblait à un

gloussissement :

— À présent, je m'invite chez l'amiral Da Moya, Ellen. À tout à l'heure, renvoyez-moi la cage !

— Tout de suite, Chagrin.

Ellen fit signe à Pascale en lui désignant la cage-refuge. Pascale ne bougea pas, le regard rivé à la mer, le visage crispé. Soudain elle plongea la main dans un amoncellement de câbles et en sortit un revolver. Ellen qui allait s'approcher d'elle s'arrêta brusquement :

— Tu es vraiment folle, Pascale, qu'est-ce que cela signifie ?

— Va dans l'entrepont ! lança Pascale d'une voix dure. C'est tout.

— Chagrin a besoin de la cage.

— Il n'en a plus besoin.

Ellen comprit et un frisson lui parcourut le dos. Cette femme était en proie à une haine folle. Chagrin avait raison.

— Sans cage, René ne pourra pas remonter ! Les requins...

— Il restera en bas !

— C'est un assassinat, Pascale, un lâche assassinat !

— Chagrin est justement parfaitement à même de le comprendre ! (Elle rit, et ce rire impitoyable était effrayant.) Personne n'approchera plus des treuils jusqu'à ce que René soit crevé, enfin... Va donc le lui dire : explique-lui qu'il restera au fond. Dans une heure tout sera fini. Il aura le temps d'expier chaque giflé, chaque coup de pied qu'il m'a donné ! Va au micro !

Ellen remplaça les écouteurs sur ses oreilles et le micro devant sa bouche, puis elle rétablit la liaison.

— Chagrin, commença-t-elle calmement, comme s'il s'agissait d'une aventure joyeuse, par un beau dimanche. Rien de neuf ?

— Pas encore... et chez vous ?

— Rien. La cage vous arrivera bientôt. Pour l'instant nous nous occupons tous de Peter. Pour combien de temps avez-vous encore dans vos réservoirs ?

— Vingt-cinq minutes.

— La cage sera en bas avant la limite. Bonne chance, René !

Elle coupa le contact et déposa ses écouteurs. Pascale qui n'avait pu comprendre un seul mot de leur conversation se trouvait toujours près du treuil, le revolver braqué sur Ellen.

— Alors, que dit-il ? lança-t-elle. Comment se comporte un type qui sait qu'il va lentement crever ?

— Il te salue.

Ellen ouvrit la porte et descendit vers les cabines. Elle entendit encore Pascale jurer et la vit passer son arme dans la ceinture de son bikini.

Peter Damms respirait plus fort. Faerber lui avait administré par injection intraveineuse le sérum antivenimeux dilué de glucose, et lui

donnait à présent du sang réfrigéré, goutte à goutte. Lorsqu'Ellen entra, Faerber était occupé à suturer la profonde entaille qu'il avait dû pratiquer autour de la piqûre venimeuse.

— Comment va-t-il ? demanda Ellen.

Le visage blême de Damms avait repris un peu de couleurs. Les médicaments commençaient, dans son organisme, le combat contre le poison perfide.

— Il faut attendre. (Faerber déposa la seringue et prit une nouvelle aiguille.) Il a un cœur extraordinairement bon et il réagit aux médicaments aussi rapidement qu'il a cédé au poison. Si nous l'en tirons, ce ne sera tout de même qu'un demi-succès...

Ellen s'assit tout près de la tête de Damms.

— Tu parles comme si tu sous-entendais quelque chose, Hans...

— Ce venin paralyse le cerveau.

Faerber noua le dernier point de suture. La plaie était fermée. Atterrée, Ellen regardait le malade.

— Je comprends, dit-elle à voix basse. Il... ne sera peut-être jamais plus un être pensant... mais seulement quelque chose... avec un cerveau mort. Mon Dieu, Hans...

Elle se tut, se pencha vers Damms et l'embrassa sur le front.

— Que fait Chagrin ? demanda Faerber après avoir bandé la plaie.

— Il a toutes les chances d'être en proie à la folie d'ici peu. Pascale refuse de descendre la cage. Elle est assise devant le treuil et tient un revolver à la main. Elle estime avoir trouvé la meilleure occasion de se venger de Chagrin.

Faerber recouvrit Damms, s'approcha de la petite fenêtre et regarda sur le pont. À l'avant, entre les treuils, Pascale s'était installée pour prendre un bain de soleil. Adossée à la cage, elle gardait la main droite posée sur la crosse de son revolver et goûtait la douceur de la brise de mer qui soufflait vers la côte.

— Elle tirera sur toi, dit Ellen qui devinait ses pensées. Tu ne réussiras pas à la convaincre ni à la surprendre : elle tirera aussitôt ! Elle tient à sa vengeance !

— Elle ne tirera pas. (Faerber remit sa chemise, jusqu'alors il avait travaillé torse nu.) Elle m'aidera même à remonter Chagrin.

— Jamais !

Pascale bondit et arracha son arme de la ceinture de son bikini lorsque Faerber parut sur le pont.

— Arrêtez-vous, Hans ! cria-t-elle. Je vous jure que je tirerai aussi sur vous ! Mon Dieu, n'avancez pas !

— Vous tuerez donc trois hommes à la fois, Pascale, avez-vous compris ?

Faerber avança lentement. Le revolver fut braqué sur lui, le canon dirigé exactement sur sa poitrine. Elle n'avait plus qu'à recoucher le

doigt légèrement. Quelques millimètres ; puis la mort.

— Trois ?

— Oui. Comptez : Chagrin, moi et Peter.

— Pourquoi Peter ? (Sa voix perdait de son assurance.)

— Parce que nous morts, personne ne le soignera. D'ici à ce que vous ayez réussi à amener le bateau à la côte, il sera mort depuis longtemps. Car Ellen ne vous viendra pas en aide... il vous faudra donc l'abattre également ! Alors, qu'aurez-vous gagné ? Quatre morts, pas d'argent, et seule au monde. Comprenez-vous cette imbécillité absolue, Pascale ?

— Restez où vous êtes ! cria Pascale.

Elle se leva vivement tandis que ses seins nus se balançaient à chacun de ses gestes ; elle était étonnamment belle.

— Comment va Peter ?

— Mal. S'il survit, ce ne sera que si je puis le soigner, Pascale. (Faerber s'arrêta.) Je m'en vais à présent au poste de radio et je parlerai à René. Quant à vous, descendez la cage, compris ?...

Il se détourna, s'en fut sous le vélum et se pencha vers la radio :

— Chagrin ? appela-t-il. M'entendez-vous, Chagrin ? Où êtes-vous ?

— Au diable !

La voix de Chagrin lui parut haletante, il devait être surexcité à l'extrême :

— Que faites-vous donc ? Descendez-moi la cage et remontez la benne de transbordement ! J'éclate, Hans, j'éclate !

— Bon Dieu, vous manquez d'air ?

Devant Faerber, la cage s'abaissa brutalement sur l'eau. Pascale l'expédiait au fond sans freiner.

— J'ai bien assez d'air, reprit Chagrin, mais je voudrais serrer le soleil sur mon cœur et le monde entier, le ciel, les nuages et vous tous, tas d'idiots ! S'ils pouvaient me comprendre, j'embrasserais même les requins ! Faerber, remonte-moi ! Je danse ici entre les squelettes comme un gigolo...

— La cage arrive. Terminé !

Faerber coupa le contact.

« Il a le délire des profondeurs pour être resté au fond trop longtemps, pensa-t-il. Voilà qui nous manquait encore ! Mais ça n'a plus d'importance, il faut interrompre nos recherches, regagner la terre. Peter doit être hospitalisé. »

L'amiral Da Moya mort avait été plus fort que les vivants.

*

* *

Ils surgirent de la mer presque en même temps... Chagrin dans sa cage et la benne remontée par le câble d'acier. À peine Chagrin se trouva-t-il à l'air libre qu'il arracha son tuba d'entre ses dents et exécuta en jubilant une danse folle alors qu'il était encore dans sa cage, et cela tout en désignant sans cesse la benne de transport qui l'avait accompagné.

— Voilà les avant-gardes de la Fortune ! rugit Chagrin en sautant sur le pont. Hans, mis à part l'accident dont Peter a été victime... c'est le plus beau jour que puisse jamais vivre un homme !

— Remettez-vous, Chagrin ! lança Faerber d'une voix dure. Peter est au plus mal.

— Allons, il va s'en remettre ! Pas question de contenir ma joie ! Ouvrez plutôt cette caisse ! Vite ! Vite ! Pascale, sacrée loche, amène donc cette caisse !

La petite potence supportant le câble vira pour déposer bruyamment sur le pont la caisse de transbordement. Chagrin se jeta dessus, en poussa le verrou et arracha presque le couvercle en le soulevant.

Elle contenait une autre caisse de fer, plus petite, toute gluante du varech blême qui la recouvrait. Chagrin la sortit vivement, glissa la lame de son coutelas sous le couvercle et en força la serrure.

Puis ce fut comme si un soleil nouveau se levait sur la *Nuestra Señora*, comme si une grosse goutte de ce soleil était tombée sur le pont et y flamboyait à présent, aveuglante.

C'était à croire qu'ils se trouvaient réellement à bord du *Zephyrus*, après avoir parcouru des centaines de lieues portés en litière par les esclaves indiens avançant sous les coups de fouet que leur infligeaient les conquérants espagnols : après ce cheminement infini à travers de hautes montagnes, des marécages, des forêts vierges, des steppes, ils voyaient enfin, soigneusement empilées devant eux, ces innombrables plaques d'or pur.

Hans Faerber avala péniblement sa salive. Cette vision l'accablait. Il crispa ses paupières et dut détourner son regard tellement cet or éblouissant étincelait au soleil.

— Dites donc quelque chose ! cria Chagrin triomphant. (Hors de lui, il saisit des deux mains quelques plaques d'or qu'il éleva en l'air :) C'est l'or fondu des Mayas, Faerber !... de l'or pur ! de l'or ! Nous foulons enfin votre fameux tapis d'or !...

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda Faerber le souffle court. (Il se pencha, prit une des plaques d'or et la tint devant lui du bout des doigts comme si elle le brûlait.) Où avez-vous trouvé ça, Chagrin ?

— Derrière Son Excellence l'amiral... il y a là une pièce dont le parquet est couvert de ces caisses placées l'une contre l'autre et, à l'étage en-dessous, se trouvent des cassettes remplies de doublons espagnols et des fûts. Faerber, songez : des fûts ! pleins de pierres précieuses. Ils transportaient saphirs et émeraudes comme l'eau-de-vie... dans des fûts ! Simplement versés dedans, peut-être même à la pelle ! Après tout pourquoi pas ?... Ce qui gît, là en bas, depuis quatre cent trente-deux ans, échappe à toute évaluation, et c'est à nous !

Il fit un tour sur lui-même et dévisagea Pascale. Elle se tenait devant le treuil, ses yeux d'émeraude grands ouverts, étincelants.

Alors, seulement, Chagrin remarqua qu'elle portait un revolver passé dans la ceinture de son bikini. *Son revolver à lui.*

La poitrine de Pascale était restée dénudée, vision radieuse et bestiale à la fois.

— Ne va pas t'envoyer un coup de feu à travers les seins ! lança Chagrin rieur.

Sa grossièreté cédait quelque peu du terrain devant le sentiment d'allégresse qui le transportait.

— C'est à cause des requins, répondit Pascale. Ils venaient tout contre le bateau.

— Quelles idiotes, ces femelles ! Jamais encore je n'ai vu un requin sauter par-dessus le bastingage !

Il envoya un coup de pied au couvercle de la caisse et se mit à ôter sa combinaison de caoutchouc. L'éclat de l'or était éteint, aussi la raison reprit-elle le dessus.

— Ce fut vraiment de l'art, mon cher, reprit Chagrin en s'adressant à Faerber. Essayez donc de nager avec une caisse comme celle-ci en montant et descendant tour à tour, sans la heurter où que ce soit ! Lorsque je me trouvais en compagnie de nos camarades les squelettes, j'ai tout à coup sué sang et eau ! Je crois que si j'avais causé le moindre choc sur le chemin du retour, j'aurais chié de peur dans ma combinaison ! Si l'on songe que le plus léger heurt ensevelissait à jamais notre rêve !

Il sortit de son vêtement de caoutchouc, s'étira et se passa plusieurs fois les mains sur le visage.

— Une heure de répit, Faerber, poursuivit-il, puis un café corsé à la manière d'Ellen, une cigarette, et on redescend ! Venez-vous avec moi ? Pascale pourra veiller Peter, elle saura bien le ranimer, c'est une spécialiste de la question !

— Peter vit... dit Faerber lentement, mais qui sait pour combien de temps ? Et s'il survit, il se pourrait qu'il lui reste une irréparable destruction des cellules du cerveau. Il faut qu'on le transporte dans un hôpital par la voie des airs. La clinique acceptable la plus proche se trouve à Mérida, au nord-ouest du Yucatan. Chagrin, nous mettons le

cap sur la côte dans dix minutes : en deux heures nous pourrions toucher bord et débarquer Peter.

L'espace d'un instant, le silence régna. On eût dit que tout retenait son souffle, même la mer et le vent, puis Chagrin dit avec une lenteur voulue :

— Nous resterons, Faerber !

— Ici, Peter n'a aucune chance de survivre, comprenez-le !

— Je comprends parfaitement qu'il nous faudrait donc tout abandonner, sans savoir quand nous pourrions revenir ici !

— Nous ne pouvons faire autrement.

— Ah ! C'est donc ça, nigaud ! Vous voulez abandonner quatre milliards et demi ?

— Il s'agit d'une vie humaine, Chagrin !

— Je chie dessus ! Quatre mille cinq cents millions en or ont plus de poids qu'une chétive vie humaine !

— Pas pour moi !

Le visage de Chagrin parut se pétrifier :

— Je reste ici !

— Prétendez-vous plonger désormais d'un radeau ?

— Non, je plongerai de ce joli navire et vous aussi : vous resterez ici.

D'un geste rapide, brutal, Chagrin saisit la chevelure de Pascale, l'attira à lui, retira le revolver de la ceinture de son bikini, puis il la repoussa de toutes ses forces. Elle tomba sur les planches et y glissa sur quelques mètres. Un enroulement de câbles freina sa chute, elle heurta les cordages du front et resta étendue, comme assommée.

— Vous resterez ! répéta Chagrin froidement, le canon de son revolver braqué sur l'estomac de Faerber.

« Un coup de feu dans l'abdomen est une blessure atroce, pensa Faerber. S'il vise bien, mes entrailles seront déchiquetées, tout s'écroulera dans la cavité abdominale, y pourrira, du pus se formera, l'inflammation continuera, c'est une mort terrifiante. Et il me laissera étendu ici, comme il prétend abandonner Peter à son sort... Et il plongera à la recherche *des milliards...* »

— Êtes-vous enfin convaincu, Faerber ? lança Chagrin sèchement.

Faerber fit un léger signe de tête :

— Si vous tirez, vous ferez de vous un meurtrier, vous ne l'ignorez pas !

— J'ai admis cette éventualité dès le début. Pascale ne vous a donc rien révélé ? Non ?

Il jeta un regard vers elle. Pascale restait étendue sur le pont, ses yeux pleins de haine le fixaient.

— Mais voilà une vraie surprise, Faerber. Peut-être que cette exquise sorcière rouquine voulait se ménager une porte de sortie si je

devais être le plus fort ! Or, je le suis ! Je prends le commandement à bord !

— Et comment envisagez-vous la suite ?

— Nous continuerons nos plongées et nous recueillerons les milliards qui se trouvent au fond !

— Chagrin, incorrigible rêveur, vous ne croyez tout de même pas que vous allez m'obliger à plonger sous la menace de votre revolver ?

— Mais si !

Chagrin sourit méchamment, puis il recula lentement le canon du revolver toujours dirigé sur l'estomac de Faerber. Lorsqu'il se trouva à la hauteur de Pascale, celle-ci commit une lourde erreur. Elle bondit comme une panthère et tenta de se jeter sur sa main qui tenait le revolver.

Chagrin s'y attendait, il fit un pas de côté avec une souplesse de danseur, saisit encore Pascale par ses longs cheveux roux et l'envoya au sol. Elle cria effroyablement, rua, mais Chagrin n'était pas homme à se laisser influencer par des cris de femme. Il traîna Pascale par les cheveux et la lança contre le poste de pilotage, puis, comme elle se relevait, titubante, il la prit dans ses bras et disparut avec elle dans l'escalier menant aux cabines.

À peine Chagrin se fut-il éloigné que Hans Faerber s'élançait vers les appareils de plongée. Il n'avait pas d'arme à feu ; le revolver et les trois fusils de chasse qu'il possédait se trouvaient en bas, dans sa cabine. Mais là-bas, auprès des réservoirs d'oxygène, il y avait les harpons, armes terribles lorsqu'on dirigeait contre un homme leur flèche de fer à nombreux barbillons qui pénétraient les chairs et qu'on ne pouvait ôter qu'au moyen d'une opération chirurgicale. Impossible de s'en débarrasser sans se déchirer soi-même.

Chagrin paraissait le savoir aussi. Il surgit de nouveau de l'escalier, prudemment, restant à couvert. Faerber s'était précipité sur l'un des harpons, puis s'était tapi derrière l'amoncellement des réservoirs d'oxygène. Chagrin eut un rire éclatant, le rire du crime :

— Vous ne manquez pas d'imagination, Faerber. Un harpon ne vous servira à rien !

— Nous verrons bien lorsque vous sortirez de votre refuge !

— Pourquoi en sortir ? J'ai toujours méprisé l'héroïsme à bon marché. Nous pouvons nous arranger et nous y parviendrons ! Sachant cela, je n'irai pas offrir une cible à vos harpons, ce serait par trop bête. Écoutez-moi, Faerber : à l'instant, Pascale, votre courageuse Ellen, votre ami et son goutte-à-goutte ont été enfermés par moi, ensemble, dans la cabine ! Ils ne peuvent pas en sortir, car elle n'a qu'une seule issue. Aussi y resteront-ils jusqu'à ce que vous soyez décidé à plonger encore !

— Vous êtes un paranoïaque, Chagrin !

— Absolument pas. Réfléchissez à ce qui va arriver ; les femmes ne pourront pas sortir, elles n'ont aucune nourriture, rien à boire ; quant à moi, j'ai tout à ma disposition... à deux pas de moi se trouve la cuisine, je tiendrai le coup deux jours, trois, cinq jours. Pendant ce temps, que croyez-vous qu'il se passera dans cette fameuse cabine ? Elles videront les bouteilles de sérum tant la soif les tenaillera, elles grignoteront le bois des plinthes tant elles auront faim et elles seront obligées de faire leurs besoins dans un coin de cette cabine étroite, elles deviendront folles de la puanteur qui les enveloppera. Et puis, au bout de huit jours, elles hurleront en chœur, car à ce moment-là Peter Damms se décomposera et les filles seront assises côte à côte en compagnie du cadavre en liquéfaction. Vous êtes médecin, Faerber, dois-je vous dire, quel aspect prend un mort au bout de trois jours par cette température ? Et au bout de cinq ? Et vous serez impuissant, vous ne m'atteindrez pas avec vos harpons idiots, car pour viser il vous faut une grande cible. Quant à moi, il me suffit d'un peu de vous, grand comme un timbre-poste ! Réfléchissez, Faerber : si nous mettons le siège l'un contre l'autre, ce seront les femmes qui en feront les frais.

— Et comment voyez-vous les plongées pendant ce temps ? demanda Faerber d'une voix excédée.

Chagrin était irréductible et sa position était la plus forte.

— Si vous êtes d'accord, il n'y a pas de problème. Vous servirez les treuils et l'installation radio avec Pascale tandis que je plongerai.

— Vous êtes gâteux, Chagrin !

— J'en ai donc l'air ? (Il rit aux éclats. Sa jactance était immonde.) Naturellement, je ne plongerai pas seul. À chacune de mes plongées, j'emmènerai Ellen au fond.

— Salaud ! dit Faerber du plus profond de son être. Cela n'arrivera jamais !

— Ellen est bonne nageuse et bonne plongeuse, elle l'a prouvé. Ellen a de la force et du cran. Ma proposition : vous avec Pascale en haut, moi avec Ellen en bas dans l'épave... Autrement, ici, sur ce navire, j'accomplirai un impitoyable programme d'anéantissement !

Chagrin s'adossa au mur : il apercevait Faerber tapi avec ses harpons derrière les réservoirs d'oxygène.

— Je sais ce que vous pensez, Faerber : sans moi il ne peut pas remonter l'or... les requins... il lui faut la cage de protection... il lui faut quelqu'un aux treuils. Allons, la soumission est l'issue la plus sage !

— Et si je refusais ?

— Faerber, pourquoi voulez-vous sacrifier votre admirable Ellen ? Parviendrez-vous vraiment à placer votre orgueil opiniâtre au-dessus de votre amour pour cette jolie femme ? Pour un Français, voilà qui serait inadmissible !

— Et Pascale ? cria Faerber.

Le cynisme de Chagrin était odieux.

— Pascale n'est pas une femme... c'est une petite bête lubrique et méchante, parfaitement inutile, que l'on devrait pouvoir mettre dans un sac et noyer comme un chaton. À quoi voulez-vous en venir, Faerber ?

— Je ne laisserai pas Ellen plonger avec vous ! cria Faerber.

Il considéra l'espace d'un éclair le visage brun de Chagrin et tira. La flèche-harpon se ficha dans la paroi du poste de pilotage et y resta, vibrante.

— Ainsi vous voulez la guerre ! lança Chagrin. (Son rire résonnait, dur. Le temps des négociations était passé.) J'ai le temps, Faerber, il faudra bien que vous vous soumettiez, il n'y a pas d'autre solution, venez donc...

Là-bas sur la mer, pas plus gros qu'un point sur la ligne côtière, le métis Jésus-Maria, assis sur ses talons, était en conversation, à l'aide de son talkie-walkie, avec la hutte située dans la jungle.

— Pedro, disait-il, ils ont retiré quelque chose de la mer. Ce n'est pas grand, mais ils se sont comportés, à ce moment-là, comme au carnaval !

Et Pedro Dalinguès répondit :

— Nous y voici enfin ! Les amis, cette nuit, nous irons voir ce qu'ils ont péché...

Qui pouvait se douter alors, que cette nuit-là personne ne dormirait à bord de la *Nuestra Señora* ?

*

* *

Ils restèrent une heure, face à face, sous le soleil incandescent, dans les vapeurs s'élevant de la mer. Hans Faerber demeura à couvert, derrière les monceaux de matériel, Chagrin, assis sur l'escalier menant aux cabines. Chacun d'eux guettait une occasion et ni l'un ni l'autre ne savaient comment se poursuivrait l'aventure si l'un d'eux était tué.

Au bout d'une heure, des poings martelèrent la porte et les murs de la cabine de Faerber. Ellen cria quelque chose que Faerber ne put comprendre, mais Chagrin transmit aussitôt le message.

— Écoutez, Hans ! lança-t-il. Ellen ne sait plus que faire. La circulation de votre ami est alarmante. Il faut faire une injection. Ellen s'en chargerait bien, mais elle n'a encore jamais procédé à une injection intraveineuse. Si nous ne nous mettons pas d'accord, Peter ne tiendra pas le coup ! C'est à vous d'en décider. Acceptez-vous ma proposition ?

— Je n'autoriserai pas Ellen à plonger seule avec vous ! répliqua Faerber.

— Mon Dieu, je ne la violerai pas sous l'eau, encore que ce serait là une « variante » jamais expérimentée.

Chagrin rit aux éclats mais non sans une nuance d'angoisse. Ellen tambourinait de nouveau des deux poings contre la porte de la cabine. À présent, on entendait aussi gémir Pascale, comme un chiot jeté à la rue.

— Il faut amener Peter à la côte ! rugit Faerber tremblant de tout son corps. Il va mourir entre nos mains !

— Si vous continuez à vous entêter, certainement ! Vous avez encore une chance de le sauver, peut-être...

— Impossible avec ce venin inconnu, Chagrin !

— Le fait qu'il soit encore vivant prouve qu'il résiste au poison ! Hans, là, en bas, quatre milliards et demi nous attendent !

— Un être humain compte davantage pour moi !

— Pas pour moi ! (Chagrin fit un geste d'apaisement avec son revolver ;) Hans, il vous est facile de dédaigner l'argent ; pour vous, fils d'industriel, il ne fut jamais une denrée rare. Mais pour moi ! Savez-vous où je suis né ? Dans une cave. Ma mère était une putain et je n'ai jamais connu mon père. À cinq ans, je servais de rabatteur à ma mère et lui amenais des clients ! À cinq ans... et ça a duré jusqu'au service militaire où l'on m'a envoyé dans une école d'hommes-

grenouilles. J'en suis sorti avec une situation et je me suis fait un nom en tant que plongeur. Mais de l'argent, beaucoup d'argent, je n'en ai jamais eu. Je me suis contenté d'en rêver... et voilà qu'il m'est permis d'aller en ramasser au fond de la mer, en quantité, comme des cailloux, et je renoncerais à la fortune ? Ce serait trop idiot, Faerber ! Accordez au moins à votre ami la chance de survivre à bord ! Ce n'est qu'une chance, pas davantage ; et Ellen poursuivra avec moi les plongées. C'est mon dernier mot... ou préférez-vous que Peter crève ?

Faerber se redressa lentement et, quittant son abri, il jeta ses harpons et leva les bras :

— Vous avez gagné, Chagrin, dit-il d'une voix lasse, mais je vous promets que si Peter meurt, vous aurez à dépenser une grande partie de votre nouvelle fortune afin de prouver que vous n'êtes pas un assassin.

— Aucun avocat ne pourra être trop cher ! (Chagrin glissa son arme dans sa ceinture.) Venez donc, Hans, et montrez ce que vous avez appris en médecine.

— Ça ne peut être d'un grand secours aujourd'hui.

Faerber descendit l'escalier, Chagrin rouvrit la porte, Ellen et Pascale tombèrent sur lui.

— Il meurt ! cria Pascale. Il ne peut plus respirer.

Faerber passa à côté des deux femmes et s'élança vers la couchette de Damms. Les deux ampoules de plasma sanguin et celle contenant la solution de glucose paraissaient presque vides. La respiration de Peter s'affaiblissait et son corps était constamment parcouru de frissons. Malgré tout, son état s'améliorait, il avait repris conscience et ses yeux exorbités fixèrent sur Hans un regard étrangement brillant.

— Mon pauvre vieux, lui dit Hans d'une voix étouffée, tu nous en donnes des émotions !

Il s'assit sur le bord du lit, prit une seringue, scia une ampoule et aspira un liquide cristallin à l'intérieur de la seringue. Puis il y adapta une longue et fine aiguille et posa son médus sur un certain point entre les côtes, à gauche.

Peter Damms essaya de sourire. D'une voix à peine perceptible, il dit à Faerber :

— J'ai été vraiment idiot, Hans, de te faire une scène pour une histoire de femme... Pardonne-moi.

— Allons, laisse ça, Peter, et tais-toi. (Faerber avait trouvé le point exact.) À présent, je vais t'injecter de la coramine directement dans le cœur, Peter. Je te piquerai donc au cœur, mais tu n'as pas à avoir d'appréhension !

— Je ne crains rien avec toi, Hans. Allons, vas-y !

— Vous voulez vraiment lui faire une injection dans le cœur ? demanda Chagrin, le souffle coupé.

— Oui, on appelle ça une injection intra-cardiale. C'est souvent une tentative ultime, désespérée.

Faerber enfonça la longue aiguille qui glissa entre les côtes et jusque dans le cœur. Pascale cria faiblement, se retourna et cacha son visage contre la poitrine d'Ellen. Chagrin, qui assistait à ce spectacle pour la première fois, retint sa respiration. Lorsque Faerber retira l'aiguille de la poitrine de Damms, il souffla bruyamment par le nez.

L'injection parut agir rapidement. La respiration du malade prit un rythme plus énergique, son pouls se fit plus précis. Faerber renouvela la bouteille de glucose et fit une nouvelle injection de sérum antivenimeux.

— C'est tout ce que je puis faire, Chagrin, dit-il.

— Il me semble que c'est beaucoup, dit Chagrin qui consulta la grosse montre de plongée qu'il portait au poignet. Il est trop tard à présent, mais demain nous retournerons au fond. Ellen, vous m'accompagnerez !

— Moi ? (Elle le regardait sans comprendre.)

— Oui. Vous êtes ma sauvegarde, puisque sur ce navire chacun ne pense qu'à l'anéantissement de son prochain ; nous serons donc, à deux au fond de la mer, les individus les plus en sécurité qui soient. Hans y veillera !

Il jeta un regard vers Damms qui respirait plus calmement. Pascale, assise à son chevet, lui caressait le front, le visage, la poitrine, avec des gestes si pleins de tendresse que Chagrin eut un malaise provoqué par la jalousie, la fureur.

— Dehors les femmes ! lança-t-il d'une voix dure. Allez à l'arrière, dans ma tente ! Nous, les hommes, nous resterons seuls ici. Allons, pas de discussion ! Ellen, cuisinez-nous quelque chose et n'oubliez pas ceci : j'ai avec moi Peter et Hans, j'ai ôté le cran de sûreté de mon arme et personne ne tire plus rapidement que moi, chères amies...

Plus tard dans la soirée, alors que la mer était ensanglantée par le soleil couchant et que le ciel flamboyait comme un volcan en éruption, Faerber et Chagrin, assis auprès de la couchette de Damms, jouaient au poker. Les deux jeunes femmes étaient sur le pont... Pascale à l'avant, Ellen à l'arrière, chacune ignorant l'autre. Elles n'avaient rien à se dire, et si elles s'étaient adressé la parole, elles n'auraient échangé que des méchancetés.

Damms était toujours conscient. Il suivait le jeu de poker et paraissait se remettre lentement, mais pour de bon. Pourtant Faerber se méfiait de son mieux. Soudain, après cette brève phase de bien-être, l'effondrement final survenait. Le traitement médical dont Damms ressentait les effets était plus qu'insuffisant, il était primitif.

Soudain – Faerber avait justement un royal flush en main – Peter articula très nettement :

— C'est la vengeance de l'amiral Da Moya...

— Ne dis pas de telles idioties, Peter ! répliqua Faerber. Tu sais que ce n'est qu'une superstition assez lamentable...

— Songe à l'exhumation du pharaon égyptien Tout-Ankh Amon ! Tous ceux qui pénétrèrent dans la chambre funéraire moururent par la suite dans des conditions mystérieuses. La malédiction du pharaon, disent les Égyptiens. Ici, c'est la malédiction de l'amiral : je lui ai pris son médaillon d'or, son talisman...

Chagrin jeta ses cartes :

— Où est ce stupide objet ? s'écria-t-il. Bon Dieu, cette superstition, j'engage un duel avec elle ! Où est-il ?

Il se retourna, découvrit la chaîne d'or avec la médaille suspendue à un clou au mur, la prit et se la mit autour du cou. La médaille frappée à l'effigie de Charles Quint reposait sur sa poitrine dénudée. Peter, Damms fixa longuement Chagrin, puis il dit en élevant la voix autant qu'il put :

— Dès maintenant vous êtes un homme mort, Chagrin ! Souvenez-vous de ma prédiction !

Chagrin eut un rire retentissant, mais au tréfonds de lui-même un sentiment étrange le tenaillait. « J'ai donc peur, pensa-t-il. Voyons, je n'ad mets pas ça ! » Il posa la main droite sur le médaillon, saisit de la gauche le jeu de cartes et regarda Faerber avec un sourire grimaçant :

— Allons, poursuivons le jeu, s'écria-t-il avec une gaieté convulsive. Le troisième homme avec nous ! Amiral ! Quelle carte ? Combien ? Faerber, l'amiral veut trois cartes, dit-il...

En effet, Chagrin joua pour lui et pour l'amiral Da Moya, dont le fantôme semblait assis entre eux.

Et l'amiral gagna dix jeux de suite jusqu'à l'instant où Chagrin, d'un coup de poing, éparpilla les cartes autour de la table en disant :

— Fini ! Je suis fatigué !

Sur un ton de capitulation.

Dans la nuit, trois canots abordèrent la *Nuestra Señora*. Pedro Dalanguès commandait lui-même le raid. Il avait amené de la côte encore six hommes de main, ce qui faisait douze hommes en tout, tous également persuadés d'avoir aussitôt la situation en main.

Leur malchance voulut que Chagrin ne pût justement trouver le sommeil, car il luttait contre son désir de raccrocher la médaille de l'amiral au clou, dans la cabine. Mais il se disait que Faerber ne lui épargnerait pas les sarcasmes et même que Damms mourant y prendrait plaisir.

Il serra les dents, éleva la médaille devant ses yeux et dit à haute voix :

— Amiral, avec moi, tu auras ton tour ! Dès demain, nous

remonterons les trésors, ensuite je m'occuperai de toi, je te le promets ! Tu rentreras dans un cercueil doré, accompagné de tous les honneurs, dans ta chère Espagne où tu seras enfin mis en terre ! Ça te va ? Mais alors, cesse de nous obséder !

Il retourna dans la cabine de Faerber, constata que Hans et Damms dormaient et décida d'aller voir ce que devenaient les femmes dans la tente de la plage arrière.

Au moment même où il montait les dernières marches de l'escalier, les têtes de Jésus-Maria et d'un autre bandit mexicain surgirent au ras du pont. Leurs canots heurtaient doucement la coque de la *Nuestra Señora*.

Chagrin n'hésita pas, n'appela pas, ne s'enquit de rien ; jamais il ne s'embarrassait de considérations inutiles. D'un geste, il eut son pistolet braqué sur les deux têtes qui, dans le clair de lune, étaient aussi visibles que des cibles de tir. Il appuya deux fois de suite sur le détonateur. Les têtes vacillèrent et disparurent silencieusement, car les intrus n'eurent pas le temps d'un cri. Puis Chagrin entendit un heurt contre du bois. Alors seulement des cris sauvages, des jurons répondirent à ses coups de feu.

— Essayez de monter ! rugit Chagrin en espagnol. Je tire plus vite que vous ne pouvez grimper !

Faerber bondit hors de la cabine et se jeta auprès de Chagrin sur la dernière marche de l'escalier.

— Que se passe-t-il ? demanda Faerber haletant.

— On monte à l'abordage ! (Chagrin attendait l'apparition d'une nouvelle tête :) Quelqu'un veut nous *avoir* !

— Qui donc ?

— Si je le savais ! Que diable, on doit nous observer depuis un long moment déjà ! Vous savez bien qu'il y a encore des pirates sur la côte de l'Amérique centrale.

— J'ai lu des récits...

— À présent vous les vivez ! Hans, un compromis. Nous voici tous deux dans la merde : trêve entre nous ! Un instant... (Il tira un autre coup de feu par-dessus bord en manière d'avertissement :) Bien. À présent, ils savent à quoi s'en tenir. Ils ont déjà encaissé deux coups en plein dans le crâne !

— Vous avez abattu deux hommes, Chagrin ? demanda Faerber d'une voix blanche.

— Mais oui ! Quiconque grimpe à bord nuitamment et en secret n'a certes pas l'intention de s'entretenir avec nous de la pluie et du beau temps. Hans, je vais vous remettre une arme si vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne vous en servirez pas contre moi.

— Vous l'avez, Chagrin.

Chagrin plongea une main dans sa poche et en retira une clé :

— Voici. Dans la cantine de zinc, sous mon lit ; courez chez les filles, à l'arrière. Vite ! je vous assure le feu de couverture.

Faerber s'élança et atteignit sans incident la tente du pont arrière. Il y trouva Ellen et Pascale ayant à la main de longs couteaux. Elles se tenaient à droite et à gauche de la porte et attirèrent brusquement Faerber à l'intérieur de la hutte.

— Il y a trois bateaux montés par plusieurs hommes, dit Ellen dans un souffle. Je crois que Chagrin a atteint deux d'entre eux.

— À la tête. Ils sont morts.

Faerber sortit la cantine en zinc de dessous le lit de camp, l'ouvrit et distribua à Ellen et à Pascale pistolets et fusils. Il prit lui-même l'arme à tir rapide qu'ils avaient achetée à Mexico.

— Pas de bêtises, Pascale, dit-il sur le ton de Chagrin, lorsque celui-ci lui avait fait la même recommandation. À présent, il faut de nouveau former une seule famille ! René prétend que ces pirates veulent nous capturer. Ce que cela signifie, vous le savez.

Il sortit en courant, se mit à couvert derrière le poste de pilotage et attendit.

Mais plus rien ne se produisit. On entendit seulement trois moteurs démarrer en hurlant, puis ils virent dans le clair de lune blême les trois canots s'éloigner sur la mer à toute vitesse en soulevant des vagues énormes.

Chagrin leur adressa encore deux coups de feu. Et s'il ne les atteignit pas, la déclaration de guerre fut pour Pedro Dalingués suffisamment claire. Il ramenait deux morts et savait enfin qu'il y avait deux questions à régler entre la côte du Yucatan et les bancs de Chinchorro : un trésor, dont la valeur était encore mystérieuse, et la vengeance due à deux amis.

Le combat serait impitoyable.

*

* *

La nuit était gâchée. Personne ne dormit. Même Peter Damms resta éveillé et se fit raconter les incidents de l'abordage. À l'aurore, Chagrin découvrit quatre bateaux mouillant autour de la *Nuestra Señora* ; ils semblaient monter la garde. Puis de la côte vinrent encore six bateaux, qui formèrent avec les bâtiments déjà ancrés un cercle autour d'eux ; mais celui-ci était assez éloigné pour que l'on ne pût les atteindre, même avec des armes à longue distance. D'ailleurs, il était inutile, à présent, de chercher à forcer ce blocus « en catastrophe », la machine du navire maintenue à une allure de pointe.

— Je vous garantis qu'ils sont armés jusqu'aux dents, disait Chagrin, ils ont même des mitrailleuses. Et s'ils n'attaquent plus, ce

sera pour éviter de nouvelles pertes. Ils ont le temps, aussi patientent-ils.

— Nous aussi !

Faerber jaugeait les bateaux à l'aide de sa longue-vue. Au moins cinquante hommes les surveillaient à présent. Pedro Dalinguès avait mobilisé de nombreux pêcheurs en leur promettant plus de pesos qu'ils ne pouvaient en gagner en six mois. Alléché par un tel salaire, on ne pose pas de questions quand le patron vous dit : « Là-bas, il y a des étrangers dont il faut confisquer le bateau, mais sans violence, si possible ! Maintenons seulement ce bâtiment à la même place... le reste viendra tout seul. »

Les pensées de Chagrin étaient à peu près du même ordre. Il regarda Faerber d'un air incrédule lorsque celui-ci lui dit :

— Nous avons aussi le temps !

— Croyez-vous ? lança-t-il soulagé. Abstraction faite de ce que le transport de Peter jusqu'à la côte est devenu parfaitement illusoire et que vous ne pouvez plus mettre sa mort naturelle à mon compte... pour combien de temps avons-nous de vivres à bord ?

— Pour quatre mois, dit Ellen.

— Et de l'eau potable ?

— Pour deux mois.

— C'est grandiose, mais savez-vous comme huit semaines passent rapidement ? Ensuite commencera l'enfer !

— En huit semaines, que de choses peuvent arriver, René, dit Faerber.

Il observa de nouveau à la longue-vue les navires à l'horizon et constata la présence de quatre mitrailleuses sur leurs affûts :

— Ils disposent de modèles récents !

Chagrin frappa ses poings l'un contre l'autre :

— Foncez au travers, Faerber ! Mais fût-ce à pleins gaz, vous n'y parviendrez pas. Ils trouseront votre coque sous la ligne de flottaison et vous aurez ensuite affaire aux requins !

— Je demanderai du secours sur ondes courtes !

— Étonnant si vous obteniez un résultat sous ces latitudes !

— Alors, nous ferons de la fumée, afin d'alerter les habitants de la côte.

— Nous ne serons vus que des misérables pêcheurs de la côte ! Or, ceux-ci nous surveillent actuellement ; quelque forban leur aura fait luire des pesos sous le nez et déjà toute la bande de pauvres diables en veut à notre peau. Non, Hans, tout ça, c'est du vent !

— Mais il faut faire quelque chose, Chagrin !

— Je le crois aussi. Nous continuerons à plonger et à remonter nos milliards à bord.

— Pour les autres, quoi ?

— Aussi. Avec autant d'or, on peut s'entendre. Chez les bandits, il en va comme dans le grand monde des affaires ; plus on est riche, plus la camaraderie fonctionne sans accroc... Et s'il n'en est rien... je veux au moins, avant de plier bagage, me baigner dans un monceau d'or. Oui, me baigner, Hans, tout nu dans un flot de pièces d'or. Je m'accorde cette perversion ! (Il fit signe à Ellen et à Pascale d'approcher et, le bras étendu, désigna la mer :) Ce qui repose au fond aura raison de nous quoi que nous fassions ! Peter voit juste quant à cela, la malédiction de l'amiral Da Moya nous a frappés en plein, au flanc. Mais nous saurons vivre avec cette malédiction tant que ce sera possible !

En cette même heure matinale, Pedro Dalinguès avait lui aussi pris une grande résolution. Après la mort rapide du joyeux Jésus-Maria et du pêcheur Miguel, il avait retourné en tous sens l'idée qui consistait à mettre le grand patron Amerigo Santilla dans le coup, car il avait des canots rapides et saurait répliquer à l'insolence de ces étrangers.

Puis, Pedro pensa à son propre gain, qu'il aurait à partager avec Santilla, et il se dit : « Mieux vaut progresser lentement et tout encaisser moi-même, qu'une prompte solution qui ne me laisserait que la moitié du magot ! »

— Il leur faudra bien aborder à la côte un de ces jours, confiait-il à ses amis. Que ce soit dans un mois ou dans quatre ! Il leur faudra de l'eau ! D'ailleurs, un état de siège qui se prolonge use les nerfs, sans compter qu'ils ont deux femmes à bord, c'est-à-dire deux furies ! Qui supportera longtemps une telle épreuve ? Ils capituleront un jour !

— Et s'ils forcent le blocus ? demanda le prudent Paulus.

— Avec nos quatre mitrailleuses ?

— Et s'ils demandent du secours par radio ?

— Impossible. (Pedro eut un sourire narquois.) Domingo est à l'écoute. Dès qu'ils émettront, il déclenchera le brouillage, on n'entendra plus que des murmures et des sifflements. Mes amis, Pedro Dalinguès n'est pas idiot !

Aussi le drame qui se déroula au large des côtes du Yucatan resta-t-il ignoré du public.

À 10 heures du matin, Chagrin et Ellen se firent descendre au fond dans la grande cage-refuge. Faerber manœuvrait les cabestans, Pascale se tenait devant le poste émetteur. Les fidèles requins étaient revenus et dansaient une ronde autour de la cage d'acier, à la manière de deux chiens fêtant leur maître après une longue absence. Ils fusaient contre la cage, lui lançaient des coups de queue et heurtaient leurs gueules au treillis métallique.

— Ces brutes manifestent vraiment leur joie, remarqua Chagrin irrité, nous devrions prendre modèle sur eux pour la persévérance.

M'entendez-vous, Hans ?

— J'entends, mais les requins n'ont pas besoin d'eau douce. Votre cage descend-elle à l'endroit désiré, Chagrin ?

— Avec une précision exemplaire, tout contre l'orifice d'entrée.

— Vous laisserez Ellen dans la cage, n'est-ce pas ?

— Non, je l'emmène avec moi à l'intérieur de l'épave.

— Chien ! cria Faerber. (Le panier se balançait tout juste au-dessus de l'ouverture pratiquée dans le pont du *Zephyrus*.) Je vais vous remonter !

— Réfléchissez, Hans ! répondit Chagrin froidement, rien ne m'empêche d'ouvrir la porte et de pousser Ellen dehors !

— Alors, je vous laisserai au fond !

— Je vous en prie ! Mais j'ai quelque chance de remonter sans difficulté ! Les requins seront fort occupés par Ellen et m'ignoreront. Hans, ne faites donc pas de bêtises. Descendez-nous encore d'un mètre, nous serons à pied d'œuvre ! Ellen est une fille courageuse !

La cage se posa au fond. Chagrin ouvrit la porte, sortit, attira la cage et la plaça au-dessus de l'ouverture béant dans le pont, puis il fit signe à Ellen.

Celle-ci se laissa glisser vers le bas et eut un frémissement. Dans la vive clarté des projecteurs attachés sur leurs poitrines, elle apercevait pour la première fois la salle pleine de squelettes. Elle nagea, franchit la porte défoncée, s'arrêta dans la grande antichambre et attendit. Chagrin la suivit rapidement.

— Vous vous comportez déjà comme si vous étiez chez vous ! lui dit-il. À présent, il faut descendre cet escalier, là-bas, et nous trouverons le passage. Là, vous vous arrêterez pour m'attendre. Je prendrai les coffres à l'arrière et je vous les passerai. C'est-à-dire que nous retirerons les pièces et les lingots que nous mettrons dans des sacs. Les coffres sont trop lourds pour nous. Ce sera bien le transport de métal précieux le plus invraisemblable... une chaîne sans fin de millions...

— J'irai avec vous, dit Ellen qui se mit à descendre le large escalier à la nage.

Chagrin la rattrapa et la retint par son appareil respiratoire :

— Je vous l'interdis ! Un choc entre ces parois et nous sommes morts ! s'écria-t-il.

— Si vous ne commettez pas d'imprudence, pourquoi serais-je plus maladroite que vous ? Ce n'est pas logique !

— Mais il faut travailler à *un millimètre près*, Ellen, vous représentez mon assurance sur la vie et non pas le « risque » que je puis courir !

— Je veux voir l'amiral Da Moya !

— Un squelette comme tous ceux que vous venez de voir, pas davantage !

— Tout de même ! (Elle restait plantée au seuil de l'obscur passage :) Entrez seulement, Chagrin... si je vous suis à quelque distance, vous n'aurez aucune possibilité de me ramener en arrière, ces parois pourries...

— Sacrée folle !

Chagrin éclaira l'intérieur du passage au bout duquel on apercevait, comme estompée, la merveilleuse cage d'escalier Renaissance : la montée vers les milliards.

— Venez, dit Chagrin d'une voix enrouée, mais si le poisson venimeux vous pique aussi... je ne pourrai l'en empêcher car il m'a aussi attaqué. C'est le chien de garde de l'amiral.

Il avança à la nage dans l'étroit couloir, Ellen le suivait... élégant poisson gainé de caoutchouc jaune, marqué sur ses flancs de bandes bleues.

Dix minutes plus tard, ils se tenaient devant le squelette de l'amiral Da Moya. Le projecteur d'Ellen l'enveloppait d'un flot de clarté aveuglante. Derrière elle, Chagrin tournait constamment sur lui-même afin d'écarter le poisson venimeux qui heureusement était sensible à la lumière.

Lentement, Ellen nagea vers le squelette assis et se pencha pour examiner son crâne. Ses orbites étaient dirigées vers le haut, selon la position de la tête lorsque le navire avait sombré, c'est-à-dire appuyée au dossier de la banquette.

— René ! dit Ellen angoissée.

Chagrin tenait le poisson, à l'allure de météore, dans le pinceau lumineux de son projecteur. Son corps blême en fer de lance fusait en un va-et-vient constant, à la recherche de l'ombre protectrice. Mais Chagrin ne lui accorda pas la chance de s'échapper.

— Clouez votre bec, Ellen ! siffla Chagrin d'une voix tremblante. Je l'ai ! J'ai la sale bête ! Elle ne m'échappera pas !

Il arracha de sa gaine un long couteau à double tranchant et nagea avec précaution vers le poisson blanc. Ses deux projecteurs, l'un attaché à son front, l'autre sur sa poitrine, noyaient le poisson, sans cesse en mouvement, dans une clarté éblouissante. Chagrin le chassa vers un recoin de la cabine :

— Viens ! lui dit-il, tu es fichu ! Vois donc ce que je fais de toi !

Tel l'éclair, il frappa, mais tout aussi rapidement le poisson s'enfuit. Chagrin s'y attendait et comme le poisson revenait sur lui et allait le dépasser, il lui ouvrit le ventre de la pointe aiguë de son couteau de plongée. Il n'en sortit pas de sang, mais un liquide trouble, laiteux, et des nœuds d'entrailles. Le poisson eut quelques soubresauts, envoya de grands coups de queue et tenta une attaque désespérée. Mais Chagrin lui piqua son couteau dans la tête. Ce fut la fin. Le poisson

s'abattit sur le plancher et mourut.

— Hourra ! rugit Chagrin en levant les bras. Hans, m'entendez-vous ? Je l'ai eu ! Ce maudit poisson ! Le chien de garde de l'amiral ! Il est mort à mes pieds !

— Remontez-le, René, répondit Faerber du pont, je voudrais le disséquer.

— Entendu.

Chagrin se tourna vers Ellen. Assise auprès de l'amiral sur son banc, elle avait assisté au duel. Chagrin haussa les épaules ; c'était, même pour un homme de sa trempe, un spectacle atterrante.

— Ce serait une photo à ne pas manquer, Ellen, dit-il d'une voix rude, on pourrait l'intituler « Quatre cent trente-deux ans de différence d'âge »... À présent, allons chercher cet or !

— Nous emmènerons l'amiral, dit Ellen, videz seulement un coffre... je le porterai moi-même là-haut !

Ils travaillèrent une heure, firent la navette à la nage et chargèrent les bennes de transport de pièces d'or espagnoles et de bijoux mayas. Puis ils déposèrent le squelette de l'amiral dans un coffre vide et retournèrent à la nage, avec lui, jusqu'à la cage protectrice.

— Remontez tout ! lança Chagrin à Faerber. Que Pascale hisse le drapeau ! Son Excellence Da Moya monte à bord !

La cage s'arracha du fond. En même temps qu'elle montait les bennes de transbordement. Aux pieds de Chagrin et d'Ellen se trouvait un coffre vidé de son or et contenant les restes de l'amiral. Entre ses ossements, ils avaient couché le poisson au ventre ouvert... son fidèle chien de garde.

— On ne devrait jamais emmener les femmes dans de telles expéditions, gronda Chagrin lorsqu'ils se trouvèrent en surface. Vos émotions sentimentales, Ellen, ont failli nous coûter la vie. Pourquoi cet amiral à bord ? Je l'aurais remonté en dernier.

— Aucun d'entre nous n'est superstitieux... dit Ellen.

Ils firent surface, s'arrachèrent leurs tubas de la bouche.

Quelques profondes aspirations, de l'air pur, exquis, le sentiment merveilleux de se retrouver sous le soleil.

— ... mais je crois que nous nous sentons tous rassurés par le fait que, après quatre cent trente-deux ans, l'amiral Da Moya se retrouve parmi les humains...

— Vous êtes une femme merveilleuse, répondit Chagrin en ôtant son masque de plongée. Vous avez je ne sais quoi qui force l'admiration !

Il le pensait vraiment.

Lentement la cage remonta à bord en se balançant mollement. L'amiral retrouvait un navire.

Pour la première fois de leur vie, ils voyaient autant d'or accumulé devant eux. Chagrin avait rassemblé en un seul monceau éblouissant tout ce qu'ils avaient retiré jusqu'à présent de l'épave du *Zephyrus*... Pièces de monnaie, lingots, bijoux, pierres précieuses... une petite montagne rutilante, réfractant au soleil toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Chagrin s'était assis devant, les jambes écartées, il semblait vouloir étreindre entre elles ces millions tant convoités déjà entassés sur le pont ! Les yeux brillants, il enfonça ses mains dans cet or. On voyait qu'il éprouvait un plaisir physique à son contact.

— Réveillez-vous, Chagrin, dit Faerber. Vous reprendrez plus tard vos plaisirs pervers, mais à présent, nous allons examiner le poisson venimeux et peut-être trouverons-nous le moyen de sauver Peter.

— Mais je pense qu'il va guérir ! lança Chagrin, fouillant toujours des deux mains dans le tas d'or.

— Il allait mieux. Mais cette brusque amélioration peut être un signal d'alarme. Depuis dix minutes, il y a de nouveau des instants où ses poumons sont paralysés. Nous avons, à présent, la preuve que ce poisson possède un venin neurotoxique.

— Puisque vous le savez, pourquoi ne faites-vous rien ? lança Chagrin indifférent.

— Ne savez-vous pas que je n'ai rien de ce qu'il faudrait pour le sauver dans la pharmacie du bord ?

— Suis-je le médecin, ou est-ce vous ? Qui donc a le devoir de se munir du nécessaire avant un voyage afin d'éviter les catastrophes possibles ? Si, étant boulanger, j'achetais du ciment au lieu de farine, ce ne serait pas la faute des autres !

Faerber haussa les épaules, résigné, et fit signe à Ellen qui, débarrassée de sa combinaison de plongée, s'était étendue, épuisée, sur une chaise longue à l'abri du vélum. La tête rejetée en arrière, elle respirait profondément.

Pascale se trouvait de nouveau dans l'entrepont et se tenait assise auprès de Peter Damms dont le visage reprenait une teinte blafarde. Il respirait par à-coups, mais il était parfaitement conscient et semblait connaître sa destinée. Ses yeux, fixés sur Pascale, disaient sa volonté de la rassurer. Il réfléchissait avec une clarté absolue ; c'était cela qui était effrayant dans son état.

« Quand ça commencera, pensait-il, lorsque viendront les crises de paralysie prolongée et que je me mettrai à lutter pour respirer, tandis que tout mon corps sera agité de crampes convulsives, alors il faudra que Pascale s'éloigne. Je ne veux pas qu'elle assiste à cette triste mort. Hans sera-t-il assez pitoyable pour adoucir mes derniers instants ? Il a assez de morphine pour cela, je le sais. Il ne me laissera tout de même

pas étouffer dans les souffrances... »

Il essaya de sourire. Pascale s'empara de ses mains pâles et flasques, les baisa et y enfouit son visage.

— Tout va s'arranger, chéri, dit-elle à voix basse, puisque le pire est passé...

Il voulut répondre d'un signe de tête, mais il était paralysé jusqu'à la nuque. Il lui répondit donc d'un regard. « Elle le croit vraiment, pensa-il, satisfait. Petite diablesse rousse... Pascale... qui eût cru que tu avais le cœur si tendre ? Je t'aime même à l'encontre de toute raison... mais l'amour s'est-il jamais soucié de la raison ? »

Faerber et Ellen sortirent le poisson venimeux d'entre les ossements de l'amiral Da Moya. Ils employèrent pour cela deux pincettes et déposèrent le poisson dans une coupe de verre. À présent, à la lumière du jour, au soleil, le poisson paraissait se désagréger en une sorte de bouillie infâme, à croire que la lumière était pour lui comme un acide destructeur. La nuit éternelle avait été son domaine. Son aiguillon, d'une finesse extrême, et sa glande à venin étaient facilement discernables. Faerber les détacha avec une pince et les déposa dans un bocal. Chagrin les rejoignit. Il avait entouré sa poitrine nue d'une grosse chaîne d'énormes cabochons d'émeraude : collier royal des Mayas.

— Alors ? demanda-t-il. Avez-vous les moyens de l'analyser ?

— Non, il nous faut aller immédiatement sur le continent afin de faire examiner ce venin.

— Et comment ? (Chagrin désigna la mer :) Nos chiens de garde sont à l'affût. Dix bateaux. Notre chance ne réside plus que dans la possibilité d'être vus par des avions ou d'autres navires ou encore dans celle de foncer vers le large en contournant les bancs de Chinchorro. Les bandits ne songent sans doute pas à cette éventualité, ils se contentent de verrouiller les abords de la côte, mais avant que nous mettions les gaz je remonterai encore quelques milliards du fond ! Cela en vaut la peine...

— Il existe une autre possibilité, Chagrin. (Faerber posa le couvercle du bocal contenant l'aiguillon mortel :) Pascale, Peter et moi-même en avons discuté et Ellen est d'accord : nous renonçons tous à notre part du butin, nous l'offrons aux gangsters, là-bas, s'ils nous laissent rejoindre la côte afin de sauver Peter !

Chagrin eut un rire féroce. Il jouait avec sa chaîne d'émeraudes, les jambes écartées, plein de défi, solidement planté en face de Faerber.

« Un monceau d'énergie vulgaire, pensa Faerber. Je sais d'avance ce qu'il va dire. »

— Je ne renonce pas à ma part ! lança Chagrin d'une voix claironnante. En aucun cas. Je lutterai pour ce trésor avec toutes les ruses imaginables... et j'aurai le dessus, je vous le promets ! Il est déjà

trop tard pour Peter... Faerber, n'agissez pas comme un rêveur, reconnaissez que j'ai raison ! Comment un médecin peut-il se montrer aussi peu réaliste ! Toute grande œuvre exige ses victimes... Ce fut la destinée de Peter Damms d'être du nombre de ceux qui succombent au combat. Je lui élèverai par la suite une chapelle dorée et il aura aussi un cercueil d'or ! Nous avons assez d'argent pour cela, mais il serait idiot de tout gâcher, de tout lâcher pour amener un mort sur le continent !

— Peter vit encore ! cria Faerber, les poings serrés.

— Pour moi il est déjà mort ! dit Chagrin, nullement ému. Les heures qui viennent nous feront connaître qui, d'entre nous, a su penser raisonnablement.

Les heures suivantes ne furent que cruels tourments.

Faerber tenta tout, une dernière fois, pour empêcher la mort de Peter. Il lui injecta encore 40 ml de sérum antivenimeux, il installa une nouvelle perfusion, cherchant désespérément à sauver son ami.

Peter Damms le regardait avec reconnaissance et on le voyait remuer les lèvres, mais il ne pouvait plus parler. Il assistait, en pleine conscience, à la lutte engagée dans l'espoir de le sauver, mais reconnaissait l'impuissance des moyens employés contre ce mal inconnu, le poison qui lentement l'arrachait à la vie. À nouveau, il s'exprimait par le regard et Faerber le comprenait :

— Fais sortir Pascale, je t'en prie, disaient ses yeux, reste seul auprès de moi... cette mort est une affaire d'amis. Fais-le comprendre à Pascale... Je t'en prie...

Faerber contrôla le fonctionnement du goutte-à-goutte, puis il entoura d'un bras les épaules de Pascale et la poussa doucement hors de la cabine. Elle résista d'abord, s'arc-bouta, puis brusquement renonça et se laissa conduire sur le pont. Sa tête tomba contre la poitrine de Faerber et elle pleura sans contrainte. Il dut la retenir pour qu'elle ne lui glisse pas des bras.

— Combien de temps encore ? demanda-t-elle un peu calmée.

— Je l'ignore, Pascale, une heure ou deux... cinq heures... un jour.

— Si vite ?

Elle le dévisageait, ses mains enfoncées dans sa longue chevelure rousse comme si elle s'y cramponnait.

— Le moment propice est passé...

— Hier...

— Peut-être une chance infime, mais une chance seulement, pas davantage. Peter aurait sans doute résisté jusqu'au premier hôpital... mais le poison circule dans son corps et paralyse les centres nerveux.

— Pourtant hier... (Pascale regardait Faerber fixement, les paupières agitées d'un frémissement...). Si, hier, nous avions...

— Peut-être.

— Alors, Chagrin l'a tué, n'est-ce pas ?

— Oui ! (Faerber hocha la tête lentement.) Chagrin aura la mort de Peter sur la conscience, mais, en fait, il n'a pas de conscience.

Peter Damms résista jusqu'au soir. Il ne perdit pas connaissance, mais sa respiration devint de plus en plus pénible. Ses yeux s'exorbitaient... Il étouffait, il vivait, lucide, chaque minute de cette mort atroce.

Sur le pont, Pascale avait fondu sur Chagrin à l'improviste, comme une panthère. Elle enfonça ses ongles dans la chair de son cou. Tandis que Chagrin tombait sur les planches, Pascale le mordait au visage, ivre de vengeance. Elle ne le lâcha que lorsqu'il lui envoya quelques rudes coups de poing.

— Maudite garce ! haleta-t-il. Il en faut plus que ça pour avoir ma peau, souviens-t'en.

Il la traîna sur le pont par les cheveux et la jeta sur le tas d'or, puis, des deux mains, il ensevelit sous les pièces et les lingots son corps palpitant. Lorsque sa tête seule dépassa encore le monceau éblouissant, il s'écarta d'un pas et son rire cruel retentit :

— Allons, comment te sens-tu, ainsi couchée sur des millions ? Quelle impression ? Et tu veux échanger ça contre un homme ?

— Il est devenu totalement fou, dit Faerber qui avait tout vu du hublot de sa cabine.

Il ne pouvait pas venir en aide à Pascale. Peter Damms avait plus encore besoin de lui. Ellen, assise à son chevet, épongeait les sueurs froides qui inondaient son front.

— L'or a déshumanisé Chagrin... poursuivit Faerber. Mon Dieu, comme tout se répète ! Il en fut ainsi déjà, il y a quatre cent cinquante ans, lorsque les conquérants espagnols détruisirent les royaumes des Aztèques, des Mayas, des Incas et que des milliers d'individus moururent à cause de leur or. (Il se retourna et regarda longuement Ellen :) C'est à croire que le vieux Drexius s'en est douté ajouta-t-il ; combien d'années a-t-il gardé le fameux « plan » du naufrage derrière cette image ! Et s'il me l'a légué, finalement, sa pensée dut être celle-ci : Faerber est un homme d'aujourd'hui, l'or ne le *possédera* pas, il ne sera pas esclave des millions. Ellen... que sommes-nous devenus ? C'est à vomir...

Chagrin descendit du pont, le cou ensanglanté par les ongles de Pascale qui l'avaient griffé profondément. Il portait aussi de cruelles morsures au visage.

— Badigeonnez-moi de teinture d'iode, Hans, dit-il tranquillement. Le mieux serait encore une piqûre antitétanique. Cette charogne rouge a les dents empoisonnées comme un chat errant ! (Il jeta un regard à Damms et à Ellen :) Stupidités médocastres ! dit-il brutalement. Pourquoi ces perfusions, ces injections, ces piqûres... et je ne sais quoi

encore quand tout est foutu ! Pourquoi tourmentez-vous encore Peter ! Prenez le nécessaire dans votre réserve de morphine, et fini !

— Sortez, Chagrin, dit Faerber à voix basse. Au nom du Ciel, disparaissez ou notre convention de ne plus nous entre-dévorer est également foutue ! J'ai mon fusil sous la main...

Chagrin resta interdit, jeta à Faerber un bref regard, comprit que parler davantage eût été vain et remonta lourdement sur le pont. Il arrivait au bon moment. Du cercle des dix bateaux cernant la *Nuestra Señora* s'était détaché un canot à moteur qui avançait vers elle en pétaradant. Chagrin distinguait nettement la mitrailleuse installée à l'avant. Un métis – c'était Paulus – couché derrière, se tenait prêt à tirer. Debout, près de lui, Pedro Dalinguès agitait un foulard blanc. À une courte distance, le canot s'immobilisa et Pedro mit ses mains en porte-voix :

— M'entendez-vous ? cria-t-il en espagnol.

— Oui ! répondit Chagrin. Mais je ne parle pas espagnol, parlez-vous français ?

— Un peu.

— Ça suffit ! (Chagrin eut un rire rauque :) Alors, vos propositions ?

— Un sauf-conduit contre cinquante pour cent de participation !

— Pas un peso, canaille !

— Nous avons le temps, monsieur ; nous attendrons longtemps pendant que vous vous dessécherez sur la mer !

— Vous serez perdants à ce petit jeu, je parierais volontiers contre vous !

— Parions ! (Pedro leva le poing :) Voici ce qui vous attend !

Il fit signe à Paulus. La mitrailleuse entra en action, crépitante. Chagrin se jeta à plat ventre, la salve passa au-dessus de lui et frappa le haut du poste de pilotage, puis le canot fit demi-tour, rapide, et rejoignit les autres bateaux. Dix chiens de garde qui n'hésiteraient pas à mordre, si la *Nuestra Señora* bougeait un tant soit peu.

Chagrin rampa jusqu'à l'escalier et s'y laissa rouler.

— Comprenez-vous enfin quelle est notre situation ? hurla-t-il à l'adresse de Faerber lorsqu'il pénétra en trébuchant dans la cabine. Ils disent cinquante pour cent et pensent cent ! Ils promettent un sauf-conduit et nous saborderont à la côte et vous croyez encore que vous pourriez leur acheter la vie de votre ami ? (Il s'assit, les jambes étendues :) Une seule chose me rassure dans ce panier de crabes : vous ne pourrez plus me mettre sur le dos la mort de Peter !

— Nous en parlerons plus tard, Chagrin, dit Faerber d'une voix étranglée.

— S'il y a jamais un *plus tard*. Que diable, il nous faudra trouver le moyen de nous sortir d'ici. Je ne fais pas cadeau de quatre milliards et demi ! Vous le feriez, n'est-ce pas, Hans ?

— Oui.

— On ne peut pas permettre ça. (Chagrin haussa les épaules.) Tout être humain est fou à sa manière. Il faut seulement nous entendre pour monter la garde jour et nuit. Je ne crois pas à leur blague d'une longue attente...

Le soir venu, ils brûlèrent pour la première fois du bois humide, dégageant une colonne de fumée épaisse, qui monta dans le ciel. On l'apercevait sûrement de loin... si tant est que, dans ces parages, il y eût jamais des navires s'intéressant à ce que, en dehors d'eux, vogue sur la mer.

*

* *

Peter Damms mourut dans la nuit.

Hans Faerber avait, une fois de plus, tout tenté pour le sauver avec les médicaments dont il disposait. Il savait qu'il soutenait une lutte sans espoir, mais il ne voulut pas renoncer à Peter sans combattre. À l'encontre de toute raison, il essaya de retarder la paralysie des poumons. Il alla même jusqu'à introduire entre les dents de son ami le tube du réservoir d'oxygène d'un appareil de plongée, tout en pratiquant sur Damms la respiration artificielle afin de faire pénétrer cet air dans ses poumons. Une fois encore, il lui administra une série d'injections, puis il resta assis, seul, à son chevet, la main de Peter dans la sienne, son regard plongeant dans ses yeux grands ouverts.

Damms avait toute sa connaissance. Il entendait tout, mais sa paralysie était telle qu'il ne pouvait ni bouger ni articuler un son. Dans la cabine contiguë, Pascale restait étendue sur la couchette, le visage enfoui dans les couvertures, pleurant comme un chiot. Ellen, assise à côté d'elle, la maintenait sans cesse sur ce lit chaque fois qu'elle faisait mine de s'élancer pour rejoindre Damms. Chagrin montait la garde assis sur le toit du poste de pilotage. Il observait les dix bateaux se balançant sur la mer comme de minuscules vers luisants.

— Peter, dit Faerber d'une voix contenue – il avait de la peine à parler comme s'il était lui-même paralysé –, Peter, me comprends-tu ?

Damms remua les paupières. « Oui, parle, Hans, je sais ce que tu veux me dire. Ôte donc ces appareils de perfusion et les tubes de caoutchouc, mets enfin ces seringues de côté... J'ai toujours eu peur de la mort. À présent que je l'envisage les yeux ouverts, tout est si simple, si parfaitement naturel.

— Je ne peux plus rien pour toi, dit Faerber lentement. Je dois te le dire, Peter, mais je te promets que ta mère et ta petite sœur recevront ta part du trésor. Peter...

Il se pencha vers son ami et caressa son visage pâle. Soudain, il éclata en sanglots sans plus tenter de contenir ses larmes :

— Nous avons eu une bonne amitié...

Peter Damms ferma les yeux. C'était l'adieu. À présent, il s'habituaît à l'obscurité. Le manque d'air devenait effroyable, mais il ne pouvait crier ; il n'était plus qu'une enveloppe raidie dans laquelle un cœur battait encore irrégulièrement, tandis qu'une conscience réfléchissait avec une acuité terrible.

Faerber retira les tubes des veines du mourant, emplit une seringue de morphine et d'une main calme accomplit ce dernier grand devoir envers son ami.

Puis il reprit les mains de Peter dans les siennes et attendit que Damms eût glissé peu à peu hors du monde. Soudain, son cœur s'arrêta de battre, son visage se creusa encore, ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites, le martyre de l'étouffement était fini.

Faerber remonta la couverture sur le visage de Damms et s'en fut dans l'autre cabine. Ellen, sans un mot, le regarda. Il lui adressa un signe de tête et s'assit auprès de Pascale.

Elle se redressa brusquement et se cramponna aux épaules de Faerber. Son apparition soudaine évitait toute question :

— Puis-je... puis-je le voir ? demanda-t-elle, frémissante.

— Il est mort tout à fait paisiblement, dit Faerber. Tu peux, oui...

Il retint Ellen qui voulait accompagner Pascale et attendit que la porte soit refermée.

— Maintenant Ellen, précisément en cet instant, il nous faut penser à nous-mêmes et non plus à Peter. Ellen, la mort de Peter change entièrement la situation sur ce navire. La désertion de Pascale à l'égard de Chagrin est devenue sans objet. Au premier moment de deuil succédera la réflexion. Après tout, il y va de quelques dizaines de millions ! Chagrin ne manquera pas d'expliquer clairement à Pascale dans quel camp il convient qu'elle se place. Dès maintenant, une menace de mort pèse sur nous, le comprends-tu ?

— Il nous faut regagner la côte, Hans, aussi rapidement que possible !

— Ce n'est possible que si nous renonçons à tout !

— Je hais cet or, là, au fond de la mer !

— Pour atteindre la côte, il nous faudra neutraliser Chagrin et Pascale.

Faerber tendit l'oreille. À travers la paroi de planches, il entendit les pleurs bruyants de Pascale.

— Peut-être le plan de Chagrin consiste-t-il à foncer vers la haute mer, ce qui serait le meilleur moyen de sauver tout de même quelque chose !

Ellen le considérait d'un regard pénétrant :

— Toi aussi, tu ne peux plus t'arracher de ce trésor, dit-elle enfin tout bas. Mon Dieu ! Hans, cet or t'a aussi entièrement

métamorphosé...

— Peut-être. (Faerber se leva vivement.) Je te l'ai dit, la mort de Peter crée une situation toute nouvelle...

Il sortit rapidement sur le pont. Horrifiée, Ellen le suivit du regard.

Chagrin était toujours juché sur le poste de pilotage. De temps à autre, il balayait la mer de son puissant projecteur et éclairait la chaîne de bateaux des bandits mexicains. Lorsque le pinceau lumineux tirait de l'obscurité l'un des bateaux pirates, les hommes de l'équipage se levaient et adressaient des deux bras des signaux à la *Nuestra Señora*.

— Ils travaillent en trois équipes, expliqua Chagrin sarcastique. Quelques-uns des bateaux sont constamment en route, avec des vivres et la « relève » des équipages. Sage tactique. Ils évitent des pertes en laissant l'ennemi cuire dans son jus. (Il aspira une bouffée de fumée de sa cigarette et éteignit son projecteur.) Que fait Peter ?

— Il vient de passer.

Chagrin eut un bref hochement de tête et jeta sa cigarette par-dessus le bastingage.

— Vous conviendrez que nous ne pouvons garder Peter à bord pour l'enterrer ensuite, avec tous les honneurs là-bas, sur la côte ? Bien qu'il n'ait jamais aimé la mer, nous devons immerger son corps.

— C'est pourquoi il faut que je vous parle, Chagrin.

Faerber s'assit auprès de lui sur le poste de pilotage. La hampe dépouillée du drapeau se dressait entre eux dans le ciel nocturne. Faerber appuya sa tête contre elle. À présent, après avoir souffert la mort terrible de Peter, il se sentait envahi par une grande lassitude.

— Donnez-moi une cigarette, René, dit-il.

Chagrin en alluma une et la mit entre les lèvres de Faerber.

— Moi aussi j'ai eu un ami, dit-il. Nous plongeons en mer Rouge pour le compte d'une firme française. Nous étions deux copains comme on en rêve... Il s'appelait Julien. À deux mètres de moi, il a été déchiqueté par un requin et je n'ai pu me porter à son secours. Savez-vous ce que l'on éprouve alors ? Lorsqu'on voit, impuissant, arracher de gros morceaux de chair du corps de son meilleur ami ? Pendant six mois je n'ai plus plongé, j'étais fini... mais on surmonte ça, Hans...

— Nous déposerons le corps de Peter dans l'épave, reprit Faerber à mi-voix. Inutile de discuter : dans l'épave, sur le banc même de l'amiral Da Moya.

— C'est donc ça le romantisme allemand ? Mais il en sera comme vous voudrez. Quand descendrons-nous Peter au fond ?

— Tôt, demain matin.

— Nous pourrons seuls nous en acquitter, vous et moi.

— Évidemment.

— C'est précisément ce que je veux éviter : nous deux sous l'eau,

Ellen et Pascale sur le pont !

— Vous avez peur, Chagrin ? demanda Hans moqueur.

— Diable oui ! Pascale est une démente. Vous en avez eu la preuve aujourd'hui : elle m'a assailli traîtreusement dans le dos ! Si elle se montre plus rusée qu'Ellen, pendant que nous ensevelirons Peter selon les exigences du romantisme germanique, nous serons tous livrés à l'ennemi !

— Qu'en retirerait Pascale ? Réfléchissez donc avec logique, Chagrin !

— De la logique ? Lorsqu'une femme crève du désir de se venger, où peut être la logique ?

Chagrin ralluma le projecteur et promena son halo lumineux sur la mer où il éclaira l'un après l'autre les dix bateaux de surveillance.

— Et ceux-là ? poursuivit-il. Ils verront à l'instant même notre descente au fond. Nous ne saurions remonter aussi rapidement qu'ils aborderont ici ! Quelle chierie, Hans ! Il faut un homme sur le pont, ça suffit, pour ces voyous. Mais deux femmes seules...

— Nous avons déjà pris tant de risques que nous oserons encore cette aventure ! dit Faerber d'un ton ferme.

Il regardait Chagrin à la dérobée. Le Français au visage anguleux regardait au loin, dans la nuit. Son profil d'oiseau de proie se découpait sur le ciel étoilé.

— Chagrin, vous baissez, dit Faerber provocant, votre courage diminue, tandis que grandit la fortune que nous retirons de la mer. Lorsque nous aurons quatre millions et demi, vous ne serez plus qu'une chiffre...

Chagrin eut un sourire épanoui. Il éteignit de nouveau le projecteur et s'étira :

— Faites l'économie de ces piquûres d'épingle, Hans, dit-il. Naturellement, on devient plus prudent lorsqu'on a quelque chose à perdre. Mais jamais un Chagrin ne s'est montré lâche. Bon, nous descendrons Peter dans l'épave. Quand ?

— À l'aube.

— L'heure des exécutions capitales.

— Fermez votre gueule ! (Faerber se laissa glisser du toit du poste de pilotage :) Je prends mon tour de garde. Dormez donc, Chagrin. Demain, la journée sera rude.

Chagrin glissa sur l'autre côté du toit et s'en fut en se dandinant vers son refuge aux parois de bambous. Faerber se rendit à l'avant, s'assit sur le treuil de l'ancre et enfouit son visage dans ses mains.

Il était désespéré. Sans cesse, il se posait cette question : pouvait-on arracher Peter à la mort ? Ai-je bien fait tout ce qui était possible pour le sauver ? Aurait-on pu le sauver si nous avions regagné la côte ? En ce cas, il aurait fallu tuer Chagrin... il n'y avait pas moyen d'agir

autrement.

Qui dira si l'on a le droit de tuer un homme pour en sauver un autre ?

La nuit était calme. La mer frappait paresseusement la coque du navire. Faerber, penché en avant, pleura de nouveau.

Plus tard, Ellen parut. Elle l'embrassa, serra sa tête contre sa poitrine et lui caressa le visage.

— La question que tu te poses est absurde, Hans, dit-elle, descends donc te reposer, je me charge de la surveillance !

Dès l'aurore, ils se trouvaient tous sur le pont. Le soleil était encore au-dessous de l'horizon, mais ses rayons cuivrés parcouraient déjà les cieux, y formant une couronne magique. Chagrin et Ellen avaient étendu des couvertures et une toile de tente et préparé des cordages. Pascale était assise pour la première fois auprès de Peter Damms et se laissa emmener comme une poupée mécanique lorsque parut Chagrin et que Faerber lui adressa un signe de tête. Alors, ils portèrent Peter sur le pont, le déposèrent sur une couverture et commencèrent à l'enrouler dedans et à le ficeler. Pascale ne les aida pas. Elle restait assise sur un monceau de câbles, enveloppée de ses longs cheveux flamboyants, telle une statue ruisselante de sang. Seulement, lorsque le terrifiant paquet fut attaché et qu'Ellen approcha la grande cage de protection, Pascale se jeta contre le mort, sur le pont, et embrassa la toile de tente comme si elle embrassait Peter vivant. Chagrin regarda Faerber. Son regard exprimait sa pensée : quelle comédie ! Pour lui, les manifestations sentimentales n'étaient qu'un divertissement sexuel. Qu'une femme comme Pascale pût aimer autrement lui paraissait simplement impossible.

— On y va ? demanda-t-il d'un ton rude.

— Oui !

Faerber mit son casque de caoutchouc. Chagrin demanda à Ellen de boucler ses réservoirs d'oxygène. Afin de tromper les bandits mexicains, Ellen portait un costume de Faerber, avait relevé ses cheveux et s'était coiffée d'un vaste chapeau de paille tressée. Un large pull noyait ses formes ; de loin, même avec de bonnes jumelles, on ne pouvait deviner si l'individu qui travaillait sur le pont du navire suspect était un homme où une femme.

Pedro Dalinguès tomba dans le panneau car, après avoir examiné lui-même tous les passagers de la *Nuestra Señora*, il déclara :

— Le troisième homme travaille de nouveau avec eux. Si seulement je pouvais savoir ce qu'ils veulent emmener au fond ! Un nouvel appareil ? Sapristi !

Peu avant 7 heures du matin, la cage de protection s'enfonça dans la mer. Près de Chagrin et de Faerber, le cadavre de Peter, posé droit, était appuyé contre les tiges d'acier. Pascale resta penchée au-dessus

du bastingage jusqu'à ce qu'elle ne pût plus voir la cage engloutie par les profondeurs crépusculaires. Alors, elle se dirigea vers l'appareil radio et se coiffa des écouteurs.

Le chuintement du treuil semblait différent aujourd'hui... on croyait entendre s'entrechoquer des cloches sonnant le glas.

Devant le trou ouvert dans le pont de l'épave, Chagrin sauta le premier hors de la cage qu'il attira ensuite tout près de l'entrée et qu'il ancrâ dans le sol. Les deux fidèles requins nageaient en rond à quelque distance, paresseux, ensommeillés, encore peu disposés à chasser.

Précautionneusement, Faerber fit glisser le funèbre paquet dans l'ouverture du pont où Chagrin l'accueillit. Ils avancèrent très vite à travers la salle des squelettes, la porte enfoncée et la grande antichambre avec l'escalier au fond. Mais ils se trouvèrent alors devant l'étroit passage menant au château arrière et ils comprirent qu'ils ne pourraient passer avec la dépouille de Damms entre eux sans heurter les murs.

— Je nagerai en avant, dit Faerber. D'accord ?

— Il est évident que vous serez obligé de faire tout ce chemin en marche arrière, puisqu'il faut que vous teniez Peter.

— Naturellement !

— Et vous croyez que je vais prendre part à cette folle équipée ? (Chagrin secoua la tête :) C'est une question de millimètre ! C'est moi qui nagerai en avant. Vous pourrez rectifier ma direction si je dévie par trop d'un côté ou de l'autre ! Allons-y, ne discutons pas !

Il prit les devants à la nage puis se retourna, saisit le funèbre paquet à l'endroit où devait se trouver la tête de Peter et commença à nager à reculons dans le passage, avec de très légers battements de nageoires. Faerber saisit l'autre extrémité du mort et suivit. Ils nageaient ainsi, lentement, formant comme un convoi, mètre par mètre, portant le mort entre eux et conscients d'être eux aussi des proies offertes à la mort.

Chagrin nageait avec une parfaite exactitude de gestes et au millimètre près. Faerber n'eut à le corriger que deux fois. Puis ils atteignirent enfin la cage d'escalier et s'élevèrent en direction de la cabine de l'amiral.

— Je vous en fais serment, Hans, dit Chagrin d'une voix serrée, lorsqu'ils se trouvèrent devant les marches ouvragées de l'antique escalier, je ne recommencerai pas une telle épreuve : elle nous coûte bien dix ans de notre existence. Allons-y tout de même, afin de satisfaire votre maudite sentimentalité !

Ils déposèrent le sac contenant le cadavre de Peter là où l'amiral Da Moya avait été découvert assis. Puis, debout, ils s'immobilisèrent. Éclairant le mort de l'éclat aveuglant des projecteurs placés sur leurs

poitrines, ils lui firent leurs adieux :

— Chez nous, il y a la sonnerie « aux morts », chez vous on chante « J'avais un camarade »... Sur quelle formule tomberons-nous d'accord ? demanda Chagrin.

— Je voudrais vous botter le cul ! répliqua Faerber haletant.

— Ce qui serait d'ailleurs tout à fait dans l'esprit du défunt ! (Chagrin porta la main à sa tempe pour un ultime salut et se détourna pour s'éloigner à la nage :) Lorsque vous en aurez fini, Hans... je vous attends près des caisses de lingots. Nous en remonterons deux tout de suite !

Puis Faerber se trouva seul. Il posa une fois encore sa main à l'endroit où devait se trouver la tête de Peter et dit lentement :

— Pascale, m'entends-tu ?

— Oui, Hans..., fut la réponse venant du pont.

— Peux-tu encore prier ?

— Oui.

— Alors, profites-en.

La main toujours posée sur la tête de Peter, il fit une courte prière puis il se détourna. Dans le rayon de son projecteur, un long poisson pâle, en fer de lance, fila, rapide, vers l'obscurité protectrice.

Faerber plongea aussitôt vers le bas. Chagrin l'attendait à côté d'un coffre :

— Peter a déjà son chien de garde personnel, dit Faerber d'une voix cassée. Dès à présent, il est gardé par un poisson venimeux ! Chagrin, même si vous me croyez fou, il y a là de quoi devenir superstitieux.

*

* *

Ce jour-là en cinq plongées, ils remontèrent de l'épave du *Zephyrus* de l'or, des pièces et des pierres précieuses représentant des sommes énormes. On eût dit Chagrin infatigable, inaccessible à la lassitude, sans cœur ni poumons à ménager. L'emprise de l'or sur son âme réveillait en lui des forces insoupçonnées. Comme Chagrin prétendait descendre au fond une sixième fois, Faerber capitula.

— Sans moi ! lança-t-il. (Il s'était étendu sur le pont comme un poisson jeté sur le rivage.) Vous êtes fou, Chagrin !

— C'est exact ! Face à tant de millions on en a le droit ! Savez-vous combien de temps il nous sera possible de plonger encore ? Lorsque nous serons obligés de rationner les vivres, lorsque l'eau potable sera distribuée par gorgées, nos forces aussi seront à bout ! Mais tant que nos muscles sont capables de travailler, vous irez chercher de l'or au fond. Il nous restera assez de temps pour pleurer les millions qu'il nous faudra abandonner.

— Ce que nous avons déjà à bord suffit pour vivre sans soucis

jusqu'à la fin de nos jours... Que vous faut-il de plus, Chagrin ?

— La richesse optimale, Hans ! Cent millions par plongée... nous serions fous de ne pas continuer jusqu'à ce que le souffle nous manque ! Et si vous n'en êtes plus capable, je continuerai seul avec Ellen...

— Allez-vous recommencer vos idioties ?

— Seulement par mesure de protection personnelle. Elle peut attendre devant l'entrée de l'épave, il suffit qu'elle soit avec moi au fond. Hans, je n'ai pas confiance en vous.

Chagrin était assis sous le vélum, encore revêtu de sa combinaison de caoutchouc ; il buvait un verre de jus de fruits :

— Il y a quelques jours de cela, vous étiez encore le gars idéal, qu'on pouvait plaquer le dos au sol au moyen de quelques stratagèmes, mais vous avez subi une métamorphose rapide, maudite ; sans me faire de compliments, vous vous êtes aligné sur moi, et Ellen est la fille la plus dure qui soit. Pascale me hait autant que le papillon hait l'araignée. Je suis absolument seul ! Croyez-vous que ce soit une impression agréable ?

— Je ne m'appelle pas Chagrin, mon cher ! lança Faerber, je n'ai jamais eu le projet d'attenter à vos jours !

— Moi, par contre, j'ai voulu vous assassiner ?

— Oui.

Chagrin jaugea Faerber du regard. Que lui avait révélé Pascale ? Quoi qu'il en fût, la situation ayant changé, inutile de se préoccuper du passé.

— Qui vous a conté cette blague ? demanda Chagrin en essayant de faire éclater son grand rire provocant et moqueur. Peut-être ce diabolotin rouquin de Pascale ?

— Rien de tel, mais je ne suis pas aveugle, René.

— Peut-être louchez-vous inconsciemment ?

— Pas davantage. Inutile de tourner la chose en ridicule. L'apparition des pirates mexicains a détruit vos plans, Chagrin. La chance merveilleuse d'être seul héritier de l'aubaine est passée. D'ailleurs, seul, vous ne vous en sortirez pas : nous ne parviendrons à tirer notre épingle du jeu qu'ensemble, vous et moi ! Pour cela, il faudrait abandonner une part de notre butin aux Mexicains qui sont, à bien considérer la situation, nos sauveurs !

— Je le répète : vous avez subi une transformation terrifiante, Hans. (Chagrin but le reste de son jus de fruits :) Combien de temps pourrions-nous plonger encore ?

— Comment cela ?

— Où en est notre réserve de fuel ? Il faut du courant électrique pour alimenter les treuils et cette force nous est fournie par notre groupe électrogène. Mais il nous faudra encore assez de carburant

pour nous enfuir vers la haute mer et atteindre les côtes du Guatemala. Là, nous serons en sûreté. Ainsi, non seulement l'eau et la nourriture font défaut, mais aussi le manque de fuel nous oblige à gagner du temps.

— Je vais voir ce qu'il en est, dit Faerber.

Il se leva et descendit dans la salle des machines. Au bout de dix minutes, il reparut et, avant même qu'il eût parlé, Chagrin lança :

— Chierie ! Je m'en doutais ! Votre binette stupide en dit long !

— Si nous voulons foncer vers la haute mer, c'est demain qu'il faudra partir ! Pour atteindre la côte – une course de 10 kilomètres – nous avons encore ce qu'il faut, même si nous restons quinze jours sur place à remonter de l'or.

— Quelle solution choisissez-vous, Hans ?

— Nous tenterons de prendre le large.

— Quatre jours encore, voulez-vous ? Est-ce possible ? Ça ferait... peut-être un milliard ! Nous pouvons tout de même tenir jusque-là ! Si nous consommons aussi peu de courant que possible, si nous nous privons de lumière, si nous mangeons cru... Quatre jours, Hans !

Chagrin frappa ses poings l'un contre l'autre et se mit à courir en tous sens sur le pont. Il s'arrêta devant l'amoncellement des trésors, s'agenouilla, enfonça ses mains dans les pièces d'or, puis, accoudé au bastingage, il considéra fixement la mer en tenant sa tête des deux mains comme si elle allait éclater.

— Il perd décidément la raison, dit Faerber à Ellen qui sortait de la cuisine. Je l'observe depuis plusieurs jours déjà. Avec la première caisse d'or remontée à bord, quelque chose s'est dérangé dans son cerveau. Chagrin est l'objet d'une course terrible engagée entre sa puissance physique et l'anéantissement de sa raison. Si nous n'agissons pas, la folie l'emportera, ce qui aurait des suites effroyables. Que fait Pascale ?

— Elle respire, c'est tout. Elle reste couchée sur le lit de Peter et ne réagit plus à rien.

Chagrin revenait d'une visite aux coffres. Son regard, étrangement fixe, passa au travers de Faerber comme si celui-ci était en verre :

— J'ai pris une résolution, dit-il, nous plongerons quatre jours encore.

— Voilà qui n'est pas neuf, Chagrin ! (Faerber désigna le petit canot de bord à l'arrière, du navire :) Mettez à la mer cette coque de noix, nous vous passerons l'équipement et assez de vivres et vous pourrez poursuivre joyeusement vos plongées.

Chagrin, atterré, regarda Faerber :

— Vous voilà devenu fou ? Ou me croyez-vous idiot ?

— Oui.

— Merci. (Chagrin eut un sourire haineux.) Pourquoi faut-il que

nous en venions toujours, vous et moi, à un combat pour détenir seul le pouvoir ?

— Peut-être est-il naturel chez l'homme de se rebiffer contre la bêtise ! N'avez-vous donc pas compris, Chagrin : vous êtes *seul* ici ! Nous voulons tous nous en aller, aussi rapidement que possible.

Le visage de Chagrin se crispa, il eut des mouvements convulsifs et ses yeux se mirent à flamboyer. Il avait vraiment l'air d'un fou qui, d'un instant à l'autre, aura une crise terrible.

— Rien qu'un jour, Hans, dit-il soudain. (Sa voix avait pris un ton pleurard en contraste avec l'expression résolue de son visage.) Rien qu'un jour ! Nous plongerons de l'aube à la nuit et nous remonterons le plus que nous pourrons... Six cents, sept cents millions... Hans, allez-vous abandonner tout cela ? Nous avons bien encore un jour de répit ! Nous chargerons les bennes de transport à la limite de leur capacité, tout en faisant tourner le moteur aussi peu que possible. Sept cents millions pour quelques litres de carburant... Ça ne devrait pas être matière à discussion !

— Et si ces quelques litres nous manquent ensuite pour rejoindre la côte ? Vous-même ne sauriez alimenter les moteurs avec des barres d'or !

— Le carburant ne nous manquera pas ! cria Chagrin, tout calcul prévoit une marge de sécurité...

— Plus en ce qui nous concerne, si nous devons, en donnant les gaz à plein, échapper aux Mexicains et maintenir cette allure pendant des heures ! Nous stopperons forcément en haute mer, puis nous dériverons...

— Vous voyez bien ! (Le rire de Chagrin résonna, sinistre, bestial :) Quoi qu'il en soit, c'est le sort qui nous attend tôt ou tard ; aussi, tirons sur la ficelle un jour de plus ! Nous plongerons demain ! Compris ?

Il se détourna, s'en fut vers les caisses d'or, s'assit parmi ces trésors étincelants et enfouit ses mains dans les pièces d'or, à croire qu'il allait se fondre dans ce monceau de métal qui le fascinait. Faerber ne lui adressa plus la parole.

Pourtant, lorsque Hans se glissa, au cours de la nuit, jusqu'au poste de pilotage avec l'intention de faire démarrer le moteur en catimini, il trouva Chagrin installé devant le tableau de bord, son plus venimeux sourire aux lèvres.

— *J'y suis déjà*, disait le hérisson au lièvre d'un vieux conte de votre pays... Vous aviez donc l'intention de prendre en secret la poudre d'escampette ? Mais pas avec Chagrin, mon cher Hans ! Habituez-vous donc à ce que je flaire les mauvais coups en douce, avant que mon adversaire ait réussi à les mettre à exécution. (Il leva le poing et le tint sous le nez de Faerber.) J'ai ici la clé de contact, mon cher Blondin

héroïque ! Et j'ai l'intention de la suspendre au collier de l'amiral comme un second médaillon ! Il faudrait que vous ayez réussi à me tuer si vous parveniez à mettre la machine en marche contre ma volonté ! Allons ! Essayez de vous emparer de cette clé !

Il tendait toujours le poing, le corps un peu ramassé, prêt à bondir comme une bête sauvage. Faerber jaugea Chagrin du regard, sans un mot.

« Je suis peut-être plus fort que lui, pensait-il, mais il aura des réflexes plus rapides que les miens et il connaît tous les coups fourrés, toutes les sales manœuvres... Ce n'est pas de cette manière que l'on en aura raison, pas dans un combat au grand jour ; il faut le surpasser en malice comme une bête qu'on ne peut pas tuer, mais prendre au piège. »

— L'heure sonnera où vous me supplierez d'accepter cette clé, dit Faerber.

— Assurément !

Chagrin gardait son poing levé dans un geste ostentatoire.

— Alors il sera trop tard, Chagrin.

Faerber sortit du poste de pilotage, mais, dans l'encadrement de la porte, il se retourna une dernière fois. Chagrin faisait danser la clé de contact autour de son doigt.

— Je n'ai rien à perdre, en revanche vous perdrez tout ! Cet or m'écoeure !

— Moi je l'aime et je pourrais coucher avec comme avec une maîtresse. Ainsi différent nos goûts, Hans ! (Chagrin arrêta la sarabande de la clé ;) Il ne s'agit que de quelques jours encore, puis vous trouverez en moi le subordonné le plus soumis...

— Dans quelques jours, vous serez totalement fou, Chagrin. Ce métal jaune *vous aura* ! C'est d'ailleurs ma chance...

— Parlons-en ! une pellicule de glace bigrement mince !

Chagrin eut un rire silencieux, mais ce rire n'était plus normal et il fut suivi de quelque chose qui hérissa les cheveux sur le crâne de Faerber : dans la voix de Chagrin, une résonance qui n'avait plus rien d'humain :

— Demain, à 5 heures du matin, nous nous mettrons au travail, Ellen et moi ! Descendez et dormez ! Je saurai veiller sur nous tous. Vous savez bien, en tant que médecin, que les fous sont capables d'une incroyable énergie !

À nouveau, son rire éclata, effrayant, sonnant le creux, se brisant net, soudain. Faerber claqua la porte et descendit vers les cabines.

— Il a la clé de contact, dit-il à Pascale et à Ellen qui l'attendaient.

Comme le moteur n'avait pas été mis en marche, elles se doutaient que Chagrin rôdait sur le pont.

— Il est encore le plus fort, ajouta Faerber.

— Il faut le tuer, dit Pascale résolue. Il ne nous reste pas d'autre solution. Abandonnez-le-moi. J'ai le droit de le supprimer ! Ellen... Hans... je vous achète sa peau et j'échange ma part du butin contre sa vie !

Elle éleva ses mains dans un geste de supplication. Son visage, encadré par sa chevelure rousse, s'était comme amenuisé ces derniers jours ; ses traits accusés, durcis, avaient perdu leur charme pulpeux et exotique... Ce n'était plus qu'un masque figé, d'aspect jeune encore, mais où l'âge gravait, comme un acide, des stigmates saisissants.

— Ne vous en mêlez pas, dit-elle tout en plongeant ses mains dans sa longue chevelure, je le tuerai !

*

* *

Mais il semblait impossible de tuer Chagrin.

Celui-ci avait organisé un système de protection personnelle que Faerber ne brisa jamais parce qu'il détestait la violence, et que Pascale ne réussit pas à contourner parce qu'elle ne possédait en aucune manière l'intelligence infernale de Chagrin.

D'abord Chagrin, le revolver au poing, contraignit Pascale à manger la première tous les plats déposés sur la table par Ellen.

— Croyez-vous que je songe à vous empoisonner ? lança celle-ci, en constatant, le lendemain matin, que Pascale devait absorber les flocons d'avoine dilués dans du lait en poudre et le thé qu'elle destinait à Chagrin.

— Oui ! répliqua Chagrin. Le poison est l'arme des femmes ; si elles n'emploient pas les moyens consacrés par la tradition, elles seraient pourtant fort capables de me tuer en saupoudrant les flocons d'avoine avec de l'arsenic en guise de sucre !

— Vous ne tarderiez pas à vous en rendre compte ! lança Faerber d'un ton sec.

— Oui, lorsque mon estomac serait déjà en feu ! (Chagrin souriait avec une douloureuse ironie :) Non, je ne vous accorderai pas ce plaisir !

Il mangea sa tranche de cake, seulement après que Pascale en eut mis un morceau dans sa bouche ; le fait qu'elle eût craché, de rage, sur le cake qu'il absorba lui-même ensuite ne le gêna nullement et suscita même son hilarité.

— J'ai contrôlé nos réserves d'essence et les cuves d'huile pour le diesel, dit-il ensuite, au moment où il revêtait sa combinaison de plongée. Nous resterons ici trois jours encore !

— À mon avis, attendons-nous à faire du surplace plutôt trente jours que trois ! (Faerber désigna d'un geste les navires qui, au loin, montaient patiemment la garde.) Ceux-là ne pourront que s'en

réjouir : ils ont trouvé un idiot qui s'en va leur pêcher des trésors au fond de la mer ! Croyez-moi, les Mexicains font chauffer leur café en se frottant les mains avec la plus vive satisfaction ! Chagrin... ils nous observent attentivement, ils se livrent aussi à des calculs et, avec chaque jour qui passe, ils sont de plus en plus certains qu'une évasion vers la pleine mer nous est impossible. Au moins un de leurs bateaux a, en plus d'une mitrailleuse, une réserve suffisante de « sprit » pour nous rattraper au plus vite, en nous coupant la route. Pourquoi refusez-vous de l'admettre ? Cet aveuglement volontaire est de la démente ! Ou espérez-vous un miracle ?

— Non ! lança Chagrin en tirant la fermeture éclair de sa combinaison.

Il regardait vers Ellen qui se préparait également à plonger. Afin de tromper leurs observateurs, elle s'était de nouveau coiffée du chapeau de Peter Damms qu'elle échangea contre son casque de plongée à l'abri du poste de pilotage, afin que nul regard ne puisse voir ses cheveux ramassés en chignon au sommet de sa tête.

— Je n'ai confiance qu'en moi-même ! ajouta Chagrin.

C'était une réponse bien orgueilleuse. Faerber secoua la tête :

— Perdez cette habitude, Chagrin, autrement, dans votre folie, vous ne tarderez pas à vous détruire vous-même !

— Ne cherchez pas à me provoquer, Hans, c'est peine perdue ! (Chagrin eut un rire blessant :) Nous atteindrons toujours la zone côtière, large de trois milles, le long des côtes du Guatemala... ça suffira !

— Comme si des pirates mexicains se souciaient des eaux territoriales d'un pays ! Ils attaqueront dès que nous mouillerons l'ancre !

— Ils veulent éviter les pertes, cela crève les yeux !

— Tant que ce sera possible ! Mais vous soucieriez-vous de quelques vies humaines si vous aviez des millions en vue ? Vous, surtout ? Pourquoi ces bandits seraient-ils plus généreux que vous ?

Chagrin, excédé, eut un geste de refus. Le temps où l'on pouvait encore discuter logiquement avec lui était passé depuis longtemps.

— Vous verrez, Hans, nous y parviendrons ! Ou chiez-vous dans vos chausses ? reprit-il.

— Seule votre folie me fait peur, Chagrin !

— Cette peur ne vous sied pas trop mal ! lança Chagrin en riant de nouveau, tandis qu'il se martelait la poitrine du poing.

Faerber se détournait. Il savait que Chagrin portait, suspendue à son cou, la clé de contact du moteur central. À quoi bon discourir encore ? Chaque mot représentait un gaspillage de temps.

Il s'en fut vers les treuils, mit en marche les moteurs et vit, avec une satisfaction quasiment mauvaise, que la réserve d'essence pour les

machines procurant la force électrique ne suffirait que pour six heures encore. Alors il faudrait entamer un nouveau fût... et demain un autre, et après-demain... jusqu'à épuisement des réserves, tandis que le point ultime de la démence de Chagrin serait atteint lorsqu'il reconnaîtrait enfin sa situation sans issue.

— Allons-y ! s'écria Faerber.

La grande cage protectrice cahota sur le pont. Ellen y pénétra.

Là-bas, Pedro Dalinguès déposait ses jumelles. Il était franchement ébahi.

— Ils continuent à plonger, dit-il, à croire que nous ne sommes pour eux que du bois pourri à la dérive ! C'est incompréhensible ! Ils ne pensent pas à renoncer ! Mes amis, nous nous rendons ridicules ! N'allons-nous pas leur servir au déjeuner un feu bien nourri ?

À l'aide du talkie-walkie, il donna l'ordre à son poste côtier de lui procurer des munitions spéciales, puis il rassembla les hommes devant faire partie du commando de choc.

À midi, la vedette rapide accosta le bateau de Pedro. Emanuele apportait, en plus, quelque chose qui fit très plaisir à Dalinguès : quatre vestes-cuirasses du type américain et deux grands boucliers d'acier flexible. Ils faisaient partie de l'équipement dont le grand Amerigo Santilla avait pourvu ses écumeurs de côtes et qui leur assurait une supériorité marquée face aux bâtiments du service des douanes.

Pendant ce temps-là, Chagrin ayant déjà plongé à trois reprises avait remonté à bord, aidé d'Ellen, sept barils d'or.

— Il travaille comme une machine, reconnut Ellen épuisée, après la troisième plongée. Ce va-et-vient, à la nage, à travers le passage, le transport des pièces et des pierres précieuses dans des sacs de cuir... rien qu'à regarder ça, on devient fou ! Il faut qu'il ait complètement renoncé à toute réflexion, et sans doute ne travaille-t-il plus que mécaniquement ! C'est angoissant...

— Si ça continue à ce rythme, Hans, reconnut Chagrin, épuisé, lui aussi, lorsqu'il grimpa à bord pour se laisser tomber sur les planches du pont, nous n'aurons plus à plonger que deux jours encore pour faire partie du clan des personnages les plus opulents de l'univers ! Alors vous devriez me serrer dans vos bras et éviter de me botter le cul, Faerber !

Il leva la tête. Au-dessus de l'étendue paisible de la mer, un cliquettement bruyant se rapprochait :

— Qu'est-ce que cela ?

Se détachant de la ronde des bateaux de surveillance, deux vedettes fondaient vers eux. Tandis que l'une d'elles stoppait à une distance respectueuse, l'autre, poursuivant son avance, pénétrait dans le champ de tir de la *Nuestra Señora*.

— Aux armes ! cria Chagrin en se levant d'un bond. Hans, cessez de regarder ces lascars sans bouger ! Il ne s'agit pas d'une proposition d'armistice, mais d'une attaque ! Voyez ces boucliers d'acier placés à l'avant des vedettes ! Allez-y ! Les mitraillettes, vite ! Vite !

Ils coururent au poste de pilotage, arrachèrent les armes de leurs râteliers et se jetèrent à plat ventre sur le pont.

— Mets-toi à couvert ! rugit Faerber à l'adresse d'Ellen. Va dans l'entrepont !

Elle rampa sur les planches, descendit l'escalier en roulant de marche en marche, mais elle reparut aussitôt armée d'un fusil. Pascale surgit à sa suite, avec deux revolvers.

— Reste en bas, Ellen, hurla encore Faerber.

— Vous donnez des ordres en vain, car votre Ellen va tirer comme un homme ! Mais ces revolvers dans les mains de Pascale ne me plaisent pas du tout !

Chagrin rampa plus loin, vers l'avant, pour se trouver en dehors du champ de tir de Pascale.

— Si elle tire et me touche, moi, qui le lui reprochera ? Hans, n'allez pas me traiter d'assassin si je me vois forcé de mettre Pascale hors d'état de nuire !

— Vous voulez l'abattre ? (Faerber était étendu à plat ventre à côté de Chagrin, derrière le poste de pilotage.) N'oubliez pas que je me trouve auprès de vous !

— Jamais vous ne me tueriez, Hans ! Pas ainsi, dans le dos, ou à côté de vous ! Seulement, en face, et en péril de mort ! Votre conscience est votre handicap. Vous n'auriez jamais dû vous engager dans cette aventure et vous auriez mieux fait de passer vos examens de médecine. Vous n'avez rien d'un héros des mers et des continents !

— Ça n'a jamais été mon ambition, j'ai voulu seulement entrer en possession de l'héritage que me destinait le vieux Drexius.

— C'est-à-dire retirer de la mer des milliards comme s'il s'agissait d'une collection de coquillages... Vous êtes-vous imaginé les choses de la sorte ?

— Non ! Mais je n'ai pas non plus prévu l'éventualité d'un Chagrin devenu assez fou pour faire d'une entreprise raisonnable un commando pour gagner le paradis !

Ils sursautèrent. Ellen, qui était étendue dans l'escalier, tira d'abord. Sa balle alla frapper le bouclier protecteur derrière lequel Pedro était accroupi et se perdit, sifflante, dans l'espace surchauffé.

— Votre Ellen ! dit Chagrin sur un ton d'admiration, elle ne bavarde pas, elle agit ! Remerciez Dieu nuit et jour de pouvoir en faire votre épouse ! Ce n'est pas désobligeant pour vous ce que je dis là, Hans. Vous êtes un homme avisé et vous deviendrez un bon médecin. Je m'en suis rendu compte lorsque vous avez tout tenté pour sauver

Peter. Et puis, vous ne manquez pas non plus de cran au chevet d'un malade, c'est là que vous donnez votre pleine mesure. Mais ce qui se passe ici vous dépasse de quelques pointures ! Bon. À présent, tirons tout tranquillement sur cette vedette et non pas sur son équipage : chaque coup de feu, en ce cas, pourrait nous coûter cher...

Chagrin toucha deux fois la carène du bateau juste en dessous de la ligne de flottaison. Impossible de tirer à côté... Ils visaient, comme une cible, la vedette avançant sur eux à toute vitesse, laissant derrière elle un large sillage d'écume.

À présent, Faerber tirait à son tour sur la quille en bois. Tous les coups de feu avaient dû frapper juste, car la vedette stoppa soudain et son moteur jeta un rugissement.

— Vous êtes plus vicieux que je ne croyais ! hurla Pedro, tandis que par cinq trous de sa coque, l'eau s'engouffrait dans la vedette : Domingo, bouche ces ouvertures ! Emanuele... tout est-il prêt ?

— Paré !

— Il va vous en cuire !

Dalinguès se jeta derrière la mitrailleuse dont il appuya la crosse contre son épaule en pointant le canon sur le pont de la *Nuestra Señora*. Là-bas, tout contre la hutte de Chagrin, se trouvaient les fûts d'essence retenus par de grosses cordes : l'ultime réserve ! En se rendant de la côte aux bateaux de surveillance mouillés en cercle, Emanuele avait empli toute une bande de balles de mitrailleuse avec des cartouches incendiaires, contenant un mélange explosif au phosphore.

La première gerbe de ces balles prouva que Pedro avait vu juste. Les cartouches au phosphore pénétrèrent dans les barils d'essence et explosèrent, allumant aussitôt le mélange des gaz d'essence accumulés à l'intérieur des containers.

Avec un grondement assourdissant, le premier baril vola en éclats. Une flamme fusa très haut, puis un ruisseau de feu courut sur le pont et se déversa par-dessus le bastingage, dans la mer.

— Ils nous incendient ! hurla Faerber. Dans quelques minutes le bateau brûlera en entier ! Chagrin, renonçons...

Il voulut s'élancer, mais Chagrin lui assena son poing sur l'épaule. Ses yeux sombres étincelèrent :

— Tire ! dit-il tranquillement. Tire donc ! Aucun bateau ne brûle si vite que ça ! Ils ne vont pas nous envoyer au fond : c'est notre or qu'ils veulent ! Alors...

Ellen sortit par la porte de l'escalier. Elle avait mis un bikini, ses cheveux dénoués flottaient. Pascale devait être en bas et mettre les pompes en marche car un jet d'eau siffla soudain sur le pont et fouetta le ruisseau de feu. Avec un craquement infernal, le second baril d'essence explosa, envoyant son contenu enflammé sur la cahute en

bambou qui prit feu instantanément et flamboya comme un bûcher.

— Il y a là-dedans quatre chemises, trois pantalons, dix mouchoirs, récapitula sereinement Chagrin. Avec ça, une caméra et deux revolvers.

— Arrière, Ellen ! rugit Faerber, les explosions vont recommencer ! Reviens ! C'est inutile !

Elle ne paraissait pas l'entendre, tirait à sa suite le tuyau d'eau et dirigeait son jet sifflant sur la mer de flammes qui, à présent, se répandait sur la plage arrière du navire. Alors, Pascale parut, traînant un second tuyau qu'elle jeta sur les planches du pont. Puis elle arracha tout ce qu'elle avait sur le corps, se pencha, prit le tuyau et se plaça, nue, à côté d'Ellen. Sur le fond de flammes, son corps ravissant, environné de sa longue chevelure rousse soulevée par le vent, était une vision inoubliable.

Dalinguès aussi parut de cet avis. Il cracha un juron et abaissa le canon de sa mitrailleuse.

— O Madre ! dit-il, comment tirer encore ?

— On vous a suffisamment prévenus !

Emanuele passa sa langue sur ses grosses lèvres :

— Voilà une vraie diablesse !

Le troisième baril d'essence explosa. La force de la déflagration projeta au sol Ellen et Pascale, mais elles se relevèrent aussitôt et dirigèrent le jet puissant de leurs tuyaux sur le nouveau foyer d'incendie. Elles reculaient lentement lorsque la chaleur était par trop brûlante et que leur peau commençait à rôtir.

Chagrin et Faerber, perchés sur le toit du poste de pilotage, tirèrent encore quelques coups de feu sur la vedette ennemie. Les Mexicains ne réagirent plus, firent demi-tour et filèrent vers l'anneau des bateaux mouchards. Une fois hors de l'atteinte des balles, Pedro Dalinguès se redressa et agita les bras.

— Ils nous auront, dit Faerber en se laissant glisser de son poste. À présent, Chagrin, il ne nous est plus possible de prendre la poudre d'escampette comme prévu. Notre réserve d'essence est à zéro. Ainsi que je vous l'avais dit, vous êtes la victime de votre avidité !

Il leur fallut se démener jusqu'au soir pour mater l'incendie. À l'aide d'extincteurs projetant de la mousse et de beaucoup, beaucoup d'eau, ils y parvinrent, mais la hutte en bambou était carbonisée et les planches de la plage arrière ressemblaient à des plaques de charbon, tandis que sur les quatorze barils d'essence, il n'en restait que cinq.

— Nous sommes fichus, Chagrin, déclara Faerber, lorsqu'il eut passé tout en revue. Vienne la plus modeste tempête, et les premières lames un peu fortes briseront tout notre pont arrière carbonisé. En ce cas, nous boirons la tasse tout aussi rapidement que le *Zephyrus* et nous pourrons nous étendre auprès des squelettes, là, en bas, Chagrin.

Il n'y a pas d'autre solution ; regagner la côte !

— Non !

— Vous désirez donc être dévoré par les requins, idiot ?

— Absolument pas ! Attendons.

— Quoi ? Les anges du Paradis qui nous emporteront sur leurs ailes ? Pour ça, il faudrait que nous ayons, vous et moi, les relations nécessaires avec le Ciel !

— Je ne livrerai pas mes millions tant que je pourrai respirer et penser !

— Quant à penser, vous cesserez cette activité d'autant plus facilement que vous avez déjà commencé...

Chagrin s'était de nouveau assis parmi ses trésors ; les mains enfoncées dans les pièces d'or, il regardait fixement un point au-dessus de la surface de la mer. On eût dit que le soleil déversait du sang sur les eaux tandis que le ciel devenait une immensité de velours violet. Sur les dix bateaux en sentinelle, des lumières s'allumaient... les chiens de garde s'installaient pour la nuit.

— Étant enfant, commença Chagrin à voix basse, en jouant avec les pièces d'or, j'ai souvent rêvé de posséder dix pièces d'un franc. Cela représentait pour moi la félicité sur terre. Dix pièces d'un franc, dans le creux de ma main, à croire que je pourrais avec ça acheter le monde entier. Imaginez ma situation : pas de père, une mère putain, dont je racolais les clients dans la rue... J'étais comme un rat qui rêve d'une cage dorée. Jamais je n'ai oublié ce rêve... qui est devenu réalité ! Et je dois y renoncer ? Hans, à ma place, cela vous serait tout aussi impossible. Vous aussi, devenu un rat tout cousu d'or, c'est des griffes et des dents que vous sauriez défendre votre bien !

— Mais vous n'en serez pas mieux loti, Chagrin. Car on écrasera ce rat doré...

Faerber s'assit près de Chagrin. Soudain il lui faisait pitié. Malgré tout ce qui s'était passé auparavant, il se disait qu'on ne pouvait reprocher à un malade sa maladie. Chagrin était un malade dont une richesse incroyable avait empoisonné la raison :

— Nous reviendrons plus pauvres que nous ne sommes partis, murmura Faerber.

— Vous n'avez jamais été pauvre !

— Si nous restons en vie, nous devrions être les humains les plus heureux de l'univers ! Il ne nous reste que la vie, Chagrin !

— Aussi faut-il, dès à présent, mettre les choses au point : l'un d'entre nous ira chercher du secours !

Chagrin retira ses mains du tas d'or et de bijoux et ouvrit ses paumes : dans l'incendie du soleil couchant, deux petites pierres scintillèrent. Dans la gauche un rubis, dans la droite une émeraude.

— Le vert est la couleur de l'espérance, dit-il avec un humour

sinistre. Celui qui tirera l'émeraude aura la permission de nager jusqu'à la côte. (Il referma ses poings, les pierres disparurent.) Il y a 10 à 12 kilomètres jusqu'à la côte. Vous croyez-vous de taille à risquer l'aventure ? Pour moi, ce n'est pas un problème.

— Je suis bon nageur... (Faerber abaissa les deux poings que Chagrin avait élevés à la hauteur de son regard :) Mais les courants... les requins...

— Quel petit risque en comparaison des milliards que nous avons déjà à bord. Allons, choisissez, Hans !

Chagrin cacha ses poings derrière son dos, échangea plusieurs fois les pierres, puis tendit de nouveau ses poings à Faerber :

— Dites-moi où est l'émeraude ? Ou auriez-vous peur ?

Faerber considérait fixement les poings de son compagnon. Un étrange picotement se manifestait sous la peau de son crâne. Il songeait à Ellen et à la destinée qui l'attendait s'il tirait l'émeraude qui l'obligerait à nager jusqu'à la côte. Et s'il réussissait vraiment à y poser le pied, qu'est-ce qui l'attendait là-bas ? Combien de temps mettrait-il à trouver de l'aide ?

— Si je tire le rubis..., dit-il avec un brusque sentiment d'espoir.

— En ce cas je m'en irai à la nage...

— Pas de mauvais tour, Chagrin ?

— Ma parole d'honneur, Hans. C'est une question à régler entre hommes et, puisqu'on en est là, il n'y a plus de « mauvais tour » possible. Ainsi, quelle main ?

Faerber hésitait. Soudain, il se sentit inondé de sueur. Elle ruisselait de son front dans ses orbites. Son regard allait, rapide, d'un poing fermé à l'autre. Puis il saisit le poing droit de Chagrin et l'ouvrit.

— L'émeraude, dit Chagrin d'une voix calme. Hans, demain, à la nuit tombante, vous rejoindrez la côte à la nage. Je sais ce que vous éprouvez. Allez dans l'entrepont et videz une bouteille de cognac, nous en avons encore suffisamment. Nos vies dépendent de votre succès. Que diable ! il faut réussir ! Songez, à chaque brasse que vous ferez, à Ellen, à chaque mètre parcouru, à Ellen... Si j'avais au cœur un tel encouragement, je réussirais !

*

* *

Toute la journée suivante, Chagrin plongeait seul. Opiniâtre, en proie au délire de l'or, ébloui par les gemmes accumulées sous ses yeux dans les coffres bardés de fer. Ce que Chagrin accomplit ce jour-là exigeait, certes, l'énergie particulière aux déments. Il traîna un coffre après l'autre à travers l'étroit passage reliant l'avant à l'arrière du navire naufragé, puis, à travers la salle des squelettes jusqu'à la benne de transport. À chaque va-et-vient, il envisageait la mort car, chaque fois,

le poids des caisses le faisait dévier du cours qu'il lui fallait suivre avec précision. Souvent, il effleurait les parois de bois friables qu'il ne perdait pas de vue tout en avançant, l'œil fixe, les lèvres serrées. Un seul heurt contre l'une des parois, et tout s'effondrerait sur lui. Mais il réussissait toujours à se retrouver au milieu du passage, poussant son fardeau devant lui, jusqu'au centre du navire, où cessait le péril.

— Vous êtes vraiment fou ! constata Faerber, lorsque Chagrin pâle, tremblant, les yeux caves, fit surface vers l'heure du déjeuner et se jeta sur le pont de tout son long.

Faerber lui massa la poitrine, lui fit boire une gorgée de cognac :

— Vous ne tiendrez pas le coup, René !

— Ce risque ne vaut donc pas son prix ! Comptez donc le nombre de millions que j'ai remontés de l'épave aujourd'hui ! C'est aussi votre avantage, Hans !

Il but encore une gorgée de cognac et mit son avant-bras devant ses yeux. Le soleil farouche de midi l'éblouissait.

— Pourquoi diable ne me cassez-vous pas la gueule ? ajouta-t-il. C'est si simple ! Remonter la cage tandis que je suis dans l'épave... Vous n'avez pas besoin d'en faire davantage. Il me resterait encore une chance d'échapper aux requins, mais elle est bien mince ! Tout le trésor serait entre vos mains !

— M'en croyez-vous capable ?

— Je crois tout le monde capable de ce dont je me sens, moi-même, capable ! (Chagrin s'étira. La fatigue le pénétrait jusqu'aux os.) Je n'aurais, moi, aucun scrupule.

— Je ne suis pas un assassin, Chagrin. Vous non plus.

— Je savais que vous étiez un inguérissable idiot, Faerber. Un dangereux idéaliste ! Naturellement que je pourrais fort bien vous faire la peau à cause de ces millions !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Vous en avez eu plus souvent l'occasion que moi.

— D'abord, j'avais besoin de vous, ensuite Pascale, cette luronne dévergondée, m'a botté le cul et trahi, ensuite les Mexicains ont surgi, et, à présent, je n'ai plus aucune chance de sauver ces millions sans votre aide. J'ai besoin de vous parce que vous allez nager jusqu'à la côte. J'ai fini par voir la situation dans sa réalité. Nos réserves d'essence suffisent à peine à faire encore marcher les treuils pendant trois jours puis nous dériverons, abandonnés aux flots. Combien avons-nous déjà amassé à bord ? Cinquante ou soixante milliards ? Faerber, n'est-ce pas fou ? Nous voici nantis de soixante milliards en or et en pierres précieuses et nous ne pouvons nous arracher de cette mer maudite ! Vous ne vivez encore que pour cette raison... sachez-le, parce que nous dépendons l'un de l'autre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune !

— Vous êtes d'une franchise brutale, Chagrin, dit Faerber.

— Ne vivons-nous pas une « heure de vérité » exceptionnelle ? (Il cligna de l'œil à l'adresse de Faerber penché vers lui :) Ou auriez-vous une autre idée sur la question ? Ne vous en irez-vous pas à la nage ce soir ?

— Je tiendrai parole, Chagrin.

— Ellen le sait-elle déjà ?

— Non ! Ne lui dites la vérité que le matin venu, lorsque j'aurai déjà atteint la côte... ou disparu.

— Elle voudra me tuer ! Ellen est une femme comme tout homme en souhaite une ! S'il s'agit de montrer du courage, elle ignore la peur ! Je ne vous jalouse pas vos millions : nous sommes à égalité, mais je pourrais me battre avec vous pour cette femme !

En haut de l'escalier menant aux cabines parut le chignon brun d'Ellen :

— Le repas est prêt ! cria-t-elle.

Chagrin se redressa en gémissant, il tremblait encore visiblement, comme si des crampes tordaient ses muscles.

— Combien de temps poursuivrez-vous ce combat imbécile ? demanda Faerber en aidant Chagrin à se relever.

— Jusqu'à la dernière goutte de carburant.

Chagrin ouvrit les bras et aspira l'air frais du large qui lui procurait plus de forces que l'oxygène pur contenu dans les réservoirs de plongée.

— Si l'on y réfléchit, dit-il, chaque litre d'essence signifie un million de plus ! C'est le « sprit » le plus précieux de tous les temps ! Après le déjeuner, je plongerai de nouveau !

— Vous devez savoir, René, que vous détruisez votre organisme. Être assis sur des millions, lorsque vous serez devenu infirme, n'est pas une perspective tentante. Nous en avons assez recueilli à bord !

— Nous n'en aurons jamais assez, tant que, là, en bas, des millions gisent encore. Hans, vous n'avez pas vu ces rangées de coffres ! Vous n'avez pénétré qu'à l'intérieur d'une seule cale, et puis vous vous êtes occupé de cet imbécile d'amiral Da Moya. Quatre cales bourrées de coffres regorgeant d'or ! Des cassettes pleines d'émeraudes et de rubis ! Dussé-je les rejoindre en rampant à quatre pattes... tant que je pourrai ramener, ne serait-ce qu'une seule pierre précieuse, fût-ce dans ma gueule, je plongerai à l'intérieur de l'épave. Bien, je suis fou ! Ça n'est pas nouveau ! De hauts faits furent souvent l'ouvrage de fous, ainsi qu'il apparut par la suite. Allons-y ! Ne faisons pas attendre votre ensorcelante Ellen, qui, soit dit en passant, cuisine à ravir... encore ça, veinard !

Tout l'après-midi, Chagrin poursuivit son labeur quasi meurtrier. Six fois, il demanda au navire de remonter la benne qui, suspendue à

ses câbles au bout du mât de charge, se posa sur le pont. Six fois de suite, Pascale et Ellen traînèrent les trésors recueillis vers l'amoncellement des coffres déjà entassés. Les deux dernières bennes contenaient quatre coffrets de bijoux. Faerber, qui en fit sauter les serrures rouillées et en considéra le contenu, en vint à excuser, bien qu'à contrecœur, la passion de Chagrin. Ce qui scintillait là, au grand soleil, de toutes les nuances du spectre, était vraiment assez fantastique pour avoir raison de la raison même.

— Combien ce sol dut-il être incommensurablement riche !... dit Ellen à mi-voix en faisant glisser les pierres précieuses entre ses doigts.

— Et combien de sang collé à ces richesses ! (Faerber referma les cassettes et les porta auprès des coffres :) Pour ces scintillantes splendeurs, des peuples entiers furent anéantis.

— N'y pensons pas, à présent, Hans, dit Pascale. Ce n'est pas une raison pour nous exterminer réciproquement.

— En es-tu tellement sûre ?

Faerber retourna au grand treuil. Le poste radio grésillait. Chagrin demandait de nouveau la benne de transbordement. Pascale suivit Faerber d'un regard figé. Ses yeux verts étaient songeurs.

Que savait-il, en fait, au sujet de Chagrin ? Restait une dette que Chagrin aurait à payer ; la mort de Peter Damms, et Pascale était prête à la lui rappeler dès que possible, lorsque cette aventure meurtrière aurait pris fin. Alors, cent occasions de le tuer se présenteraient... ses millions ne constitueraient pas un mur protecteur, au contraire.

De nouveau, la benne s'abaissa en ferraillant, une fois de plus Chagrin nagea, haletant, les membres rompus, à travers l'étroit passage, vers le château arrière, et revint en traînant un fardeau de pierres précieuses.

Les deux requins entouraient de leurs élégantes évolutions la cage d'acier et fixaient de leurs petits yeux froids cette tête humaine émergeant du pont troué de l'épave, ces mains crispées remontant des millions ravis à l'oubli vers la lumière du jour. Chagrin se laissa enfin tomber à l'intérieur de la cage protectrice dont il ferma la porte, puis il s'affala dans un coin.

— Fini, Hans ! jeta-t-il dans le téléphone le reliant au navire. (Sa voix était à peine perceptible :) Je n'en puis plus, d'ailleurs je n'ai plus d'oxygène que pour deux minutes...

Dans la nuit, Chagrin et Faerber se retrouvèrent sur le pont. Chagrin avait tout préparé : la combinaison de caoutchouc noir, un nouvel appareil à oxygène, des harpons et quatre flèches, un pistolet à air comprimé, un large coutelas à double tranchant, à quoi il ajouta un long poignard. Il avait mis, dans une besace imperméable, quelques vivres de secours : biscuits, deux boîtes de viande de conserve, une

gourde d'eau douce en fer-blanc, un flacon de plastique rempli de cognac.

Faerber avait apporté une trousse de pansements et de médicaments. Il avait pris congé d'Ellen qui dormait ainsi que Pascale. Il avait tendrement embrassé Ellen en caressant sa chevelure humide de sueur.

— Je reviendrai, ma chérie, avait-il dit tout bas. Demain matin, ce sera terrible pour toi... mais tu reconnaîtras que c'est la seule chance de nous en tirer. Et si je ne revenais pas... Toute chose a son prix : j'aurai donc dû le payer. Du cran, Ellen.

La nuit était tiède et lumineuse. Les petits fanaux des bateaux qui les surveillaient clignotaient faiblement.

Voilà dix jours et dix nuits qu'ils se tenaient aux aguets, chasseurs impitoyables, qui savaient combien précieuse était cette proie. Et qui n'ignoraient pas que le temps était leur allié.

— Paré ? demanda Chagrin.

Faerber répondit par un signe de tête. Il ne portait qu'un slip de bain. Dans le cas où il atteindrait la côte, il y avait encore dans son sac un pantalon, une chemisette de coton, de légères chaussures. Là-bas, sur le continent, l'inférieure jungle l'attendait : marécages pleins de moustiques, de serpents, d'araignées venimeuses. Lorsqu'il aurait subi l'épreuve de la mer, il lui faudrait lutter contre ce sol d'où s'élevaient des vapeurs chaudes, perçant la toison des forêts impénétrables, macérées dans la pluie.

Lui resterait-il alors assez de temps, assez de forces ? Il avait soigneusement étudié la carte. Mais savait-il où il aborderait, où les courants le pousseraient ? Trouverait-il des indigènes qui lui viendraient en aide, *rapidement*... car chaque jour rendrait la situation plus critique à bord de la *Nuestra Señora*.

— Paré ! répondit Faerber d'une voix rauque.

Il étendit les bras et se glissa dans la combinaison de plongée que lui présentait Chagrin.

— Peur ? demanda Chagrin en tirant l'anneau de la longue fermeture éclair.

— Vous n'auriez donc pas peur, René ?

— J'en aurais le trou du cul frémissant...

— Je me sens à peu près de cette humeur !

Faerber mit son casque de caoutchouc et Chagrin lui tendit le large baudrier de plongée pourvu de divers crochets, destinés à supporter son équipement.

— Que fait Ellen ? demanda-t-il.

— Elle dort. J'ai mis un somnifère dans son thé et elle ne s'en est pas aperçue. Même chose pour Pascale. Elles dormiront tard demain... À ce moment-là, je devrais me trouver sur la côte ou tout près... ou

encore dans l'estomac de quelque requin !

— N'y pensez pas, cela ne peut que vous ôter du courage, Hans. Aussitôt à l'eau, n'ayez qu'une seule pensée : « Je passerai à travers ! Je passerai ! » Uniquement. Le reste n'existe pas jusqu'à l'instant précis où un péril vous menacera immédiatement... alors, vous combattrez... non pas seulement pour votre vie, mais pour nos vies, qui en dépendent !

— Inutile de me le dire !

Faerber boucla son baudrier autour de sa taille. Chagrin éleva les réservoirs d'oxygène et les attacha au dos de Faerber. Puis ils accrochèrent les couteaux, les sacs imperméables à sa ceinture. Chagrin fixa les nageoires aux pieds de Faerber et lui tendit les harpons. Il portait en bandoulière sur la poitrine des flèches de réserve et une lance dépliant, afin de pouvoir les avoir aussitôt sous la main en cas de besoin. Chagrin, tournant autour de lui, contrôla tout l'équipement.

— Vous réussirez, Hans ! dit-il enfin. (Spontanément, il lui tendit une main que Faerber serra dans la sienne.) Je ne suis pas croyant, mon vieux (la voix de Chagrin vacilla un peu), mais je vous le dis tout de même : Dieu vous accompagne ! Espérons qu'il m'écouterà... Quoi qu'il arrive, Hans, foncez !

Faerber répondit d'un signe, puis il descendit lentement l'échelle plaquée contre la coque et se laissa glisser dans la mer. Dès à présent, la première phase critique commençait : les deux fidèles requins accouraient-ils ?

Chagrin se pencha par-dessus le bastingage et salua de la main. Faerber lui répondit d'un geste bref, puis il envoya un coup de talon contre la coque et fusa à travers l'onde tel un long poisson noir.

Au bout de quelques mètres, la nuit l'engloutit.

Chagrin regarda encore fixement, l'espace de quelques minutes, dans la direction que Faerber avait dû prendre, mais il ne perçut aucun son anormal. Les requins paraissaient goûter leur repos nocturne ou étaient trop paresseux pour attaquer. Si Faerber réussissait à les distancer de quelques centaines de mètres, il serait débarrassé de ces deux meurtriers qui, à l'instar des animaux domestiques, ne s'éloignaient guère de la *Nuestra Señora*.

Chagrin se redressa. Autour de lui l'obscurité régnait encore. Il n'entendait plus de clapotements. Faerber semblait nager d'une brasse énergique. Mais il avait dix kilomètres devant lui... dix mille mètres de mer et il risquait dix mille fois la mort.

*

* *

Après les premiers mètres parcourus, Faerber respira, soulagé. Il

avançait à grands coups de nageoires à travers une mer légèrement houleuse. Il n'avait pas plongé et retenait sous son menton l'extrémité de son tuba. Il ne plongerait que lorsqu'il se trouverait en vue des bateaux pirates. Ceux-ci représentaient, après les requins domestiques, la seconde situation critique à envisager. Une fois ces bateaux derrière lui, il foncerait droit dans l'aventure.

La lune, disque énorme dans le ciel, oscillait doucement. De légers nuages déchiquetés voguaient autour d'elle. Faerber nageait dans un style appris jadis d'un entraînement américain : coup de pied vigoureux suivi d'un élan du tronc au-dessus de l'eau et d'une puissante repoussée des flots par les bras. On eût dit un dauphin fusant à travers les eaux, laissant derrière lui un sillage de plus en plus long.

« L'eau est dure, répétait cet entraîneur, vous pouvez la repousser des pieds comme un mur ! Les gars, apprenez à nager au-dessus de l'eau ! »

De cette manière, Faerber réussit à s'éloigner en peu de temps du domaine des requins fidèles à la *Nuestra Señora*. Mais peut-être pénétrait-il dans une région de la mer infestée de squales ? Pourtant, chose étrange, la nuit le rassurait, ainsi que cette idée parfaitement injustifiée : la nuit, les poissons dorment aussi...

Il savait qu'il n'en était rien, mais il éprouvait un réel réconfort à se le répéter.

Les premières lumières des navires formant l'armada des cerbères clignotèrent au-dessus des eaux. Faerber entendait le léger clapotis des vagues assoupies battant leurs flancs. Il plaça entre ses dents l'embout du tuba, ajusta ses lunettes de plongée et s'enfonça vers les profondeurs. Lentement, il se laissa couler au fond, jusqu'à ce que l'aiguille pointant les chiffres lumineux de son mesureur de plongée indiquât dix mètres de fond. Alors, il continua tranquillement sa nage. Une obscurité totale l'enveloppait. Il éprouvait un sentiment angoissant de dépaysement à nager dans ce néant, où il n'y avait plus ni direction, ni forme, ni mouvement, mais seulement une nuit infinie ; son cœur angoissé, une peur panique et il avait le sentiment terrible d'être complètement absorbé par ces ténèbres.

Il nagea près de vingt minutes à une profondeur de dix mètres, se réjouissant à la seule vue de la faible source lumineuse de son mesureur de plongée. Étincelle de vie, signe consolateur d'un monde familier, qui lui rappelait que cette obscurité était passagère.

Lorsqu'il crut avoir dépassé le mouillage des bateaux et être suffisamment éloigné d'eux, il alluma son petit projecteur frontal et prit plaisir à voir s'élancer, dans son étroit rayon, quelques poissons qui fusaient à sa rencontre, stoppaient à deux doigts de sa tête et, ayant fait demi-tour, s'éloignaient comme des étincelles soufflées par

le vent.

La vie ! Merveilleuse vie ! Le monde existait encore et n'avait pas sombré dans le noir d'une nuit éternelle ! Lentement, Faerber fit surface, éteignit son projecteur et sillonna de nouveau l'étendue bleue de la mer.

Les navires pirates étaient loin derrière lui, leurs fanaux se balançaient paresseusement à la surface des flots. Mais il avait perdu sa direction et nageait parallèlement à la côte. Aussi vira-t-il. S'il avait les navires dans le dos, la terre se trouvait donc devant lui. C'était l'orientation la plus simple à adopter. Lorsqu'il tourna de nouveau la tête, il aperçut aussi les feux de position de la *Nuestra Señora*. Puis, soudain, un faisceau de rayons lumineux jaillit, éclairant vivement l'autre alignement de bateaux... manœuvre de la part de Chagrin qui avait pour but de distraire l'attention des guetteurs.

Faerber avançait par brasses puissantes et, à chaque mètre, il se disait : « C'est un jeu d'enfants ! Dans l'imagination, les dangers prennent des proportions fantastiques ! Quoi d'extraordinaire si un bon nageur parvient à couvrir une distance de 10 kilomètres par mer calme ? Certes, c'est un exploit sportif, mais qui n'a rien d'héroïque. On parle trop des dangers et l'on finit par paralyser sa volonté. Nager, dans cette mer, est un plaisir, elle vous porte comme mille mains bien intentionnées... »

Lentement, le jour envahissait le ciel. Faerber se reposa, nageant de manière à épargner ses forces, économiquement, selon l'expression de l'entraîneur yankee. Il se laissa dériver, couché sur le dos, et remarqua qu'un courant le poussait vers la côte. Le soleil s'éleva de la mer, sanglant, le ciel se mua en une coupole de feu, qui dévora la lune pâlie. Ce fut un spectacle merveilleux que d'assister à cet engloutissement de la nuit, jusqu'à ce que le soleil eût dépassé la ligne de l'horizon, rétablissant ainsi l'intégralité de l'univers.

Mais avec le jour parut aussi la mort.

Faerber la vit s'avancer à sa gauche, tel un dard lancé sur lui... une nageoire dorsale où se jouait l'éclat doré du jeune matin...

Ellen s'éveilla plus tôt que ne l'avait prévu Faerber. Chagrin sursauta lorsqu'elle parut soudain sur le pont en criant :

— Où est Hans ?

Chagrin, qui s'était de nouveau accroupi parmi ses barils d'or et avait plongé les mains dans un monceau de pièces, leva les yeux et fit un signe, de la tête, qui désignait la mer.

— Il devrait avoir déjà couvert la moitié de la distance. Dans quatre heures, s'il se ménage, il pourrait déjà atteindre la rive...

— Mon Dieu !

Ellen s'adossa au mur du poste de pilotage. Un malaise

inexprimable s'emparait d'elle. Le cœur lui manqua, elle essaya de retrouver son souffle, le ciel, la mer se mirent à virer autour d'elle :

— Monstre ! Assassin ! Traître ! Vous avez poussé Hans vers la mort !

Chagrin s'arrachant à son or se leva. Il n'était vêtu que d'un slip de bain et son corps musclé luisait sous le soleil matinal. La mer ne fumait pas encore... la clarté du jour nouveau accusait tous les contours.

Il était prêt à entreprendre une nouvelle série de plongées pendant qu'Ellen tiendrait la place de Faerber. Il ne pouvait accorder aucune confiance à Pascale ; la mort de Peter Damms l'avait rendue, à ses yeux, capable de tout.

— Ellen..., dit Chagrin, sur un ton conciliant.

— Ne bougez pas, monstre !

Et soudain, elle eut un pistolet dans la main... Elle avait dû dormir avec cette arme passée dans la ceinture de sa jupe.

— Je n'ai plus de scrupules à votre égard, je tire...

— Ellen, écoutez-moi ! (Chagrin leva les mains afin de prouver qu'il ne nourrissait aucun dessein hostile ;) Nous avons tiré au sort honnêtement : Hans ou moi. Hans a perdu et il est homme à tenir parole. Sans secours extérieur, nous sommes livrés aux pirates mexicains, des brutes sans pardon... ils ne se doutent pas encore de ce que nous avons remonté à bord, mais s'ils s'emparaient de ce navire, il est évident que nous ne survivrions pas avec ces trésors en notre possession. Nous l'avons compris, Hans et moi, et hier soir le sort a choisi celui qui devait partir... Il aurait aussi bien pu me désigner. Ellen, réfléchissez : Hans est en chemin pour notre salut à tous. Sans lui, nous sommes déjà des morts, notre vie n'est qu'une agonie. Croyez-vous que je me sente à l'aise dans ma peau ?

— Et... s'il ne réussit pas ? Quoi, alors ?

Ellen respira profondément. Soudain, le pistolet trembla dans sa main, elle le glissa de nouveau dans sa ceinture et se retint à l'une des barres d'acier du poste de pilotage.

— N'y pensons pas, Ellen, dit Chagrin, le visage sombre. Pas maintenant, aujourd'hui ou demain... nous en aurons tout le temps alors, croyez-moi... Bien trop de temps...

— Et si nous rejetions tout à la mer ? Pourquoi les pirates nous tueraient-ils, si nous n'avions plus rien ?

Chagrin dévisagea Ellen, à croire qu'un fantôme s'adressait à lui :

— Rejeter tout à la mer ? Soixante-dix millions ? Comment peut-on seulement y songer ?

— Si à ce prix, on peut vivre encore...

— Non ! Non ! (Chagrin secoua la tête violemment.) Je refuse d'y penser ! Je crois que Hans réussira ! Tout le reste est gaspillage

d'énergie ! Hans est en route avec le meilleur équipement dont un nageur puisse disposer. Il atteindra la côte...

— Et les requins ? Les barracudas ? (Ellen plaqua les mains sur son visage.) Vous lui avez passé votre folie, Chagrin ! cria-t-elle entre ses doigts tremblants. D'abord vous avez tué Peter ! À présent Hans ! Je vous jure que vous non plus n'y survivrez pas, car ce qui peut m'arriver désormais m'indiffère totalement !

Chagrin répondit d'une inclinaison de tête. « Ça, c'est Ellen Herder, se disait-il, une femme que j'envie à Faerber, une femme qui franchirait les portes de l'enfer pour sauver son amant ! »

— Nous vivrons, Ellen ! dit-il d'une voix insinuante. Fort de votre amour, Hans nage à présent vers la côte, là-bas... Ne le trahissez pas en renonçant à lui !

Ce furent les premières paroles dont Ellen sut gré à Chagrin.

Une heure plus tard, Chagrin plongeait de nouveau vers l'épave. Ellen manœuvrait le treuil, Pascale était au poste radio. Les deux jeunes femmes portaient des vêtements masculins, les cheveux rassemblés au sommet de la tête sous des chapeaux à large bord.

Pedro Dalinguès et Paulus le métis se trouvaient sur le navire le plus proche et examinaient, avec leurs jumelles, la *Nuestra Señora*.

— Les trois gars sont de service ! remarqua Pedro. Ils ont l'air de taureaux bien nourris ! Pourtant, que diable ! leurs réserves d'eau doivent être à bout et l'essence aussi. Mais ils feignent de pouvoir tenir encore cent ans !

— Ça va être dur ! lança Paulus en abaissant ses jumelles. C'est la première fois que nous avons affaire à des Européens, Pedro...

— Ce ne sont, après tout, que des hommes, idiot !

— Mais coriaces comme du cuir de buffle !

Pedro se tut. Le métis avait raison. « Ces gens-là, pensait-il, témoignent d'une tranquillité épuisante. »

La nageoire dorsale triangulaire scintillait sous le soleil, elle fit un brusque virage et disparut sous l'eau. Hans Faerber, connaissant la tactique des requins, plongea aussitôt et se laissa aller au fond rapidement tout en préparant son harpon. Puis il chercha, à tâtons, son long poignard et constata, avec satisfaction, que son manche était si judicieusement accroché à sa ceinture qu'il pouvait dégainer avec la rapidité de l'éclair.

Le requin, un gars de grande envergure, à la gueule énorme, observait de ses petits yeux mauvais cet adversaire inconnu. Il était plus long et plus gros que Faerber, plus rapide, plus souple, la mer était son élément, il pouvait tenter toutes les manœuvres imaginables... Opposé à lui, l'homme n'était qu'un paquet englué et pataugeant, dépendant de ses armes mécaniques. Lui, le roi des mers,

n'avait que sa gueule et cela suffisait. L'espace de quelques minutes interminables, ils se mesurèrent du regard, face à face, agitant l'onde de légers battements de nageoires... puis, leurs armes prêtes, ils se ruèrent l'un sur l'autre.

Faerber tira. La flèche de son harpon se ficha dans la chair lisse et chatoyante du poisson. Il avait touché le squalé en dessous de sa gueule ouverte, armée de dents terrifiantes.

Le coup n'était pas mortel, Faerber n'avait fait que blesser le monstre. La flèche aux barbes retournées resta plantée dans le requin qui en fut exaspéré.

Il fusa de nouveau, par-dessus Faerber, lui envoya des coups de queue, fit volte-face. La mâchoire béante, porte de la mort, grandit aux yeux de Faerber avec ses rangées de dents de scie plantées en arc de cercle, tranchantes comme des couteaux aiguisés, capables de couper net un corps humain.

Faerber, visant le milieu de ce gouffre, tira sa seconde flèche à air comprimé. Puis, il arracha de sa gaine son long poignard et le poussa vers le haut, de toutes ses forces.

Le requin géant se retourna, se cabra, son ventre blanc luit, aveuglant de clarté... s'il avait pu crier, il aurait rugi à faire trembler l'océan. Mais il n'y eut qu'une cataracte de sang jaillissant de sa gueule, et dans son flanc une large plaie ouverte par le poignard de Faerber.

Mais il y avait sa volonté de vivre, frénétique, sa puissance de haine infernale ! Avec deux flèches harpons dans le ventre, l'abdomen déchiré d'où s'écoulait son sang et ses entrailles, il fit encore une fois demi-tour et revint en arrière. Il faiblissait, mais il atteignit son adversaire au front d'un formidable coup de nageoire caudale. La mer explosa dans le cerveau de Faerber, il tomba à la renverse, les bras désespérément levés, envoya des coups de talon et sombra dans un tourbillon sanglant.

« C'est la fin, pensa-t-il avec une lucidité désespérée, règle-moi vite mon compte... requin ! »

Puis le sang bouillonnant colla à ses lunettes de plongée, il ressentit d'autres coups sur tout le corps et attendit le contact des dents acérées qui le déchireraient.

*

* *

Il s'éveilla, étonné d'être en vie, flottant à la surface, couché sur le dos, par une mer un peu houleuse. Le vent passait sur lui et, à travers son épaisse combinaison de caoutchouc, il éprouvait le froid de l'eau. D'après la position du soleil, il avait dû dériver, évanoui, pendant une heure au moins. Son corps était glacé d'être resté longtemps immobile.

Il se retourna en gémissant, tenta de nager et remarqua que ses muscles avaient durci, qu'ils étaient comme gelés et sans force. Le courant l'avait rapproché de la côte.

Il apercevait celle-ci nettement, trait de verdure au loin, lorsque la faible houle le soulevait un peu, et il estima se trouver à trois milles de la terre, distance insignifiante pour un bon nageur comme lui, mais voyage vers la Lune s'il s'agissait de la franchir avec des muscles durcis et gelés.

Les vagues lavaient le sang du requin qui l'engluait. Ce devait être un solitaire, car sa mort n'avait pas attiré ses congénères. Il était mort seul, après avoir déployé ses dernières forces pour détruire son misérable mais victorieux ennemi.

Faerber se retourna plusieurs fois, mais il ne vit aucun poisson dérivant avec son ventre argenté tourné vers le ciel. Il s'efforça donc de nager à grands coups de nageoires malgré la paralysie et le froid qui l'abrutissaient. Soupirant dans l'eau lorsque ses muscles s'immobilisaient, ses bras et ses jambes tirant sur son corps tels des poids énormes, il pensait : « Trois milles ! C'est idiot ! » Oubliant les requins et les nuées de barracudas qui pouvaient l'assaillir et le dévorer vivant, il ne pensait pas non plus que le courant, près des côtes, pouvait le déporter si loin qu'il se perdrait dans les dangereux tourbillons proches des bancs de sable, auxquels il n'aurait aucune chance d'échapper. Car les courants des fonds l'entraîneraient de nouveau au large, ou bien encore certains gouffres l'aspireraient dans leurs fonds sableux où sévissaient des remous en spirale.

« Encore trois milles... pensait-il, alors j'aurai réussi et Ellen sera sauvée ! »

Ellen !

Cette seule pensée agissait sur lui comme une onde réchauffante diluant la glace de ses muscles... Il tenta à nouveau de nager. Repoussant les vagues du pied, s'arc-boutant contre de longues lames, il fendait la mer de ses bras. Chaque brasse améliorait son état, il sentait le sang fourmiller dans ses veines et criait de joie, parmi les rouleaux de houle.

— J'y parviendrai, Ellen, j'y parviendrai !

Mais la mer ne songeait pas à lui faciliter la victoire. Au bout d'une demi-heure pendant laquelle Faerber lutta contre des courants de plus en plus forts, le vent fraîchit, devint une rude brise et fouetta les flots dont les vagues assaillirent Faerber et le projetèrent sur leurs crêtes comme un ballon.

Dans le ciel des nuées grises se hâtaient. Le soleil était caché derrière ce rideau mouvant, qui s'épaissit jusqu'à l'instant où le ciel parut s'effondrer sur la mer tandis que de grosses gouttes de pluie criblaient la surface.

Faerber renonça au bout d'une heure à cette lutte contre les éléments. Il se laissa porter, plongea et s'éleva dans les massifs infinis des vagues et maintint seulement son regard rivé à la côte qui se balançait non loin de lui.

« Je dérive vers le sud, pensait-il, vers la presqu'île de Xcalac, c'est heureux, car Xcalac est une petite ville que nous connaissons, où nous avons affrété la *Nuestra Señora* et où nous l'avons transformée. Il y a là les vedettes de la police maritime... mais il y a aussi des récifs, une sorte de barrière défendant l'accès de la côte. On les voit à marée basse, mais ils sont dangereux lorsque la mer monte et qu'on ne sait pas où leurs pics tranchants pointent sous l'eau.

« Xcalac... Mon Dieu, si je pouvais atteindre Xcalac ! Ce serait un de ces miracles qui ont encore lieu de nos jours et dont personne ne parle... » La mer se mit à rugir. Le courant portait Faerber vers la côte, mais plus il en approchait, plus les vagues étaient hautes. Puis il vit soudain, devant lui, à portée de sa main, semblait-il, une longue ligne de crêtes écumeuses et il comprit qu'il était poussé vers l'un des bancs de sable que les remous côtiers transformaient en lieux de carnage. Ces bancs de sable qui, depuis des siècles, anéantissaient les navires lorsque la tempête les projetaient contre eux, bosses hargneuses du sol marin, où les galions des Espagnols s'étaient fracassés, comme en 1540 le *Zephyrus* de l'amiral Da Moya.

Il était vain de tenter d'échapper à ces crêtes écumeuses et tourbillonnantes. La force d'un homme ne peut pas s'opposer à des vagues hautes de plusieurs mètres, tout en se dirigeant vers un but précis.

Avec une violence indescriptible, la mer précipita Hans contre les bancs de sable, le rejeta avec le ressac, comme un ballon, dans la mer bouillonnante, et le roula, tel un bois flotté, dans l'écume sifflante.

Il n'était plus possible de se défendre. Faerber se livra à la mer en furie. À plusieurs reprises, il cria en heurtant le sable compact et ce que le requin n'avait pu faire, la mer l'accomplit avec une joie tonitruante. Elle anéantit cet être humain assez hardi pour lutter contre elle, brisant ses dernières misérables forces.

Le soir venu, le pêcheur Manuel Torquès trouva un homme ensanglanté, sans connaissance, enveloppé de varech, étendu sur le sable, à trois cents mètres de sa hutte. Cet homme respirait encore, il portait la combinaison de caoutchouc des plongeurs, mais ses réservoirs d'oxygène avaient été arrachés de son dos. En revanche, une large ceinture portant un poignard sanglait sa taille. Il lui restait une nageoire de caoutchouc au pied gauche.

Il était couché sur le côté, ramassé sur lui-même, et, lorsque Manuel Torquès le retourna sur le dos, l'homme gémit, malgré son état

d'inconscience, et son visage souillé de sang se crispa.

Torquès ne vit pas d'autre moyen de le déplacer que de l'envelopper dans le filet qu'il portait sur l'épaule. Soulever l'inconnu lui était impossible. Torquès ne mesurait qu'un mètre soixante, pesait moins de cinquante kilos, il était souffreteux, décharné par la faim et se serait effondré sous ce fardeau. Mais son système était bon : il traîna l'homme à sa suite sur le sable fin, tel le gigantesque poisson que, sa vie durant, Manuel Torquès avait espéré retirer un jour de la mer.

Dans sa hutte, sa femme Anna-Maria jeta de hauts cris lorsque Manuel lui lança de l'extérieur :

— J'ai péché un mourant !

Elle se signa trois fois avant de l'aider à pousser l'inconnu à l'intérieur de la hutte. Là, ils l'étendirent devant l'âtre, ouvrirent la fermeture éclair de sa combinaison de plongée, et Manuel prit une détermination dont il ignorait lui-même la haute valeur bénéfique, surtout dans le cas présent : il gifla l'homme en train d'agoniser, lui envoya des coups de poing dans l'estomac jusqu'à ce que l'inconnu en vienne à vomir un flot d'eau de mer puante que contenait son estomac. Manuel lui sauva ainsi la vie.

Anna-Maria lava ensuite son visage et son corps meurtris, puis, comme il était trop lourd à déplacer pour le couple, car soixante ans de privations laissent des traces, ils le laissèrent couché devant l'âtre, à même le sol, recouvert d'un poncho et attendirent son réveil ou sa mort.

Hans Faerber ne mourut pas.

Au cours de la nuit, il remua, sentit tout son corps brûler de ses multiples meurtrissures, preuve qu'il était bien en vie, et il entendit une voix lui dire en espagnol :

— Señor, éveiliez-vous... éveiliez-vous... M'entendez-vous ?

Une voix féminine ajouta :

— Il faut manger la soupe, señor, elle vous fera du bien.

Hans Faerber sentit ensuite qu'on portait une écuelle à ses lèvres, il ouvrit la bouche et avala.

La soupe très épicée coula dans son gosier comme un ruisseau de feu qui le régénéra : « Je suis sauvé, pensa-t-il, le prodige a eu lieu. Je vis ! »

— Il faut que j'aille tout de suite à Xcalac, dit-il laborieusement. (Il ignorait si sa voix s'entendait seulement, si l'on comprenait ses paroles ou s'il la percevait uniquement lui-même, comme un écho de son cerveau.) Amenez-moi à Xcalac... tout de suite, je veux voir la police... immédiatement ! Comment faire ?

— On y va à pied ou sur un mulet. (Manuel Torquès regarda sa femme en hochant la tête :) Mais pas vous, señor...

— Alors, attachez-moi sur un mulet : il faut que j'aille à Xcalac, je vous donnerai un million de pesos si vous m'amenez tout de suite à Xcalac !

Manuel Torquès posa l'écuelle sur le sol et tira le poncho sur la tête de Faerber.

— La mer lui a cassé la tête... un million de pesos... pauvre caballero !

Anna-Maria jugea l'instant venu de se mettre en prière.

— Deux millions, dit Faerber. (Puis il repoussa le poncho en mettant toutes ses forces dans ce geste.) Je ferai de vous de riches Mexicains ! Amenez-moi en ville tout de suite !

Manuel Torquès ayant vidé l'écuelle à soupe s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Pauvre caballero ! dit-il tristement. Restez donc tranquille, ne bougez pas. C'est mauvais d'être fou... on vous enferme... la mer, elle t'a eu, tu es fini, on n'y changera rien...

— Cinq millions de pesos ! cria Faerber.

Sur quoi Manuel Torquès, ayant soupiré du fond de l'âme, lui envoya deux coups de poing à la mâchoire, geste qui plongea Faerber dans un nouvel état d'inconscience.

— Ça vaut mieux, dit Manuel à Anna-Maria. Un homme dans son état n'est heureux que lorsqu'il dort.

Manuel Torquès eut une nuit agitée. Cinq fois de suite, il dut apaiser l'étranger blanc d'un direct à la mâchoire. Chaque fois, il accomplit cet acte de prophylaxie primitive avec un profond soupir et une vraie tristesse en disant :

— Señor, je ne suis pas médecin, et je n'ai que ce moyen qui me permette de garder un fou sous mon toit !

Ensuite, il laissait Faerber évanoui, effondré une fois de plus devant l'âtre.

Après le cinquième coup de poing, Anna-Maria éprouva des inquiétudes :

— Peut-être devrait-on l'écouter tout de même ? dit-elle. Mon pauvre Manuel, on ne peut pas tout prendre au filet, et tu ne sais rien faire d'autre !

Il advint ainsi que dans la grisaille matinale Hans Faerber réussit enfin à s'expliquer, après que Manuel Torquès lui eut fait boire un jus de cactus douceâtre mais glacé, puis il lava les plaies de son crâne qui saignaient de nouveau.

— As-tu un mulet ? demanda-t-il enfin, lorsqu'il se sentit assez fort pour repousser une attaque éventuelle.

— Je n'ai qu'un vieil âne à demi aveugle. (Manuel haussa les épaules.) Il est très sobre... Il peut encore traîner les filets.

— Peut-il me porter jusqu'à Xcalac ?

— Le voilà qui recommence ! hurla Torquès. Anna, donne-moi mon gourdin !

Il fallut une heure à Faerber pour expliquer pourquoi il avait été drossé à la côte. Puis Torquès resta accroupi, silencieux, devant son foyer, les yeux rivés à l'homme blanc. Au bout d'un long moment, il demanda :

— Tu dis des bancs de Chichorro à la côte ? Parmi les requins ? La tempête ? Et tu vis ? Sainte Mère, voici qu'un miracle a pénétré dans ma hutte ! Je suis béni à jamais !

— Tu seras millionnaire si tu me prêtes ton mulet.

— Anna-Maria, donne-moi donc la trique, gémit Torquès. Je ne crois pas un mot de ce qu'il dit ! Il ment autant que je suis pauvre !

Une heure plus tard, ils se mettaient en route. Le vieux mulet, réellement décrépît, mais de bon service, car il avait encore des forces, portait les deux hommes à cru sur son dos, Torquès au garrot, Faerber sur les reins, et les emportait à l'allure mesurée de son trotinement. Il avait dans la bouche un mors fait d'un morceau de fil de fer maintenu par les rênes en chanvre tressé.

— Marche ! lui criait Torquès. On va à la ville ! Depuis combien de temps n'y est-on pas allé ? sept ans ? ou dix ? Que veux-tu que j'aie à faire, moi, un pauvre pêcheur !

— Y serons-nous bientôt ? demandait Faerber qui oscillait derrière Torquès en se cramponnant à ses hanches.

Contre eux, à la lisière du sentier longeant un cours d'eau, la jungle fumait. Une touffeur humide, diabolique, les accablait. Respirer était un tourment, la sueur ruisselait de tous les pores, le cœur battait à se rompre, une odeur de pourriture s'élevait des marécages où une végétation grandiose, luxuriante, s'épanouissait, les racines en décomposition. Noces de la vie et de la mort.

— Encore cinq heures, señor ! (Manuel tourna la tête. Faerber, épuisé, avait fermé les yeux et appuyait sa tête sur l'épaule de son compagnon.) Combien recevrai-je, dites-vous ?

— Un million de pesos, répondit Faerber machinalement.

— Je vous botte le cul un million de fois si ce n'est pas vrai ! lança Torquès menaçant.

— Vous en aurez le droit.

— Et Pepito, mon mulet, vous conchiera !

— D'accord ! lança Faerber avec un faible sourire. Vous pourrez lui bâtir une belle écurie !

Chagrin plongea une fois de plus après la tempête, bien qu'il sût que c'était risqué... Ellen fit descendre la cage, Pascale était devant la radio, mais au bout de dix minutes à peine, le signal de la remontée leur parvint du fond.

Chagrin sortit de sa cage protectrice, jeta l'appareil respiratoire sur le pont et s'assit, la mine sombre, sur un enroulement de câbles. Ellen devina ce qui s'était passé en bas.

— Ce fumier d'ouragan ! s'écria soudain Chagrin. (C'était comme un cri sauvage, arraché de ses entrailles.) Tout s'est effondré... le centre du pont, l'entrée de la grande salle, l'arrière ! Plus que du sable, ce maudit sable ! Le *Zephyrus* est si totalement anéanti qu'une nouvelle dénivellation du sol s'est creusée là où il se trouvait ! (Chagrin frappa des deux mains les planches du pont, il était hors de lui.) Il n'y a plus rien à remonter du fond ! Jamais plus nous ne pourrons parvenir jusqu'aux barils et aux coffres qui restent encore ! Il y a deux cent cinquante millions de mark définitivement inaccessibles !

— Et Peter Damms a enfin trouvé une tombe, dit Ellen à mi-voix.

— Il est en paix...

Pascale se détourna brusquement et courut vers les cabines. Chagrin, étonné, la suivit du regard.

— Croyait-elle que nous allions le remonter ? demanda-t-il.

— Non, Chagrin. Vous avez peut-être eu cent femmes, mais vous ne comprendrez jamais rien au cœur d'une femme : à présent, Peter est définitivement mort pour Pascale.

— Mais, il était pourtant..., bégaya Chagrin à bout d'arguments.

— Évidemment, Peter était mort... mais, à présent Pascale l'a perdu, c'est tout autre chose.

Chagrin se leva avec un haussement d'épaules.

— Vous avez raison, Ellen, je comprends mal les femmes lorsqu'elles en viennent à ces sortes de sensibleries... je préfère encore un requin aux complications sentimentales, lui, au moins, on voit ce qu'il pense et ce qu'il veut !

Il regarda au loin, vers les bateaux pirates qui semblaient avoir bien supporté la tempête, car ils s'étaient rapprochés et resserraient leur tenaille autour de la *Nuestra Señora*.

— Montez toutes les armes sur le pont, Ellen, ainsi que les munitions, reprit-il. Et faites-vous à l'idée de tirer sur des hommes d'un instant à l'autre ! Nos chiens de garde s'impatientent.

Il s'étira. Pascale ressortit du couloir des cabines. Dans son costume d'homme elle ressemblait à un très joli garçon, bronzé à souhait.

— Organisons-nous pour la défense, Ellen ! Si Hans a atteint la côte, les secours peuvent nous parvenir dans quarante-huit heures. Tenons bon jusque-là !

Ellen posa sur Chagrin un regard vide. Depuis que Faerber avait voulu affronter le destin en dépit des éléments, des requins, de la tempête et de la distance, elle avait cette expression d'indifférence mêlée d'espoir secret, que Chagrin lui-même ne pouvait supporter

longtemps ; il lui fallait, chaque fois, détourner le regard.

— Espérez-vous encore que Hans a réussi ? demanda-t-elle d'une voix vacillante.

— Si je n'avais plus d'espoir, je hisserais le drapeau blanc ! Au contraire, je veux tirer le premier si les frères pirates surgissent. Ellen, je crois très fort que Hans a atteint la côte !

— Après cette tempête ?

— La tempête est moins dangereuse que les requins ! Et aux abords de la côte, il y a des bancs de barracudas...

— Vous saviez tout cela, salaud, et vous l'avez laissé partir ? cria Ellen les poings serrés. Avouez que votre courte paille n'était que tromperie : vous n'aviez pas un rubis et une émeraude dans les mains, mais deux émeraudes ! Hans n'avait aucune chance de gagner ! Vous l'avez trompé et envoyé à la mort de la manière la plus vile : en faisant appel à son sens de l'honneur ! Salaud ! Avouez donc !

Chagrin dévisagea Ellen un moment, sans un mot, puis il secoua la tête lentement :

— Je regrette, Ellen, je ne puis pas vous faire ce plaisir. Je n'aurais moi-même pas été capable de cette pensée, pas dans cette maudite situation ! Croyez ce que vous voudrez, mais moi aussi je veux vivre et cela dépend complètement de Hans, de sa force, de sa chance !

Il descendit dans l'entrepont et caressa au passage le visage de Pascale qui repoussa sa main et cracha vers lui.

Au bout de dix minutes, Chagrin était de nouveau sur le pont, il se frottait les mains et donnait l'impression d'avoir trouvé le moyen de remonter, tout de même, les deux cent cinquante millions engloutis à bord de la *Nuestra Señora*.

— Il nous reste encore deux cent cinquante litres de carburant dans le réservoir ! C'est bien trop peu pour couvrir la distance qu'il nous faudrait franchir mais cela nous suffira pour faire un bout de chemin à la rencontre de Hans, et avant tout pour décontenancer nos gardiens ! (Il jeta un regard sur la mer encore agitée qui heurtait les flancs du navire de ses longues lames écumeuses.) D'abord, droit sur les bancs de Chinchorro, en mettant le cap au sud, aussi loin que nous pourrons aller. Mes enfants, ça va donner une de ces fusillades ! comportez-vous en hommes !

— Inutile de nous faire cette recommandation ! répondit Ellen.

— Pas à vous Ellen ! Je le sais : vous valez bien trois hommes !

— C'est donc à moi que tu adresses ce conseil ? dit Pascale adossée au poste de pilotage. (Elle avait à la main une mitrailleuse à tir rapide et deux pistolets passés dans sa ceinture.) Je me suis exercée au tir des journées entières... avec ton corps pour cible. J'ai acquis une main qui tire sans hésiter !

Chagrin fit la grimace et s'assit sur le siège devant les commandes.

Il tourna quelques manettes. À l'intérieur du navire se propagèrent des trépidations, des ronflements, harmonies longtemps espérées en vain. Les moteurs étaient en marche.

— Levez les ancres, Ellen ! cria Chagrin par la fenêtre ouverte du poste, et lorsque les bateaux pirates seront à portée de tir, faites feu ! Il y va de votre vie !

Ellen répondit d'un signe, puis le cabestan manœuvrant l'ancre ferrailla et la lourde ancre de fer parut à la surface de la mer. Pascale, assise sur le toit du poste de pilotage, observait les bateaux pirates :

— Mission accomplie ! cria Ellen.

Chagrin tourna un levier.

— Bonne chance aux milliards ! hurla-t-il.

— Adieu Peter ! dit Ellen tout bas en regardant dans la mer où tout-au fond, sous une masse de sable, reposait le cadavre de Peter Damms, à l'intérieur d'une caravelle effondrée.

La *Nuestra Señora* bondit en avant, décrivit une courbe serrée et fila vers les bancs de Chinchorro.

Dans le bateau n° 4, Pedro sauta de son siège et leva les bras dans l'air vibrant de chaleur. Auprès de lui, Paulus se mit à hurler dans le talkie-walkie :

— Toutes les vedettes à sa poursuite !

— Ils fichent le camp ! beugla Pedro en s'arrachant les cheveux. Ils fichent le camp pleins gaz ! Malheureux !

Puis il se cramponna à ce qui lui tomba d'abord sous la main, car son bateau fit un bond en avant comme s'il n'était pas doté d'une hélice mais d'ailes qui l'emportaient.

La course « à la vie à la mort » s'engageait.

Manuel Torquès et le « client » qu'il transportait atteignirent la petite ville de Xcalac au début de l'après-midi. Pepito, le vieux mulet, n'avait pu faire tout ce chemin sans observer trois haltes. À la troisième, il s'était même couché sur le flanc et il avait tourné de l'œil, à croire qu'il allait passer sur-le-champ.

— Je connais ça ! lança Torquès d'une voix qui trahissait une sorte de considération. Ce vieux gars veut lamper un rien d'eau-de-vie ! Vous verrez qu'il me ruinera à force de se saouler ! Mais, j'ai besoin de lui !

Il sortit une gourde de fer-blanc de sa poche, en dévissa le bouchon et la porta aux grosses lèvres du mulet qui aspira une forte gorgée d'alcool de cactus. Après quoi, il se remit sur ses sabots, lança une sorte de hennissement râpeux, leva la queue et envoya un pet.

— Bon, dit Torquès, nous pouvons donc continuer ! Pepito se sent à l'aise, señor, le monde est plein de prodiges !

Après avoir erré dans la ville, ils trouvèrent enfin le siège de la

police maritime, tout à l'extrémité du petit port. Contre la passerelle d'accostage se balançaient deux vedettes rapides, toutes blanches, armées de canons.

À cette vue, Faerber faillit tomber à genoux. Il embrassa le vieux Torquès sur les deux joues, serra contre son cœur la tête de Pepito et courut en titubant jusqu'à la porte du long bâtiment au toit en terrasse.

Deux vedettes rapides, armées de canons ! C'était la vie ! La vie !

Jamais Hans Faerber, l'antimilitariste, ne se fût cru capable de saluer avec autant d'enthousiasme un symbole de la force armée.

Mais il s'engouffrait déjà dans le poste de police, bousculait la sentinelle qui voulait lui barrer le chemin et criait dès le vestibule :

— Où est le commandant ? Où est...

Puis, six poignes énergiques s'emparèrent de sa personne et le tirèrent à leur suite...

*

* *

Le commandant des vedettes rapides, un capitaine de police à petite moustache conquérante, portant un uniforme d'une blancheur éblouissante, fit d'abord fouiller Faerber, afin de s'assurer qu'il ne cachait sur lui ni bombe ni armes. Lorsqu'il eut la preuve que l'étranger n'était sans doute qu'un fou inoffensif, qui ne supportait pas le climat des forêts vierges du Yucatan, l'officier le fit asseoir de force, lui mit sous le nez une boîte de fer-blanc emplie de minces et longs cigarillos et lui fit apporter un verre d'eau glacée que Faerber but avidement, tandis qu'à l'instant même, il sentait la sueur jaillir de tous ses pores.

Pendant ce temps, on avait recueilli la déposition de Manuel Torquès dans un bureau voisin.

— Un fou ! affirma Manuel, il a loué Pepito pour un million de pesos... il m'en a même proposé trois... puis cinq...

— Millions de pesos... acheva le lieutenant de police éberlué. Pour ton âne à demi aveugle ? Gardez-le à vue et attendez ! lança-t-il à ses subordonnés en désignant Manuel, puis il bondit hors du bureau.

Cependant, en compagnie du capitaine, Faerber avait encore absorbé deux petits verres d'eau-de-vie et ruisselait de plus en plus de sueur. Le lieutenant de police entra, s'inclina devant le capitaine et lui murmura à l'oreille :

— Un fou ! Il a offert cinq millions pour un mulet ! Il est arrivé sur la côte en combinaison de plongée. Tout ce qu'il possédait, il l'avait sur lui dans un sac de plastique ! C'est une affaire toute simple, mon capitaine.

L'officier répondit d'un signe de tête et fit sortir le lieutenant, puis

il jaugea de nouveau Faerber du regard, cette fois d'un air extrêmement intéressé :

— Vous m'avez appelé alors même que vous passiez le seuil du commissariat maritime, señor, dit-il avec la politesse d'un grand seigneur mexicain. Puis-je savoir, señor, ce que vous attendiez de moi ?

— J'ai besoin de vos vedettes rapides, immédiatement, dit Faerber, haletant.

L'officier répondit d'abord d'un signe et ajouta :

— Pourquoi les vedettes seulement ? Faut-il mettre toute la marine mexicaine à votre disposition ? Où est l'ennemi, je vous prie ?

— Vous me croyez fou, sans doute ? dit Faerber. (Il se pencha par-dessus la table placée entre lui et le capitaine :) Je vous en supplie, aidez-moi ! C'est une question de minutes ! Au large, entre la côte et le banc de Chinchorro, se trouve mouillé notre navire, la *Nuestra Señora*, encerclé par des pirates. Nous n'avons plus de carburant, impossible de démarrer et nous avons recueilli à bord vingt milliards d'or et de pierres précieuses... Comprenez-moi, nous avons découvert au fond un galion espagnol et nous avons réussi à cacher une partie de cet or... mais il est impossible que mon ami – il nomma Chagrin, à présent vraiment son ami – et les deux jeunes femmes qui sont à bord réussissent à se défendre longtemps contre des pirates ! Je vous en prie...

Le capitaine écoutait Faerber, l'œil fixe, la bouche ouverte, puis, lorsqu'il lui parut évident qu'il n'avait pas affaire à un fou, et que, avec autant d'argent à bord, on pouvait bien offrir cinq millions pour un mulet, il bondit, ouvrit la porte et rugit dans le couloir :

— Alarme ! Toutes les vedettes parées pour une sortie. Palier I !

Un timbre d'alarme résonna, sur une note aiguë, à travers tout le bâtiment. Les rugissements des sirènes y répondirent dans le port. Le lieutenant, visiblement hors de lui, surgit. Car le palier I signifiait, à peu près, un raid de guerre.

— Qui attaque ? cria-t-il.

— Amerigo Santilla...

Ce nom suffit, même s'il s'agissait d'une erreur et si, à sa place, on faisait l'honneur à Pedro Dalinguès, cette piètre doublure, de le poursuivre un jour où ce malotru prétendait voler de ses propres ailes. Vingt minutes plus tard, les deux vedettes rapides démarraient et, dans le panache d'écume soulevé par leur avant, sortaient du port militaire rigoureusement gardé de Xcalac. Les pièces d'artillerie étaient en position de tir, leurs servants portaient des casques d'acier ; derrière les mitrailleuses aussi les tireurs étaient déjà assis.

Le capitaine, Errico Caballos, était, pendant ce temps, en liaison radio avec le port de guerre de Chetumal, et l'amiral, commandant la

flotte du Yucatan, Miguel de Barra. De là, la grande nouvelle fut transmise par radio à Mexico où, aussitôt, le ministère des Finances – comment eût-on pu rêver autre chose ? – s'emparait de l'affaire et se montrait des plus efficaces.

Solitaires, oubliés, dépassés par cette parade militaire, Manuel Torquès et son vieux mulet Pepito restèrent sur le quai. Manuel s'assit sur une bitte de fer, roula une grosse cigarette faite de grains de tabac dans un morceau de papier de journal, et regarda tristement les vedettes s'éloigner à toute vitesse.

— Où est notre million ? dit-il en caressant les naseaux de Pepito tout frémissants et veloutés. (Le vieux mulet souffla et coucha ses oreilles en arrière.) Oui, ainsi va le monde, tu as raison.

Manuel s'essuya les yeux.

— Pour nous autres, pauvres, rien ne change ; ils nous ont roulés, Pepito, ça ne changera jamais !

Le pêcheur Manuel ne savait pas encore, à cet instant-là, qu'il deviendrait vraiment millionnaire.

La course de vitesse engagée entre les bateaux pirates et la *Nuestra Señora* ne dura pas longtemps. Ainsi qu'il était prévisible, Pedro la gagna.

Tout juste l'espace d'une heure, le navire roula à travers l'océan. Le vieux moteur dévorait l'essence comme un tonneau sans fond. L'allure « pleins gaz » avait un effet destructeur sur toute la machinerie. Au bout d'une demi-heure, tout cliquetait et grinçait dans la salle des machines et Chagrin cria, sur un ton sarcastique, à Ellen et Pascale qui s'étaient mises à couvert, dans leurs costumes masculins, et observaient les bateaux qui les poursuivaient :

— Priez, afin que nous n'explosions pas, car nous sommes dans un véritable chaudron de sorcière !

Au bout d'une heure, la cuve de carburant était vide. Le moteur hoqueta, comme un ivrogne avant de rouler sous la table, puis il se mit à haleter et cessa toute activité.

Chagrin attacha solidement le gouvernail, mit le levier des gaz sur zéro et sortit du poste du pilotage. Il glissa sous son bras sa mitrailleuse à tir accéléré et s'en fut trouver Ellen qui était couchée derrière un gros tas de câbles.

En formation déployée sur un vaste front, les petits bateaux à moteur de Pedro avançaient vers eux. Dix guêpes rapides qui allaient assaillir leur victime.

Chagrin se jeta sur le plancher du pont, auprès d'Ellen.

— Que choisissez-vous, demanda-t-il de plus en plus sarcastique : une balle dans votre jolie tête, prier ou attendre ?

— Attendre ! Nous pourrions toujours prier ou nous tuer par la

suite.

Les bateaux de Pedro se déployèrent en éventail et encerclèrent la *Nuestra Señora*.

— Combien de temps tiendrons-nous ?

— Cela dépend du courage dont sera capable le pleutre, là en face, qui aura peut-être celui de sacrifier quelques-uns de ses camarades, à moins qu'il ne préfère nous affamer davantage. S'il choisissait cette dernière solution, alors, priez afin que Hans ait réussi à traverser la mer et vienne nous tirer de là ! Je pense que vous êtes la seule parmi nous à être capable de prier vraiment !

— Si vous croyez que cela peut nous aider ?

Ellen jeta un regard de côté vers Chagrin dont le visage aux traits accusés était très grave.

— Et s'ils attaquent ?

— N'y pensons pas, Ellen !

— Abattez-moi d'abord, René, je sais ce que j'ai à attendre des pirates...

— Vous ne devez pas en parler ! gronda Chagrin, je voudrais presque parier que Hans a réussi !

— Et s'il n'en était rien ?

— Vos cris d'orfraie auront le pouvoir de briser des nerfs plus faibles que les miens.

— Te veux une certitude, René !

Le vrombissement des petits bateaux à moteur se tut. La force combattante, commandée par Pedro, attendait le signal de l'attaque.

— J'aime savoir où j'en suis, dans toutes les situations, reprit Ellen. Je sais que je suis incapable de me tuer moi-même, mais vous, René, vous ne devez pas me livrer aux pirates. Tuez-moi avant. Pourquoi hésitez-vous à me dire oui ? Pendant des semaines vous n'aviez rien d'autre en tête que de nous supprimer tous, à cause de cet or. À présent, cela vous est permis, je vous en prie même...

— Ellen, vous êtes une femme fantastique !

Chagrin visa le bateau qui avançait lentement sur la *Nuestra Señora*. Pedro était assis derrière la mitrailleuse et avait un mégaphone à la main. Il s'apprêtait à négocier. Le risque d'être abattu lui-même au cours d'un engagement était trop grand pour lui.

— Je vous promets, Ellen, que je me battraï pour vous et Pascale jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune raison de continuer. Ensuite, nous verrons.

— Merci, René.

Ellen eut un pâle sourire et adressa un petit signe de confiance à Chagrin, puis elle regarda par-dessus le canon de son arme vers Pedro qui avançait avec prudence.

— Vous réparez beaucoup de choses par ces paroles...

— Je ne sais pas. Ne m'idéalisez pas, Ellen, je suis et resterai un monstre... (Il défit le cran de sûreté et appuya la crosse de son arme au creux de son épaule.) Bien, à présent, feu ! Tirez sur les bateaux en-dessous de la ligne de flottaison !

La première salve crépita. Pascale, parfaitement placée, tirait du toit du poste de pilotage. Mais elle visait un homme, le Mexicain Domingo.

Pedro fit un bond lorsque les balles frappèrent son bateau. Il se jeta derrière sa mitrailleuse et rugit les jurons espagnols les plus ignobles. Derrière lui, Domingo jeta un cri et porta la main à son avant-bras droit ; il tomba évanoui. Dans les autres bateaux, une certaine nervosité se manifesta. Fusils et revolvers surgirent.

— Arrière ! brailla Pedro.

Sa chance de survie était mince. D'ailleurs, toute cette affaire était diablement compliquée, car s'ils envoyaient le navire au fond, tout l'or serait de nouveau perdu...

Son bateau eut un sursaut, le moteur rugit et, sous la seconde rafale tirée par Chagrin et Ellen, il s'éloigna à une vitesse folle de la *Nuestra Señora*.

Satisfait, Chagrin remarqua que deux hommes s'employaient fiévreusement à colmater les trous percés dans la coque par leurs balles.

— C'était notre salve d'accueil, dit-il en riant. (Ellen savait que c'était un rire angoissé.) Ils ont compris. À présent, ils vont se concerter et attendre la venue de la nuit. Nous avons un peu de répit. (Chagrin se releva du coin où il se tenait embusqué :) Ellen, le moment est venu : priez pour que Hans ait atteint la côte !

Ce fut presque au même moment que les deux vedettes rapides quittèrent le port de Xcalac, tandis que Manuel chantait à son mulet Pepito la complainte de la misère des pauvres.

*

* *

Le soleil se teintait de sang et couvrait la mer de traînées d'or rose par une soirée à faire rêver les yeux grands ouverts, lorsque, à l'horizon, surgirent les deux vedettes blanches. Sur l'écran radar, on avait depuis longtemps situé la *Nuestra Señora*, mais en un tout autre point que celui qui avait été indiqué par Faerber. Si l'objet apparu sur l'écran du radar était le navire, il se trouvait bien plus au sud qu'on ne croyait.

— Ils ont tenté de fuir avec leurs dernières réserves de carburant, constata Faerber.

Il se tenait sur le pont, auprès du capitaine Caballos, et inspectait la mer à l'aide de l'une des puissantes longues-vues. Le matelot monté

auprès du mât de radar annonça qu'un navire plat et large se trouvait en vue.

— Ce sont eux ! s'écria Faerber, radieux. Ils se sont échappés par leurs propres moyens. Je n'oublierai pas ce que Chagrin a osé, cette fois !

Caballos jeta un rapide regard de côté, puis il appuya sur un bouton du tableau de bord. Dans tout le bateau, une sonnerie agressive retentit. Sur la passerelle, un matelot envoyait des signaux de pavillons à la vedette la plus proche.

Branle-bas de combat, à vos postes !

— Sur l'écran du radar, il y a encore dix petits points scintillants, dit Caballos tranquillement. Señor, allez dans l'entrepont et demandez à l'infirmier de l'ouate pour vous boucher les oreilles, les pièces vont tout de suite faire feu... vous ne connaissez pas encore ça...

— Croyez-vous ? J'ai servi deux ans dans les chars et je suis artilleur.

— Médecin, plongeur, nageur de fond, artilleur... qu'êtes-vous encore, señor ?

— Je suis fatigué, mon capitaine, diablement éreinté, je pourrais m'effondrer et dormir...

— Nul ne vous en empêche, vous l'avez mérité !

— Lorsque je serai sur mon bateau !

— Et dans les bras de votre fiancée...

Caballos eut un large sourire. Un cavalier mexicain a toujours pour ces sentiments une compréhension des plus délicates.

— Bien sûr ! (Faerber répondit avec un sourire.) Je crois que vous dormirez bien quarante-huit heures !

Avant même que les bateaux de ce petit pleutre de Pedro, que l'on croyait être le grand Santilla, eussent aperçu les vedettes de la marine de guerre, la première salve des pièces d'artillerie tonnait dans le ciel doré du soir. Les projectiles frappèrent la surface de la mer, entre les bateaux ; ils n'en atteignirent aucun, mais des geysers énormes s'élevèrent entre eux. Chagrin, fou de joie, dansait sur le pont, puis il attira Ellen sur sa poitrine, l'embrassa sur les deux joues et tira aussi Pascale par une cheville hors du poste de pilotage et eut pour elle le même geste. Cette fois, elle accepta ce geste de sa part, mais ne lui rendit pas son baiser.

Pour Pascale, rien ne la ramènerait à Chagrin. Peut-être pardonnerait-elle, sans oublier jamais.

Pedro et ses pirates furent pris de panique. Ainsi qu'ils avaient souvent répété cette manœuvre, leurs bateaux se dispersèrent rapidement dans toutes les directions. Cette tactique avait pour but de gêner l'attaquant, qui ne savait plus qui poursuivre.

Pedro et Domingo, ainsi que deux hommes de main nouvellement

engagés, hurlaient à s'écorcher le gosier, envoyaient des signaux, tiraient en l'air, beuglaient de rage. Leur bateau, mis à mal par Chagrin, Ellen et Pascale, au point qu'il ne pouvait plus se risquer à une allure rapide, s'en allait à la dérive. Il fut abandonné par les autres.

— Ces chiens ! rugit Pedro en secouant les poings vers ses bateaux qui s'enfuyaient, ces misérables chiens ! Madona, châtie-les, inflige-leur la vérole et la lèpre ! Domingo, pleins gaz ! Pleins gaz !

En vain. Au bout de quelques mètres déjà, l'eau avait pénétré par les trous calfatés hâtivement et le bateau s'alourdissait. Résigné, Pedro fit un signe. Le moteur fut arrêté. Alors, Pedro s'agenouilla derrière la mitrailleuse, joignit les mains et se mit à prier pour le salut de son âme. Ses acolytes, à son exemple, en firent autant. Il advint ainsi que le capitaine Caballos fit stopper tous ses moteurs auprès d'un bateau ballotté sur les flots, et découvrit tout un équipage en prière.

L'incrédulité des pirates est une légende, surtout s'il s'agit de pirates mexicains. Tirant de toutes ses pièces la seconde vedette de guerre se mit à la poursuite des bateaux en fuite et leur coupa la retraite vers la côte. On eût dit une battue de lièvres... le gibier courait en décrivant des zigzags tandis que le chasseur visait et tirait, se retournait, visait et tirait de nouveau. Chaque coup frappait au but.

Puis les matelots recueillirent les pirates tombés à la mer, avant que les requins ne surgissent...

Sur une passerelle vacillante, que l'on avait jetée d'un bord à l'autre, Faerber passa sur son bateau. Ellen s'élança vers lui et pleura soudain, suspendue à son cou, comme une petite fille. Tout courage, tout ressort l'abandonnaient et il ne lui restait plus que le sentiment du bonheur de vivre... vivre... vivre...

Pascale aussi s'appuya en pleurant contre Faerber, puis elle se détourna et s'en fut sanglotante vers sa cabine où elle s'assit devant la photographie de Peter Damms. Le visage enfoui dans ses mains, elle pleura longuement.

Un peu à l'écart, debout contre les barils bourrés d'or, se tenait René Chagrin, sa mitraillette encore à la main. Il l'appuya à sa cuisse gauche lorsque Faerber, s'arrachant à l'étreinte d'Ellen, s'avança vers lui. À présent, le capitaine Caballos et deux officiers montaient à bord. Ils saluèrent Ellen militairement, mais avec une élégance toute latine.

— Vous avez réussi, Hans, dit Chagrin calmement. Je vous félicite. J'escomptais votre succès. Me voici à votre disposition.

— Que voulez-vous dire, René ?

Faerber s'immobilisa tout près de Chagrin.

— Livrez-moi à la police civile !

— Pourquoi ?

— Pas de question stupide ! Vous savez fort bien que j'avais, depuis

longtemps, tracé une croix sur chacun de vous ! Selon le droit mexicain, je suis un homme mort !

— Vous y tenez absolument, Chagrin ? Réfléchissez un peu : *un plongeur mort ne prend pas d'or*. Or, vous tenez à l'or avant tout. Allons, Chagrin, épargnez-moi cet ultime numéro d'héroïsme, après tout, vous avez sauvé Ellen, l'or et Pascale, et vous-même, naturellement.

— Vous, Hans, pas moi !

— Nous deux, Chagrin. Dans l'épreuve, vous vous êtes conduit de telle manière que l'oubli devient facile. (Faerber sourit en clignant malicieusement à l'adresse de Chagrin.) D'ailleurs, j'ignore absolument de quoi vous parlez, René ! Ne formons-nous pas une famille...

Il entoura Chagrin de ses bras et lui donna l'accolade.

— Merci, dit Chagrin d'une voix émue, en jetant sa mitraillette sur un tas de câbles. En plus de la vocation de médecin, vous auriez aussi pu avoir celle de missionnaire ! C'est dégoûtant !

Il se détourna d'un mouvement brusque et se dirigea vivement vers l'arrière.

Étonné, Caballos le suivit du regard :

— Qu'a-t-il ?

— Il est heureux, répondit Faerber, à sa manière, inexprimablement heureux !

Qu'arriva-t-il ensuite ?

C'est vite dit !

L'or retiré de la mer, après le compte rigoureux de toutes les pièces de monnaie, des lingots et des bijoux, estimé à quatre cent vingt millions, fut revendiqué par Mexico, parce qu'il avait été trouvé dans les eaux mexicaines. Les Espagnols avaient perdu leurs droits, d'abord parce que, après quatre cent trente-deux ans, ceux-ci étaient devenus caducs, ensuite parce que ces trésors avaient été volés au Mexique par le meurtre et le feu.

Pendant six mois, les avocats eurent fort à faire, puis on tomba d'accord : Hans Faerber reçut cinquante pour cent du trésor car, sans lui, ainsi que son avocat Ponharès, à Mexico, le fit admettre, l'État ne serait pas entré en possession des autres cinquante pour cent. C'était tout profit.

Aujourd'hui, le Dr Hans Faerber et sa femme Ellen vivent dans une grande ville du sud de l'Allemagne fédérale et envisagent d'ouvrir une clinique privée, car ne rien faire et vivre de l'argent amassé n'est pas dans leur style.

Chagrin se volatilisa, avec sa part de millions, quelque part dans l'univers. Des propos le concernant courent dans certains milieux parisiens. Ils semblent proches de la vérité : Chagrin aurait élu domicile dans une île des mers du Sud, où il vit en roitelet, entouré

d'une nuée de jolies filles faciles : liberté absolue et bain quotidien dans un baril rempli de pièces d'or.

Et Pascale ? Si l'on va se promener dans une des plus élégantes artères de la capitale, la rue du Faubourg-Saint-Honoré, on saura qu'une boutique nouvelle y a ouvert ses portes. On y trouve les robes les plus extravagantes et les plus chères de Paris. Tout ce qui porte un grand nom ou se trouve placé dans un rang avantageux de l'échelle sociale peut espérer être habillé par Mademoiselle Pascale, elle-même.

Mais le grand vainqueur de l'aventure fut, à tout prendre, le fisc allemand. Il encaissa cinquante-cinq pour cent d'impôts sur le revenu, onze pour cent de taxes sur les bénéfices... cela sans plonger, sans lutter contre des pieuvres, sans avoir à se défendre contre des pirates ou à nager jusqu'à une côte presque inaccessible à travers des meutes de requins, ou encore sans franchir des marécages fiévreux... Il ne fit rien... et ce fut lui qui empocha le plus.

— Les pirates mexicains ne sont vraiment pas les pires...

Ainsi que Faerber se plaît à le répéter.

Notes

1. Délire des profondeurs qui précède l'embolie gazeuse. (N. d. T.)
2. Délire des profondeurs.

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, 75006-Paris

Diffusion

France et étranger : Flammarion – Paris

Suisse : Office du Livre – Fribourg

Canada : Flammarion Ltée – Montréal

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland -Montrouge.

Usine de La Flèche, le 20-03-1978.

1444-5 – Dépôt légal 1^{er} trimestre 1978.

Illustration de Jean MASCH